

Célestine, ou Les époux sans l'être. Tome 4 / par B. de La L... (Bellin de La Liborlière)

Bellin de La Liborlière, Louis-François-Marie (1774-1847). Auteur du texte. Célestine, ou Les époux sans l'être. Tome 4 / par B. de La L... (Bellin de La Liborlière). 1800.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

CÉLESTINE,

ou

LES EPOUX SANS L'ÊTRE.

4738

21568

X



*L'infortunée!.... elle s'appeloit
comme moi!*

CÉLESTINE,

O U

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

PAR B. DE LA L., *auteur de la Nuit
Anglaise, etc., etc.*

*Multorum crudelitas, et vindicta, et luxuria, ut pa-
ria pessimis audeat, fortunæ favore deficitur; ea-
dem velle eos cognosces, da posse quantum volunt.*
SENEC. Epist. XLII.

Il ne manque souvent à la cruauté, à la vengeance et
au libertinage, pour commettre les plus grands cri-
mes, que les faveurs de la fortune; si vous voulez
connoître jusqu'où ces passions peuvent aller, met-
tez-les dans le cœur d'un homme puissant.

Nouvelle édition, revue et corrigée par l'Auteur:

TOME QUATRIÈME.

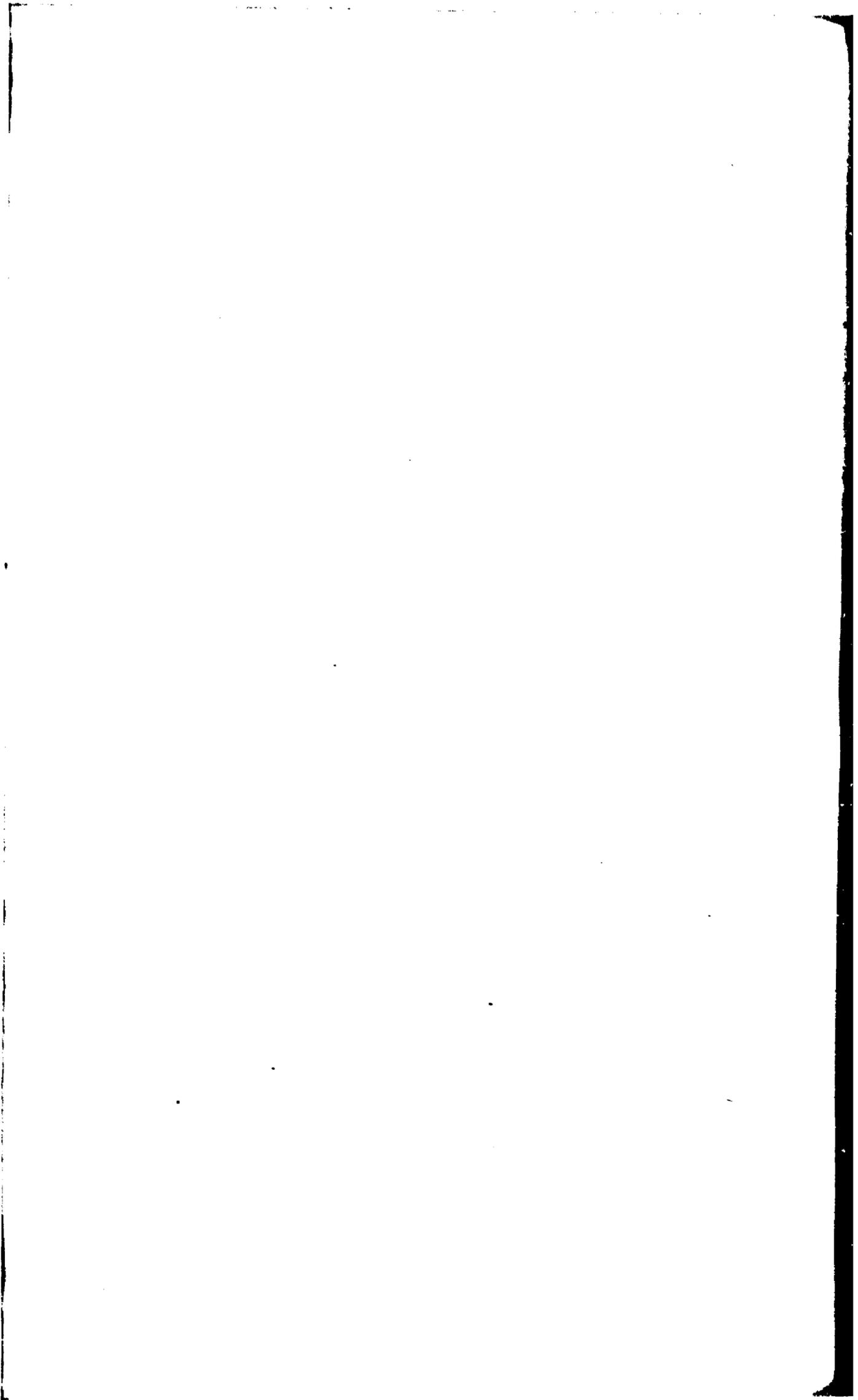


A PARIS,

Chez LEMARCHAND, Libraire, rue du Harlay,
Palais de Justice, N^o. 17.

AN VIII. (1800.)

1768



CÉLESTINE,
O U
LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CHAPITRE IX.

D'ORMÉVILLE éperdu resta un moment sur le bord du fossé , immobile de désespoir et de fureur. En vain il recommença à crier , à appeler à son secours , personne ne l'entendoit , et Célestine s'éloignoit toujours. Retenu par les avis contenus dans le billet qui lui avoit été remis , il ne vouloit pas aller au château ; et , persuadé qu'il n'étoit habité que par ses ennemis , ils'en éloigna dès que le jour parut.

Ne prenant aucun repos , ne songeant qu'à la séparation cruelle qu'il venoit d'éprouver , il se hâta de parcourir les environs. Par-tout il demandoit Célestine , par-tout il offroit tout ce qu'il possédoit à celui qui lui feroit

découvrir les traces des ravisseurs : ses informations étoient toujours infructueuses. Loin d'être désespéré par ces succès malheureux, il redoubla de soins et d'ardeur. S'éloignant peu-à-peu du château de la Baronne, il se trouva un jour à portée d'une maison dont la situation isolée lui parut bien propre à servir un complot comme celui dont il avoit été la victime. La moindre chose suffisoit pour éveiller sa défiance; il interrogea les habitans du village voisin, et on lui répondit que cette habitation étoit occupée depuis peu de temps par un riche Anglais, nommé monsieur Médisley; on ajouta qu'il étoit absent depuis quelques jours.

Monsieur Médisley étoit inconnu dans le pays; il y vivoit d'une manière mystérieuse; il s'y étoit établi tout nouvellement: avec une fortune aussi considérable que celle qu'il annonçoit, il devoit avoir des raisons bien fortes pour suivre un genre de vie comme celui qu'il menoit; telles furent les ré-

(3)

flexions qui se présentèrent à l'esprit du malheureux époux de Célestine , en rassemblant tous les détails qu'on lui fournit sur le compte de l'étranger. Ne sachant sur qui arrêter ses soupçons, puisqu'il ignoroit que Rasoni existât encore, il se persuada que l'Anglais pouvoit être le ravisseur.

Dès que cette idée l'eut frappé, il ne songea qu'à l'approfondir. Après avoir passé la journée au village le plus proche, vers le soir il se déguisa soigneusement, prit des armes, et s'avança dans un parc sauvage qui entourait la maison qu'il vouloit reconnoître.

Le silence imposant qui régnoit autour de lui, les rayons du soleil couchant qui ne perçoient plus que faiblement à travers le feuillage, imprimèrent à son ame une mélancolie profonde. Son cœur combattu par la crainte et l'espérance éprouvoit une vive agitation. Entièrement livré à ses pensées, il s'arrêta sans y prendre garde. A peine appercevoit-il qu'il

étoit près de la maison, lorsqu'il se sentit frapper un coup assez rude sur l'épaule ; il tourna vivement la tête et vit un homme qui lui demanda d'un ton grossier ce qui pouvoit l'engager à contempler si attentivement la maison de son maître.

Méprisant cette insolence, d'Orméville répondit doucement à celui qui le questionnoit, et fit à son tour quelques demandes indirectes qui ne lui attirèrent que de nouvelles impertinences. Le domestique s'oublia même jusqu'au point de le menacer, en lui ordonnant de s'éloigner. Déjà aigri par la douleur, d'Orméville ne put supporter ces mauvais traitemens ; il alloit saisir ses armes, quand il remarqua à l'une des fenêtres de la maison un jeune homme qui, d'un air d'intelligence, lui faisoit signe de se contenir et de regagner le village. Etonné de cette sorte d'apparition ; d'Orméville ne savoit ce qu'il devoit croire ; le jeune homme voyant son

indécision , lui fit les mêmes signes qu'auparavant : pour lors il ne crut pas devoir résister davantage , et retourna sur ses pas , emportant , avec toute l'inquiétude qu'on doit se figurer , le plus vif désir d'éclaircir cette aventure. Pendant le chemin il ne songea qu'aux moyens de parler au jeune homme dont il espéroit être connu , quoique lui-même n'eût distingué aucun de ses traits.

Il passa la nuit dans l'incertitude et l'agitation. La surveillance maladroite du domestique lui persuadoit que la maison renfermoit quelque secret , et les signes du jeune homme ne faisoient que le confirmer dans cette pensée. Il se leva avec le projet de retourner à la maison le soir même , et de n'en pas revenir sans avoir pénétré le mystère qu'il croyoit entrevoir. Il s'agissoit de retrouver Célestine ; le plus foible indice même étoit important.

La première chose qui frappa ses

regards en s'habillant , fut un papier qui devoit avoir été posé sur la table pendant la nuit. Il l'ouvrit avec empressement et y lut ces mots :

« Si vous aimez les promenades » solitaires , suivez ce soir jusqu'au » bout , l'allée à droite en entrant » dans le parc. »

Ses bras tombèrent de surprise. Qui pouvoit avoir écrit ce billet ? qui pouvoit l'avoir remis dans sa chambre ? Il fit plusieurs questions à ce sujet : l'hôte de la maison protesta qu'il n'étoit entré aucun étranger chez lui.

Quoique plongé dans un grand embarras , quoique incertain si ce billet ne cachoit pas un nouveau piège , d'Orméville n'hésita pas , et résolut de tout oser , de tout hasarder. Empressé d'ajouter à la perspective flatteuse que lui présentoit son amour , il éloignoit les craintes qui pouvoient le dissuader , et saisissoit avec ardeur les apparences propres à l'encourager.

Il compta avec les transports d'une

vive impatience les momens de la journée, et, dès que le soleil commença à baisser, il s'achemina vers le parc, dans le même costume que la veille.

Arrivé à l'endroit qu'on lui indiquoit, il s'arrêta un moment et fixa ses regards sur les détours qu'il alloit suivre. Les branches des arbres descendoient presque jusqu'à terre, et leur ombrage épais empêchoit la clarté de pénétrer dans l'allée qui paroisoit se prolonger très-avant. Cet endroit solitaire avoit l'air bien propre à favoriser un crime: d'Orméville hésita un moment, mais son incertitude n'eut que la durée de l'éclair. Ma Célestine, s'écria-t-il avec ardeur en se remettant à marcher, puis-je balancer, lorsque j'espère voler vers toi !

Avançant à pas précipités, il suivoit les sinuosités que formoient les arbres, et croyoit voir l'obscurité s'accroître sans cesse autour de lui. Déjà il avoit erré long-temps, déjà le

découragement commençoit à entrer dans son cœur, lorsqu'il apperçut le bout de l'allée à peu de distance de lui. Cette vue lui rendit l'assurance et l'espoir; il hâta encore sa marche, et bientôt il fut hors du bois.

L'ensemble qui frappa alors ses regards présentait l'aspect le plus sauvage. D'énormes masses de rochers arides et dépouillés de verdure, le resserroient de toutes parts; un seul sentier paroissoit serpenter au milieu, et il y avoit tout lieu de penser qu'il conduisoit à des carrières ou à une caverne de voleurs.

D'Orméville craignant qu'on ne l'eût engagé à venir jusque-là pour le faire tomber dans quelque piège, hésitoit avant de s'engager dans ces dangereux détours. Il n'appercevoit plus aucune apparence de retrouver Célestine, et commençoit à se persuader qu'il avoit été la victime d'une nouvelle trahison. Après avoir réfléchi

quelques momens , il étoit prêt à retourner sur ses pas , lorsque , sans voir personne autour de lui , il s'entendit appeler par son nom ; on lui dit en même temps de marcher et de ne pas perdre courage.

Etonné de ce prodige , il monta sur la pointe d'un rocher et regarda partout , mais ses recherches furent vaines. Les mystères dont il étoit environné , devenoient de plus en plus obscurs pour lui , et il n'en avoit que plus d'envie de les pénétrer. Son nom qu'on avoit prononcé , en lui prouvant qu'il étoit connu , lui faisoit espérer qu'on vouloit l'aider à découvrir ce qu'il cherchoit avec tant d'ardeur. L'amour et l'espoir furent encore victorieux d'inquiétudes que la raison même sembloit justifier , et d'Orméville s'avança dans le sentier.

Après l'avoir suivi pendant quelques momens sans que rien troublât le calme qui l'environnoit , il arriva dans une espèce de prairie. Vis-à-vis

de lui étoit une tour de structure gothique , dont il paroissoit qu'on avoit depuis peu muré la plus grande partie des fenêtres. Un large fossé la séparoit de la prairie ; mais un pont-levis retenu à la muraille par des chaînes de fer , annonçoit qu'on pouvoit sortir de ce côté-là. Sur la gauche , à une certaine distance , on distinguoit la maison où d'Orméville avoit remarqué le jeune homme le jour précédent.

Persuadé alors qu'il étoit devant la prison de Célestine , il s'approcha pour la considérer ; son cœur palpitoit avec plus de précipitation ; il étoit dévoré d'impatience. En vaines yeux erroient sur les fenêtres du vieux bâtiment ; en vain il écoutoit avec la plus grande attention , tout étoit calme , tout étoit immobile. Il n'osoit appeler , de peur que , si sa femme étoit vraiment dans la tour , l'accent d'une voix étrangère ne réveillât la vigilance de ceux qui la gardoient.

En continuant à contempler les

croisées avec un trouble et une irrésolution impossibles à peindre, il apperçut un bras nu qui sortoit à travers les grilles de fer. La blancheur de la peau, la délicatesse de la main lui indiquèrent d'abord que c'étoit le bras d'une femme. Son émotion redoubla ; il attendoit cependant encore avant de se faire connoître. Bientôt il vit s'échapper du haut de la tour de petits morceaux de papier sur lesquels il sembloit y avoir de l'écriture. Que n'auroit-il pas donné pour en recueillir un seul ; mais malheureusement le vent contraire les emportoit bien loin de lui.

Eprouvant tous les tourmens à-la-fois, il étoit prêt à oublier les suites funestes que pouvoit avoir son imprudence ; il alloit prononcer tout haut le nom de sa femme, lorsqu'un des morceaux de papier si ardemment désirés vint tomber à ses pieds. Il le saisit avec empressement, le parcourut avec avidité, et y trouva ces mots : *D'Or.*

méville, lève les yeux. Transporté d'une sorte de délire, n'examinant pas même si l'écriture étoit celle de Célestine, il ne put retenir une exclamation de joie, et leva en même temps les yeux vers la fenêtre : le bras ne paroissoit plus.

Avec quelle amertume il se reprocha alors une étourderie qui avoit sans doute rappelé l'attention des gardiens de la prisonnière. Immobile à la même place, il attendit en vain que la main se montrât encore ; il n'eut pas lieu de douter qu'il ne se fût privé lui-même du plaisir délicieux qu'il trouvoit à la considérer.

Profondément affligé, mais conservant toujours de l'espoir, il se cacha derrière une touffe d'arbrisseaux, bien décidé à ne pas s'éloigner sans avoir parlé à Célestine. Tout concouroit à lui persuader que c'étoit elle qui étoit dans la tour, et rien ne sembloit au contraire le porter à croire que ce fût une autre.

Après quelques momens qui lui parurent des siècles , il entendit enfin un bruit qui venoit du côté de la tour : il frissonna ; le plus foible mouvement produisoit un vive impression sur son cœur. Bientôt il reconnut qu'on avoit ouvert une fenêtre beaucoup plus basse que la première , et la main qu'il avoit apperçue d'abord ne tarda pas à reparoître. Se croyant bien sûr que c'étoit sa femme , il étoit prêt à s'élançer vers elle , lorsque la prisonnière sortit entièrement sa tête hors de la fenêtre , et ses longs cheveux noirs retombèrent le long de la muraille.

A ce dernier trait ; d'Orméville ne conservant plus aucun doute , écarta brusquement les arbres qui le cachoient et se précipita vers la tour , en s'écriant : Célestine , Célestine ! La prisonnière fixa ses regards sur lui : quelle fut sa surprise en distinguant des traits qui lui étoient totalement inconnus.

Désespéré par une méprise si cruelle,

il s'éloignoit avec autant de vitesse qu'il en avoit mis à s'approcher : la jeune femme l'appela. Une légère conformité de voix qu'il crut reconnoître , l'engagea à s'arrêter pour examiner plus attentivement celle qui lui parloit. Au nom de celle que vous aimez , dit-elle avec feu , ne me fuyez pas avant de m'avoir écoutée. Je suis... Un grand mouvement se fit entendre tout-à-coup dans le feuillage ; la jeune femme ferma précipitamment la fenêtre , et d'Orméville stupéfait se sentit saisir par des bras vigoureux qui lui bandèrent les yeux et l'entraînèrent.

On l'avoit pris tellement à l'improviste , et on le serroit si étroitement , qu'il ne put faire aucun usage de ses armes ; on les lui ôta même , ainsi que tout ce qu'il avoit sur lui. Bientôt il entendit le bruit de plusieurs clefs ; il sentit qu'on lui faisoit descendre un escalier , et fut saisi subitement par un air frais et humide. Un fracas terri-

ble et sourd se faisoit entendre dans le lointain ; quelquefois la terre éprouvoit une sorte de commotion.

Ses conducteurs s'arrêtèrent enfin : son oreille fut frappée de nouveau d'un bruit de clefs et de verroux ; on ouvrit une porte, on cessa de l'entourer, et en se retirant, un de ceux qui l'avoient amené lui adressa d'une voix sépulcrale ces paroles qu'il ne pouvoit plus entendre sans frémir : *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

C H A P I T R E X.

CÉLESTINE enlevée à la petite porte de derrière du château de la Baronne au moment où elle s'attendoit à voler dans les bras de son mari, ne sentit pas son cœur moins cruellement déchiré que lui-même. En vain pousoit-elle des cris qui n'étoient entendus que de d'Ornéville, dont ils augmentoient encore les tourmens. La barbarie des

ravisseurs priva même bientôt leur victime du triste soulagement d'exhaler sa douleur par des gémissemens qui pouvoient les trahir ; ils lui entourèrent inhumainement la tête d'un mouchoir. Suffoquée par le désespoir et la frayeur, elle tomba sans connaissance entre leurs bras ; ils la transportèrent dans la voiture, et s'éloignèrent avec toute la vitesse de quatre chevaux excellens.

Quand Célestine recouvra l'usage de ses esprits, ses oreilles furent frappées du froissement des branches qui heurtoient à chaque instant contre la voiture et faisoient résonner les glaces sur lesquelles elles glissoient avec rapidité. Ses alarmes redoublèrent en reconnoissant qu'elle étoit dans une forêt : il lui sembloit que le silence effrayant des bois devoit ajouter à l'audace de ses ennemis.

Tout se taisoit autour d'elle ; mais un soupir, un léger mouvement lui annonçoient de temps en temps qu'elle
n'étoit

n'étoit pas seule dans la voiture. Persuadée que son ravisseur n'étoit autre que le perfide Marquis, elle frémissoit à l'idée que lui-même étoit peut-être assis à ses côtés. L'obscurité ne lui permettoit pas de s'en assurer, et, pour se dérober le supplice d'entendre un homme odieux, long-temps elle feignit de n'être pas revenue de son évanouissement. A la fin il lui devint impossible de se contraindre davantage : ses veines se gonflaient, sa poitrine oppressée faisoit effort pour se dégager; il fallut se résoudre à solliciter la compassion des scélérats qui avoient déjà ri de ses larmes et de sa douleur. Elle sentit ses mains s'agiter malgré elle, pour faire signe de la dégager des funestes liens qui l'étouffoient.

Ses conducteurs s'appercevant de l'état de convulsion où elle étoit, relâchèrent un peu le mouchoir et lui rendirent la faculté de respirer à son aise.

Voyant que l'on continuoit à ne lui rien dire, Célestine commença à se

persuader qu'elle n'étoit pas entre les mains du Marquis , et , dans sa triste position , cette idée lui offrit des charmes. Quel que pût être son ravisseur , il lui sembloit que personne n'étoit aussi à craindre pour elle que Rasoni , et son plus cruel tourment étoit de penser que ceux qui la gardoient pouvoient être ses émissaires.

En sortant du bois , les rayons de la lune pénétrèrent un instant dans la voiture : Célestine levant timidement les yeux , vit devant elle un homme dont l'air dur et féroce n'étoit guère propre à la rassurer , et ne lui donnoit que plus de répugnance à considérer l'autre scélérat qui étoit à ses côtés. La peur que ce ne fût le perfide Italien , la retint pendant quelques momens : mais enfin l'inquiétude fut victorieuse , et ses regards glissant sur son second compagnon avec la rapidité de l'éclair , distinguèrent une figure sauvage qui lui étoit aussi inconnue que la première.

En vain elle questionna avec le plus vif empressement ses deux ravisseurs, elle ne put en obtenir une seule parole. Elle leur fit sur-tout les instances les plus pressantes pour savoir s'ils agissoient au nom de Rasoni : ses prières, ses larmes furent sans succès ; on eût dit qu'elle s'adressoit à des statues.

Au bruit des roues, à la secousse qu'elle éprouvoit, elle sentit tout-à-coup qu'elle étoit sur une grande route. L'espoir de passer dans un village et d'attirer du secours par ses cris vint charmer ses douleurs et répandre sur les blessures de son ame un baume salutaire. Pour mieux tromper ses surveillans, elle affecta d'être plus tranquille et s'efforça de leur inspirer une confiance qu'elle se flattoit de mettre à profit. Appercevant des lumières dans le lointain, son cœur battit, elle tressaillit de joie ; mais ce moment de satisfaction fut de courte durée. A quelque distance, ses gardes, en lui re-

mettant le mouchoir sur la bouche , en fermant soigneusement les glaces et les stores , lui prouvèrent qu'ils étoient loin de s'endormir dans la sécurité qu'elle leur supposoit.

Après avoir été quelque temps sans rencontrer d'endroits habités , elle distingua de nouveau des lumières dans l'éloignement , et voyant qu'elle approchoit peu-à-peu de cette clarté sans que ses persécuteurs songeassent à lui entourer la tête de ses liens ordinaires , elle se félicitoit tout bas , et croyoit enfin leur prudence en défaut : elle retenoit jusqu'à son haleine pour ne pas leur rappeler qu'elle existoit , et ne pas les retirer de l'apathie dans laquelle ils paroisoient ensevelis. Déjà elle se disposoit à faire usage de la liberté qu'on lui laissoit , lorsqu'elle sentit les roues de la voiture passer légèrement sur un pont-levis ; le bruit des chaînes qu'elle entendit un instant après , lui fit comprendre qu'on venoit de le relever , et qu'elle

étoit enfin arrivée dans sa prison. Dès-lors tout le courage qu'elle avoit recouvré un moment l'abandonna , et fit place à l'abattement et aux craintes les plus affreuses. On la saisit plus morte que vive , et on l'emporta sans connoissance dans l'intérieur de la maison.

En revenant à elle , ses regards éblouis errèrent avec étonnement dans un appartement meublé avec l'élégance la plus recherchée. Un nombre considérable de bougies se reflétoient dans les glaces multipliées et disposées avec intelligence : les meubles , les plafonds , les parquets , tout étoit charmant. Deux ou trois femmes se tenoient auprès d'elle , et avoient l'air de se disputer le plaisir de lui montrer leur empressement. Elles la questionnoient avec zèle , en lui annonçant qu'elles étoient destinées à la servir.

Stupéfaite de tout ce qu'elle voyoit , Célestine se figura d'abord que les

égards qu'on lui montrait n'étoient qu'un raffinement de barbarie, et que celui qui conduisoit toutes les infernales manœuvres dont elle étoit la victime, alloit s'offrir à ses yeux et la détromper d'une manière bien cruelle. Pour faire l'essai du prétendu pouvoir dont on la flattoit, pour soulager d'ailleurs son ame affaissée, elle demanda qu'on la laissât seule; à peine avoit-elle fini d'annoncer ce désir que ses femmes étoient déjà sorties de son appartement. Hélas ! s'écria-t-elle douloureusement, dois-je être rassurée par cette déférence perfide ? Ne m'annonce-t-elle pas au contraire que l'on ne me redoute plus, qu'on est assuré de moi, et que tous mes efforts seront désormais inutiles !

Le jour la surprit dans ses tristes pensées; une des femmes rentra et lui offrit de nouveau ses soins : un signe de tête négatif fut toute sa réponse. Quelques heures après, une autre femme vint lui demander si elle avoit

envie de s'habiller : elle soupira , leva vers le ciel ses yeux baignés de larmes , et supplia qu'on la laissât tranquille. Vers le milieu du jour on servit , dans le salon où elle étoit , un dîner préparé avec toute la délicatesse imaginable ; elle regardoit les mets d'un œil de répugnance et de dégoût. Quatre femmes (car il n'y avoit que des personnes de ce sexe qui parussent autour d'elle) transportèrent la table près du sofa où elle étoit toujours restée , et la pressant de la manière la plus engageante de prendre quelque nourriture , elles lui présentoient à l'envi ce qu'il y avoit de meilleur et de plus soigneusement apprêté. Après beaucoup d'instances répétées , elle se décida à manger un peu.

A la suite de ce foible repas elle se promena dans les différentes pièces qui composoient son appartement ; c'étoit par-tout la même richesse , on retrouvoit à chaque pas les décorations les mieux entendues : on croyoit

être dans un de ces palais de fées dont tant d'imaginations brillantes se sont pluës à multiplier et embellir les détails. Cette magnificence ne faisoit qu'ajouter aux tourmens de Célestine , en la ramenant à la terrible persuasion que c'étoit encore Rasoni qui déployoit sa profusion ordinaire pour tâcher de la séduire. Elle étoit cependant étonnée que l'impatient Marquis ne se fût pas déjà montré , et cette retenue la faisoit encore douter quelquefois si son ravisseur n'étoit pas un nouveau persécuteur.

Chaque réflexion lui arrachoit des larmes ; seule , sans secours , sans espoir , qu'avoit-elle à opposer aux infames desseins qu'elle ne pouvoit s'empêcher de prévoir ? Entourée d'ennemis , observée par mille argus attentifs , elle ne se regardoit plus que comme une victime dévouée à la violence du scélérat qui lui feroit payer sans doute bien cher le repos cruel dont il sembloit la laisser jouir d'abord.

Toute

Toute espérance de s'échapper lui étoit enlevée ; devoit-elle se flatter qu'au milieu des satellites qu'un scélérat avoit rassemblés pour la garder, il se trouvât une ame sensible à ses malheurs ? Peut-être avec de l'or se seroient-ils laissés corrompre ; mais cette ressource lui manquoit encore, et le peu qu'elle possédoit n'étoit guère propre à tenter les serviteurs qu'un maître puissant et prodigue employoit à favoriser ses crimes.

Le désespoir qui la consumoit lui enlevoit le reste de ses forces ; plongée dans un abattement profond, à peine conservoit-elle encore le libre usage d'une raison qui pouvoit lui devenir si nécessaire ; à peine maîtrisoit-elle un fatal délire qui servoit si bien les vues criminelles de son ennemi.

Ses femmes revinrent vers le soir pour la déshabiller ; elle souffrit leurs soins sans les repousser ni s'y prêter ; elle étoit presque entièrement inanimée. On la conduisit dans sa chambre ; on

l'invita à prendre du repos. Il sembla que cette idée réveillât son ame de son funeste sommeil, et lui rendît toute son énergie. Se débarrassant vivement des mains des femmes qui l'entouroient, elle leur ordonna de la laisser, avec un ton qui les surprit. Elles s'efforcèrent de la calmer, de dissiper la frayeur dont elles la voyoient agitée; ni leurs représentations, ni leurs instances ne purent produire aucun effet sur son esprit transporté. Le même égarement animoit toujours ses regards; elle pleuroit, elle supplioit, elle commandoit tour-à-tour; enfin, voyant que leur présence ne faisoit qu'augmenter ses tourmens, ses femmes la quittèrent en lui montrant qu'elle pouvoit fermer sur elle des verroux qui étoient derrière sa porte.

Si-tôt qu'elle fut seule, elle se hâta de profiter de l'avis qu'on venoit de lui donner; et lorsqu'elle se fut bien assurée qu'il n'y avoit pas d'autre entrée, et que les volets étoient exacte-

ment barricadés, elle se sentit plus tranquille. Elle visita tous les coins, examina scrupuleusement les cloisons et les parquets : rien ne lui donna lieu de soupçonner qu'il y eût d'ouverture cachée. La plus grande simplicité régnoit par-tout; on avoit évité de placer dans l'ameublement la moindre corniche, le moindre ornement qui pût masquer une issue; tout étoit absolument uni, tout étoit d'une blancheur éblouissante, sur laquelle on auroit pu aisément distinguer la fente la plus légère et la plus artistement ménagée.

Rassurée par ces découvertes et ces remarques, Célestine s'efforça de se représenter elle-même ce qui pouvoit dissiper son effroi. Les fatigues de la route, les chagrins qui l'accabloient, lui rendoient bien nécessaires quelques momens de repos. Se croyant certaine qu'on ne pouvoit abuser de son sommeil, elle se préparoit déjà à s'y livrer, lorsqu'elle entendit une voix sourde qui paroissoit s'élever de des-

sous terre , et qui lui adressoit ces mots : Femme imprudente , qu'allez-vous faire ? Emportez votre lumière dans la chambre voisine , et ne reparaissiez que quand on vous appellera.

Étonnée , effrayée , elle regardoit autour d'elle , et ne concevoit pas d'où cette voix avoit pu sortir. Debout auprès de son lit , elle restoit immobile , sans savoir à quoi se résoudre. Vous hésitez ! reprit la voix plus impérieusement que la première fois ; vous n'avez plus qu'un instant ; fuyez , ou bien il sera trop tard. Maîtrisée par un ton d'autorité qui lui en imposoit , elle prit sa lumière et obéit en tremblant. Attendant avec impatience la fin d'une aventure si singulière , elle écoutait attentivement , et croyoit distinguer quelque mouvement dans la chambre qu'elle avoit quittée. Par où pouvoit-on y être entré ? c'étoit là ce qu'elle ne concevoit pas.

Quelques minutes après qu'elle se fut éloignée , un gémissement long et

douloureux , comme celui d'un homme qui rend le dernier soupir , vint frapper son oreille. Elle entendit presque en même-temps prononcer son nom. Elle balançoit encore lorsqu'on l'appela de nouveau ; reprenant sa lumière d'une main mal assurée , elle s'avança pour lors vers la chambre à coucher , avec la plus grande émotion. Elle ouvrit la porte ; ses jambes chancelantes pouvoient à peine la soutenir ; ses yeux égarés ne distinguoient que confusément les objets. Approchez , lui dit la même voix qui lui avoit parlé , venez voir de quel ennemi vous êtes délivrée. Jetant avec épouvante un regard sur le lit , elle aperçut Rasoni baigné dans son sang , et , debout auprès de lui , une jeune femme qui tenoit encore à la main le poignard sanglant dont elle venoit de le frapper.

Célestine regarda attentivement l'étrangère , et ne se rappela aucun de ses traits. Qui êtes-vous ? demanda-t-elle enfin d'une voix tremblante ,

vous qui avez daigné prendre pitié de moi? — Il n'est pas encore temps de vous répondre; il faut d'abord songer à votre sûreté; il faut vous soustraire au pouvoir de l'intendant du monstre que je viens d'immoler; il est peut-être aussi dangereux pour vous que son perfide maître. Vous sentez-vous la hardiesse de me suivre? — Ah! je me résoudrois à tout, plutôt que de rester ici; rien ne me coûtera pour m'arracher de cette infâme prison. — Eh bien! il n'y a pas un moment à perdre, reprit la jeune femme en présentant à Célestine sa main encore ensanglantée; venez, je vais vous servir de guide... Vous balancez! continua-t-elle d'une voix ferme; songez que c'est le moment de votre salut que vous perdez. Voulez-vous que l'impitoyable Francesco vienne venger sur vous l'assassinat de son maître? Peut-être à l'instant où je vous parle va-t-il se montrer à vos yeux. En même-temps Célestine entendit du bruit; tout son

sang se glaça ; elle crut voir Francesco , elle crut distinguer sa voix effroyable : Je vous suis , je vous suis , s'écria-t-elle en appuyant sur la main qu'on lui tendoit , sa main frémissante.

L'inconnue s'avança vers un trumeau , toucha un bouton caché , et la glace s'enfonça dans la cloison. Voyez , dit-elle à Célestine , qui fit un mouvement de surprise , combien vous étiez en sûreté ! Un escalier rapide , pratiqué dans l'épaisseur du mur , se présenta à leurs regards ; il étoit si étroit qu'une seule personne y pouvoit à peine passer , et la voûte étoit si basse qu'elles étoient obligées de se courber. Elles avoient à peine commencé à descendre , lorsque Célestine entendit du bruit derrière elle ; elle tressaillit ; et sentant un coup violent sur la tête , elle tomba assise sur une des marches. Entraînée par un mouvement auquel sa frayeur même s'opposoit en vain , elle regarda en arrière et vit un poignard dont la lame brilloit foiblement

à travers le sang qui la couvrait. Elle fit un cri d'horreur ; sa compagne étonnée , se retourna , et lui demanda vivement ce qu'elle avoit. Trop fortement émue pour pouvoir parler , elle ne put que lui montrer l'objet de son épouvante. L'inconnue baissa les yeux sur sa ceinture : C'est mon poignard qui est tombé , dit-elle d'un ton calme. — Mais le bruit que j'ai entendu , repartit Célestine , le bruit que j'ai entendu ? — Est celui de votre robe , qui a fait couler le poignard sur les marches. — Et le coup terrible qui m'a presque étourdie ? — Est un effet de la peur qui , dans le premier moment , vous a fait , sans réflexion , lever la tête contre la voûte.

Toutes ces explications étoient trop simples et trop naturelles pour ne pas s'y rendre ; mais en cherchant à se persuader de leur vérité , Célestine éprouvoit une oppression , un tremblement qui annonçoient que son cœur n'étoit pas aussi tranquille qu'elle-même s'efforçoit de le croire.

Ayant achevé de descendre l'escalier, elles suivirent pendant long-temps un corridor étroit, mais un peu plus élevé. L'inconnue avançoit à grands pas ; un courant d'air, qui circuloit dans cette longue allée, agitoit sa lumière et l'obligeoit de temps en temps à ralentir sa marche. Elle s'arrêtoit brusquement, et Célestine, qui ne pouvoit distinguer devant elle, ne manquoit pas de s'imaginer que c'étoit l'approche de quelque nouveau danger, ou l'apparition de quelque nouvel objet.

Malgré les frayeurs qui se succédoient dans son ame, elle cherchoit à deviner quel pouvoit être le guide mystérieux qui la conduisoit, et elle se repentoit presque de la légèreté avec laquelle elle avoit consenti à se confier à cette femme. En considérant sa fermeté et son courage, elle se sentoit un peu rassurée ; mais, d'un autre côté, cette fermeté lui annonçoit qu'elle étoit capable de tout ; d'ailleurs, l'assassinat qu'elle lui avoit vu commettre

froidement, témoignoit assez que le sang ne l'effrayoit pas, et qu'il lui coûtoit peu à répandre. Cependant, lorsqu'elle se rappeloit l'air de douceur qu'elle avoit remarqué à l'inconnue, même au milieu de son courage sanguinaire ; lorsqu'elle écoutoit le son flatteur de sa voix ; lorsqu'elle songeoit à la manière miraculeuse dont elle l'avoit sauvée, elle étoit presque tentée de croire que c'étoit un être surnaturel que le ciel bienfaisant avoit envoyé à son secours ; et sa confiance renaissoit.

En sortant du corridor, elles se trouvèrent dans une grande salle qui sembloit avoir jadis servi d'église ou de chapelle secrète. Un reste d'autel étoit dans un coin écarté ; quelques bancs épars, tombés en débris, laissoient sur le pavé des traces d'une poussière jaunâtre. Les piliers grossiers et mal taillés étoient inégalement creusés pour recevoir des statues gothiques, dont la plupart étoient tota-

lément mutilées. Des livres déchirés, des tableaux moisis étoient répandus çà et là ; de distance en distance on rencontroit des lambeaux d'étoffe noire couverts de croix blanches , qui devoient sans doute être les restes de quelques draps mortuaires.

A travers tous ces objets sinistres, l'inconnue marchoit vers l'autel. Célestine la suivoit d'aussi près qu'il lui étoit possible , sans oser laisser tomber ses regards sur tout ce qui l'entournoit. Après avoir erré pendant quelques momens dans les détours que formoient les piliers , elles arrivèrent à une balustrade de fer. La porte en étoit fermée ; l'inconnue la poussa ; sentant qu'elle résistoit à ses efforts, elle invita Célestine à se joindre à elle. Célestine approcha en tremblant ; elle appuya ses mains sur la grille , et le froid humide qu'elle ressentit pénétra jusqu'à son cœur. La porte céda en faisant entendre un cri aigre qui retentit sous les voûtes. La grille en-

tière s'ébranla , et le frémissement qu'elle éprouva , occasionna une vibration sourde à plusieurs des barreaux mal assujettis.

L'inconnue monta les marches de l'autel, et tira de dessous le piédestal d'une statue , un paquet de clefs dont le cliquetis fit de nouveau résonner les échos. Au même moment un froissement violent se fit entendre au-dessus de la tête des fugitives , un gémissement funèbre déchira l'air et fut suivi d'un grand bruit. La lumière, fortement agitée , s'éteignit ; Célestine n'eut que le temps de voir sa compagne qui tomboit à ses pieds , les bras étendus vers elle. Ses jambes foiblirent ; elle poussa un cri perçant et tomba elle-même en arrière. Elle se seroit fendu la tête sur le pavé , si elle n'eût été arrêtée et soutenue dans sa chute par un objet qu'elle ne pouvoit reconnoître

Le plus profond silence avoit succédé à ce fracas , et ne faisoit qu'en augmenter l'horreur. Célestine éper-

due n'osoit essayer ses forces en appelant sa compagne; il lui sembloit que sa propre voix, au milieu de ces ténèbres, seroit pour elle un nouveau sujet d'effroi. Elle hésitoit encore, sans avoir le courage de se décider, lorsqu'elle se sentit saisir par une jambe; ses cheveux se dressèrent, sa voix glacée ne put sortir de son sein oppressé. La main qui l'avoit touchée s'éloigna sur-le-champ, et presque en même-temps elle vit une foible lumière sur le pavé. A cette pâle lueur elle reconnut sa compagne qui ramassoit la bougie et la rallumoit.

Eloignons-nous d'ici, dit l'inconnue d'une voix tranquille. Célestine tremblante voulut obéir, et pour se lever plus aisément, elle appuya la main sur l'objet qui la soutenoit. Ses doigts rencontrèrent une étoffe de laine; elle regarda vivement, et apperçut un lambeau noir et blanc comme ceux qu'elle avoit déjà rencontrés dans d'autres endroits de l'église; il étoit étendu sur

un brancard dont la forme annonçoit qu'il avoit servi à transporter des morts. Célestine s'élança avec horreur, et la terreur qui agitoit son ame étoit si violente, qu'elle se laissoit entraîner par l'inconnue, sans avoir la force de lui parler:

Elles sortirent du sanctuaire et rentrèrent dans la nef. — Le septième pilier à gauche, dit l'étrangère en les comptant tout haut. Elle s'arrêta après avoir prononcé le mot sept. — Une statue de Saint-Roch, un mausolée de pierre grise : c'est ici qu'il faut s'arrêter. Elle s'avança, prit une des clefs du trousseau qu'elle avoit à la main, et la fit entrer dans un des yeux d'une tête de mort qui étoit sculptée au-dessus de l'épitaphe. Après en avoir essayé successivement plusieurs, elle sentit enfin les ressorts céder. Bientôt la pierre s'ébranla en entier et tourna sans beaucoup d'efforts sur des gonds artistement cachés. Une grille de fer barreaux forts serrés étoit fermée

derrière ; une seconde clef l'ouvrit ; et les deux fugitives apperçurent un escalier en limaçon , dont la pente étoit assez douce ; une espèce de brouillard humide et un air glacé qui sortirent par l'ouverture , pensèrent éteindre encore la lumière. Voilà notre chemin , dit l'inconnue à Célestine en lui montrant l'escalier. Rappelée à elle par l'idée des nouveaux dangers qu'elle alloit courir , Célestine demanda d'une voix affoiblie où conduisoit cet escalier. — Je l'ignore , répondit l'inconnue d'un ton sérieux ; mais je suis en même-temps certaine qu'il nous menera dans la campagne. — Si vous n'y avez jamais passé , reprit timidement Célestine , comment pouvez-vous savoir . . . ? — Par celui qui m'a enseigné qu'il existoit , répliqua l'étrangère avec assurance ; par celui qui m'a donné tous les moyens de le découvrir ; et vous voyez que jusqu'à présent il ne m'a pas trompée. — Mais qui êtes-vous ? de grâce . . .

— Vous me connoîtrez quand nous serons sorties d'ici ; vous saurez mon histoire ; vous verrez que je fus à plaindre , et plus à plaindre que vous , quoique ce soit la même main qui nous ait tourmentées (Elle poussa un soupir qui en arracha un à Célestine.) — Mais vous... Pardonnez , pardonnez à ma défiance , j'ai été si souvent trompée ! vous ne me conduisez pas à un nouveau ravisseur?... — Moi , madame ! reprit l'étrangère avec un regard d'étonnement et de reproche , moi vous trahir !.... Ah ! grand dieu , pouvez-vous le soupçonner ? Mais vous me jugerez mieux demain ; vous saurez quel motif me conduit , et vous vous repentirez de m'avoir accusée. (Célestine lui tendit la main comme pour réparer son injustice.) — Venez , venez , dit l'inconnue , nous avons encore quelques momens d'épreuves à passer , et nous jouirons ensuite plus délicieusement du repos et de la liberté que nous devons

devrons à notre courage. Elles commencèrent à descendre lentement.

La foible lumière qui les guidoit, leur montra autour d'elles les murailles peintes en noir et chargées d'ossemens et de têtes de mort. Parvenues au bas des marches, elles regardèrent autour d'elles avec curiosité. L'endroit où elles se trouvoient étoit une grande salle dont les murs étoient peints de la même manière que ceux de l'escalier. Au milieu étoit un autel de pierre sur lequel on avoit rangé quelques ossemens, et toute l'étendue du caveau étoit parsemée de tombes.

Ce spectacle étoit trop effrayant pour s'arrêter long-tems à le fixer; l'étrangère s'avança vers un des angles et ouvrit une porte, dont il sortit un air plus frais et plus humide que celui que les fugitives avoient senti encore jusqu'alors. La lumière vacillante menaçoit de les replonger dans les ténèbres; l'inconnue prit à la place une torche qui se trouvoit au pied de l'au-

tel. Avançons, dit-elle à Célestine ; ce souterrain est maintenant le seul intervalle qui nous sépare de la campagne.

Célestine prit le bras de son guide, et elles commencèrent à parcourir les immenses cavités creusées autour d'elles, non sans crainte de s'égarer dans ces vastes détours. On m'a recommandé de ne pas m'écarter des piliers, disoit l'étrangère, ainsi ne les abandonnons pas. Ces piliers étoient des masses informes placées à distances inégales et sans aucun ordre, pour soutenir les terres et prévenir les éboulemens. Le salpêtre dont ils étoient couverts pour la plupart, les faisoit briller dans l'éloignement d'un éclat qui épouvanta Célestine, avant qu'elle en eût reconnu la cause.

Après avoir marché pendant quelque temps sans rien trouver qui troublât le silence profond qui régnoit autour d'elles, elles crurent sentir la terre trembler par intervalles sous

leurs pas. Elles s'arrêtèrent, et comptèrent plusieurs coups étouffés qu'on sembloit frapper au-dessous d'elles. Entendez-vous, disoit Célestine en serrant davantage le bras de l'étrangère. — Sans doute j'entends ; mais il n'y a pas de milieu pour nous, il faut avancer ou être découvertes ; et ce bruit qui vous paroît si surprenant, ne doit être que l'effet d'une cause très-naturelle. Ces souterrains étant déserts depuis long-temps, ce fracas ne peut venir que du dehors. Suivez-moi et ne craignez rien.

Elles se remirent en marche ; à chaque pas elles entendoient mieux les coups, et l'inconnue même commençoit à ne plus douter qu'ils ne partissent de dessous leurs pieds. Bientôt elles distinguèrent une multitude de coups moins forts que les autres, qui se confondoient et continuoient d'une manière égale et soutenue. Célestine ne faisoit plus que se laisser traîner ; son intrépide compagne toujours per-

suadée que, quelque inconcevable que parût ce bruit, elle y trouveroit une cause naturelle, ne perdoit rien de sa fermeté. En passant au milieu de deux gros piliers, une figure pâle et livide sortit de derrière l'un d'eux et souffla avec force sur la torche qui s'éteignit.

Au même instant Célestine se sentit entourer par des bras vigoureux qui, malgré ses efforts, la séparèrent de l'inconnue. Elle poussa des cris perçans qui firent retentir le souterrain; on ne lui répondit pas, et on continua à l'entraîner fort vite. Elle ne distinguoit plus que foiblement le bruit d'une espèce de débat qui partoît du lieu où elle avoit laissé sa compagne; enfin elle entendit un bruit sourd, et un long gémissement se perdit dans l'étendue des cavités. Ne pouvant plus douter que l'étrangère ne vînt d'être immolée, l'horreur de sa situation se présenta à elle avec les traits les plus effrayans. La rapidité avec laquelle on l'emportoit augmentoit encore son

agitation , et elle perdit connoissance.

Lorsque son évanouissement se dissipa , elle se trouva dans un appartement rempli d'une fumée épaisse ; un grand brasier allumé dans une espèce de foyer répandoit sur tous les objets une lueur rougeâtre qui les rendoit éfrayans. C'étoit la seule lumière qu'il y eût dans cette chambre , dont les murs noirs et enfumés offroient un aspect sombre et lugubre. Les yeux de Célestine , d'abord éblouis par l'ardeur du charbon enflammé , et fatigués par l'aigreur de la fumée , retombèrent languissamment sur ceux qui l'entouroient. Elle vit à ses côtés plusieurs hommes dont le costume grossier ne faisoit qu'ajouter à l'expression terrible de leur visage. Le même bruit sourd se faisoit toujours entendre et paroissoit extraordinairement rapproché.

Epouvantée, autant par tout ce qu'elle entendoit et ce qu'elle voyoit , que par la figure terrible de ceux entre les mains

de qui elle se trouvoit sans aucun secours, Célestine ne savoit où elle avoit été transportée. En vain son esprit vivement frappé cherchoit-il à rassembler ses idées, la frayeur la dominoit entièrement. Les habitans du séjour affreux où elle étoit ensevelie, ne paroisoient faire aucune attention à elle; debout autour du foyer, ils disputoient avec beaucoup de chaleur, et les éclats discordans de leurs voix rauques, se mêlant aux coups répétés qui faisoient retentir les voûtes, formoient une sorte de mugissement qui imprimoit la terreur dans l'ame.

Célestine attentive et persuadée qu'elle devoit être le sujet de leur conversation, tâchoit d'en distinguer quelques mots, mais ils s'entretenoient dans une langue qui lui étoit absolument inconnue. Après de vives altercations, ils se tournèrent de son côté comme de concert, et s'avancèrent vers elle. Lorsqu'elle les vit s'approcher, le peu de sang qui circuloit en-

core dans ses veines se glaça , sa tête acheva de s'égarer , elle tomba à genoux en élevant vers ceux qu'elle redoutoit des mains suppliantes. Etonnés de son action , ils s'arrêtèrent et se regardèrent mutuellement. Encouragée par l'apparence de pitié qu'elle crut remarquer en eux , elle s'écria avec le déchirement du désespoir : Au nom du ciel , qui que vous soyez , ayez pitié d'une infortunée qui ne vous a fait aucun mal !... Ces mots prononcés du ton le plus touchant , le son enchanteur de la voix de Célestine , l'expression séduisante qui régnoit dans ses traits , la posture qu'elle n'avoit pas quittée , produisirent un mouvement en sa faveur.

Un des hommes qui se trouvoit le plus près d'elle et qui paroissoit un peu moins féroce que les autres , lui dit : Levez-vous. Il lui présenta en même temps sa main dégoûtante pour lui servir d'appui ; malgré toute sa répugnance , elle n'osa pas le refuser.

Lorsqu'elle fut debout, elle frissonnoit et ne pouvoit se soutenir : un des compagnons du premier avança la chaise qu'elle avoit d'abord occupée, et lui fit signe de s'asseoir; elle obéit. Vous êtes Française, sans doute? reprit celui qui lui avoit déjà parlé. — Oui, répondit-elle d'une voix mal assurée. Cet homme lui parut d'abord le chef de la troupe; mais comme elle s'apperçut qu'à chaque mot qu'elle répondoit à ses différentes questions, il recommençoit à parler aux autres dans la langue qu'elle ne pouvoit comprendre, elle conjectura qu'il étoit le seul qui entendit le français, et qu'il traduisoit la conversation qu'elle avoit avec lui. Remarquant qu'il l'écoutoit avec intérêt, elle s'enhardit; et croyant le toucher davantage, elle se hâta de lui détailler une partie de son histoire: il lui sembloit que son salut dépendoit de la sincérité la plus minutieuse. Les hommes du souterrain restoient debout en silence autour d'elle; celui même

même qui l'interrogeoit ne l'interrompit pas une seule fois. Lorsqu'elle eut achevé, il emmena, sans lui rien dire, ses compagnons à la place qu'ils avoient occupée d'abord. Tous se mirent en cercle, et il leur parla pendant fort long-temps; Célestine comprit qu'il leur racontoit ce qu'il venoit d'entendre.

Ils l'écoutèrent avec autant de tranquillité qu'ils l'avoient écoutée elle-même; et lorsqu'il eut terminé son récit, la discussion se rouvrit avec la même vivacité qu'auparavant. Célestine inquiète cherchoit à découvrir sur les figures les sentimens que chacun manifestoit à son égard. S'efforçant de lire dans les regards, dans les gestes ce qu'on alloit décider sur son sort, elle voyoit avec joie que celui à qui elle avoit parlé étoit un de ceux qui mettoient le plus de vigueur dans leurs discours; son cœur lui disoit qu'il prenoit sa défense, et quelques autres paroisoient le soutenir. Enfin après

un temps considérable employé à disputer, elle les vit tous d'accord sans pouvoir deviner ce qui avoit été conclu. Elle regardoit l'interprète et n'osoit l'interroger : lui-même n'avoit pas l'air de chercher à se rapprocher d'elle. Dès-lors elle crut que sa mort étoit arrêtée, et le désespoir commença à s'emparer de son cœur.

Deux membres de la troupe sortirent par une porte de fer qui étoit dans un des coins du souterrain ; Célestine ne douta pas qu'ils n'allassent chercher les instrumens de son supplice, ou au moins les chaînes dont elle alloit être accablée. Tâchant d'éloigner le plus long-temps possible un spectacle douloureux, elle cacha son visage dans ses mains.

Bientôt l'interprète prononça ces mots d'un ton froid et sévère : Allons, Madame, approchez. Ces paroles foudroyantes retentirent jusq'au fond de l'ame de Célestine ; il lui sembla entendre le cri de la mort qui appeloit

sa victime. Elle se leva lentement, et ôtant péniblement ses mains de devant ses yeux, elle aperçut une table éclairée par deux torches lugubres ; au milieu étoit une tête de mort posée sur un vieux livre, dont la plupart des feuillets étoient déchirés ; d'un côté étoit un pistolet et de l'autre un poignard.

Tous les hommes qui avoient jusqu'alors entouré Célestine, formoient un cercle autour de la table ; celui qui parloit français s'avança vers elle en lui adressant ces paroles d'un ton sérieux et solennel :

« Mes camarades touchés des mal-
» heurs que je leur ai racontés, et
» vaincus par les sollicitations que
» m'a dictées l'intérêt que vous m'ins-
» pirez, consentent à vous laisser sor-
» tir ; mais ils exigent auparavant que
» vous vous engagiez par les sermens
» les plus sacrés, sur le livre que vous
» voyez ouvert devant vous, à ne ja-
» mais faire même soupçonner l'exis-

» tence de ce souterrain. Au surplus,
» si un jour vous rompiez les engage-
» mens que vous allez former, s'il vous
» échappoit la plus petite indiscretion,
» le pistolet et le poignard que vous
» voyez, vous annoncent assez quelle
» seroit la punition de votre trahi-
» son ; et il n'est point d'endroit ou
» notre juste vengeance ne sût vous
» atteindre. »

Pouvant à peine ajouter foi à la nouvelle flatteuse qu'on alloit lui rendre la liberté, et sentant dans son ame la douceur d'une nouvelle existence si près des horreurs de la mort, Célestine promit de se conformer à tout ce qu'on exigeroit. L'interprète s'approchant alors avec elle de la table, lui fit poser la main droite sur le livre, la gauche sur la tête de mort, et prononça la formule d'un serment exécrationnable qu'elle répéta mot à mot, pendant que deux autres lui tenoient sur le sein la pointe du poignard et le bout du pistolet.

Ne craignez rien, Madame, lui dit ensuite d'un ton plus doux celui qui lui avoit toujours parlé, fiez-vous maintenant à nous comme nous nous fions à vous. Je vais vous conduire dans la campagne. Célestine essaya de lui témoigner sa reconnaissance: à peine pouvoit-elle prononcer un seul mot.

Son conducteur lui banda les yeux, alluma un torche de résine, et sortit avec elle. Ils marchèrent pendant longtemps; le guide de Célestine cherchoit à la distraire, à lui rendre du courage. Avec quelle satisfaction elle entendoit le bruit qui l'avoit tant effrayée s'éloigner et diminuer peu-à-peu. Bientôt elle s'aperçut qu'elle montoit une pente douce, ensuite un escalier: des serrures et des trappes qui s'ouvroient avec fracas, lui annonçoient déjà qu'elle alloit recouvrer sa liberté, lorsque des cris affreux firent tout-à-coup retentir le souterrain. Elle se sentit saisir de nouveau; on l'emporta en courant avec violence, et cette même voix qui

avoit d'abord crié , répéta dans le lointain : *Souvenez-vous des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE XI.

D'ORMÉVILLE , resté seul dans le souterrain où l'avoient plongé les gens qui l'avoient arrêté au pied de la tour , ôta le mouchoir qui lui couvrait les yeux et se trouva au milieu des plus profondes ténèbres. S'approchant de la muraille en tâtonnant , il en suivit les sinuosités , et le peu d'étendue de l'endroit où on l'avoit renfermé , le convainquit bientôt qu'il étoit dans un cachot. Célestine ! Célestine , s'écria-t-il , les monstres ne cesseront-ils donc jamais de nous poursuivre !

Couché tristement sur la paille , il réfléchissoit sur sa malheureuse destinée. Jusqu'alors agité de mille mouvemens différens , l'attente de ce qu'il alloit souffrir avoit sans cesse étouffé le souvenir de ce qu'il avoit

souffert, et l'inquiétude, en l'occupant du présent et de l'avenir, ne lui avoit pas permis de s'appesantir sur le passé. Mais lorsqu'il fut enseveli dans cette sombre solitude, lorsqu'il se vit environné du calme effrayant de la mort, chacune des épreuves multipliées qu'il avoit supportées vint se représenter à lui.

Le plus pénible de tous ses tourmens étoit peut-être d'avoir été cruellement induit en erreur par cette femme qu'il avoit prise pour Célestine. Mais quelle étoit cette prisonnière qui le connoissoit, et qu'il ne se souvenoit pas d'avoir jamais vue : cette prisonnière qui savoit probablement qu'il viendrait autour du pavillon où elle étoit enfermée, puisqu'elle jetoit par sa fenêtre des billets qui s'adressoient à lui : cette prisonnière qui avoit paru l'attendre, qui avoit voulu lui parler ? Voilà ce qu'il ne comprenoit nullement. Lorsqu'ensuite il se rappeloit par quels moyens surprenans il avoit été conduit au pied de la tour ; lorsqu'il son-

geoit que la jeune femme avoit vivement fermé sa fenêtre en voyant les deux hommes qui venoient se jeter sur lui , il craignoit que tout ne fût calculé et qu'on ne l'eût attiré dans cet endroit pour le faire tomber entre les mains des ennemis qui l'y attendoient.

A ses propres maux se joignoient les inquiétudes qu'il ressentoit sur le sort de sa femme ; il ne pouvoit éloigner de son esprit l'idée qu'elle étoit renfermée dans la maison , et , d'après les traitemens qu'on lui faisoit éprouver à lui-même, il jugeoit quelles violences on étoit capable d'employer à l'égard de Célestine. Dévoré par un désespoir impuissant, il maudissoit une vie qui n'étoit pour lui qu'un éternel tissu de peines et de maux.

Abattu par la fatigue, affaîssé par la douleur, il s'endormit un moment de ce sommeil pénible que la nature souffrante semble s'arracher à elle-même. Il fut réveillé par un léger bruit, et se sentit pénétré d'une humidité qui paralysoit tout ses membres. Ses habits

étoient entièrement humectés d'une eau glutineuse qui couloit le long des murailles; ses cheveux imbibés comme ses habits , étoient collés ensemble et s'attachoient à son visage. Ses bras et ses jambes étoient engourdis, et il souffroit des douleurs aiguës dans toutes les parties de son corps.

La pâle clarté d'une lanterne sourde vint frapper ses yeux. Une main étrangère saisit la sienne et le tira doucement pour le faire lever. Incertain si c'étoit la mort ou la liberté qu'on lui apportoit, il hésitoit encore lorsqu'on tira de nouveau sa main avec autant de douceur que la première fois. Où voulez-vous me mener? demanda-t-il d'une voix affoiblie. Pour toute réponse on lui mit le doigt sur la bouche, afin de lui faire comprendre qu'il falloit se taire. Cette conduite mystérieuse n'étoit pas propre à le rassurer; c'étoit avec la même précaution, avec le même silence qu'on l'avoit amené dans son cachot. Il étoit telle-

ment affecté qu'il n'attendoit plus de changemens heureux dans sa situation : il restoit toujours couché; un découragement morne et apathique lui persuadoit qu'il n'étoit pas possible qu'on vînt le chercher pour autre chose que pour le conduire à la mort.

Malheureux ! vous perdez du temps , lui dit-on vivement en affectant de parler très-bas. Réveillé de sa léthargie par un espoir subit , il essaya de se remuer. Il eut bien de la peine à soulever sa tête , et ce ne fut qu'après des efforts répétés qu'il parvint à se tenir debout. On lui aidait , on le soutenoit avec le plus vif empressement.

On l'entraîna vers un coin du cachot , où une dalle de pierre avoit été enlevée et découvroit une allée étroite. Après l'avoir suivie pendant quelques momens , il se trouva dans une espèce de vestibule aussi sombre que le corridor ; son guide ouvrit une grille , lui montra un escalier tournant ; lui remit une clef en lui disant :

Montez , ouvrez la porte que vous découvrirez vis-à-vis de vous , et attendez pour sortir qu'on vous appelle. D'Orméville surpris alloit faire quelques questions , il n'en eut pas le temps ; déjà la grille étoit refermée , il étoit replongé dans une obscurité presque totale. Une clarté vacillante arrivoit cependant de temps en temps jusqu'à lui , et paroissoit venir du haut de l'escalier.

Après l'avoir monté , il se trouva dans une chambre dont les murs étoient recouverts d'une boiserie enfumée , sur laquelle étoient grossièrement sculptées des figures effrayantes et grotesques. Des trophées de vieilles armures étoient suspendus de distance en distance ; une lampe dont la lueur mourante se ranimoit par intervalles , éclairoit à demi cet ensemble lugubre.

Peu occupé de ces objets sinistres , d'Orméville ne pensa qu'à chercher la porte qui lui avoit été indiquée ; il

(60)

suivit avec la plus scrupuleuse exactitude tous les pans de la boiserie sans trouver la moindre trace qui annonçât une ouverture. Désespéré de son peu de succès, ne comprenant pas pourquoi on lui avoit parlé d'une porte qui ne paroissoit pas exister, il commençoit à redouter quelque nouvelle trahison, et, tristement appuyé contre la muraille, il regrettoit amèrement cette lueur d'espoir qui lui avoit persuadé un instant qu'il alloit voir Célestine.

Tout-à-coup son oreille fut frappée d'un long gémissement qui sembloit sortir de derrière lui : tiré de sa rêverie, transporté d'une agitation subite, il pensa d'abord qu'il devoit y avoir un appartement qui communiquoit par une issue secrète à celui où il se trouvoit ; il se remit à la chercher encore avec plus d'attention. Un second gémissement qu'il distingua bientôt plus clairement, ne lui laissa plus lieu de douter que la cloison ne fût le seul in-

tervalle qui le séparoit de l'être souffrant qui se plaignoit d'une manière si touchante. Il falloit cependant que cette cloison fût épaisse, car il n'entendoit la voix plaintive que comme une espèce de murmure étouffé.

Persuadé que puisqu'on l'avoit fait monter dans cette tour, ce ne pouvoit être que Célestine qui y étoit retenue, il redoubloit en vain de soins et d'ardeur, la mystérieuse porte ne s'offroit point à ses recherches. Enfin en frappant sur la boiserie, il rencontra un endroit qui lui sembla plus sonore, et au même moment il entendit un troisième gémissement qui paroissoit beaucoup moins éloigné. Se figurant reconnoître l'accent de la voix chérie qui avoit tant d'empire sur son cœur, il poussa un cri, ce cri fut répété et suivi d'un bruit sourd qui fit trembler le plancher.

Brûlant d'impatience, croyant être tout près de Célestine, il se consumoit en efforts inutiles pour enfoncer

la boiserie qui cachoit vraisemblablement l'entrée de sa prison. Saisissant enfin un des vieux sabres qui étoient suspendus autour de lui, il parvint avec beaucoup de peine à faire sauter un des ais. Une porte s'offrit à ses regards, il redoubla de vigueur pour l'enfoncer ; et, au bout de quelques momens, il y réussit. Pendant ce travail pénible, il n'avoit cessé d'appeler Célestine, et son inquiétude augmentoit sans cesse, en voyant que personne ne lui répondoit.

Son cœur palpita lorsqu'il se vit dans la chambre ; les murs étoient entièrement nus ; une lampe suspendue au plafond, un misérable lit et deux chaises composoient tout l'ameublement. D'Orméville n'appercevoit personne ; cependant la lampe qui étoit allumée indiquoit assez que ce triste séjour étoit habité. Enfin en regardant plus soigneusement, il découvrit dans un coin une femme étendue le visage contre terre. Il vola vers elle, la re-

leva, la prit dans ses bras, et, aux pâles rayons de la lampe qui vinrent alors donner sur sa figure décolorée, il reconnut Célestine.

Quels transports l'animèrent ! quelle joie mêlée d'inquiétude vint l'agiter ! Il saisit avec empressement celle qu'il osoit à peine s'attendre à revoir encore, il la porta sur le lit, et employa tous ses soins à la faire revenir. Bientôt il sentit le cœur de sa jeune épouse battre sous ses doigts ; bientôt il vit son sein reprendre une douce palpitation ; un regard touchant, un tendre sourire lui annoncèrent que Célestine le reconnoissoit ; sa main serra celle de d'Orméville ; un baiser qu'il lui donna acheva de rappeler son ame fugitive.

Assis auprès d'elle, il la soutenoit dans ses bras, il lui prodiguoit encore mille soins qu'elle sembloit plutôt partager que recevoir ; tous deux jouissoient avec ivresse du bonheur de se retrouver, et sembloient craindre qu'on ne vînt les séparer encore. C'est toi !

--- C'est moi ! se disoient-ils l'un à l'autre avec cette émotion qu'éprouve seule l'ame vivement affectée. A peine songeoient-ils à s'interroger, à peine songeoient-ils à se répondre. Ignorant également quels mystères les avoient réunis, ils ne perdoient pas des momens précieux à en chercher l'explication. Célestine ne connoissoit pas plus que son époux la jeune femme qui s'étoit montrée à la fenêtre de la tour ; elle n'avoit rien vu, elle n'avoit été instruite de rien, et c'étoit seulement en entendant le cri qu'avoit poussé d'Orméville qu'elle avoit appris qu'il étoit si près d'elle.

Lorsque Célestine avoit su que celui qui lui avoit fait verser tant de larmes existoit encore, elle avoit cru sentir dans son ame le courage de lui faire de tendres reproches sur son injustice, qui avoit été la première cause d'une si longue et si affreuse séparation : maintenant qu'elle se sentoit pressée dans ses bras, elle ne songoit

qu'à lui seul, l'amour effaçoit tous ses souvenirs. Plongée dans un abandon sentimental, elle reposoit sa tête encore affoiblie sur le sein de son époux; d'Orméville avoit le visage couvert de ces beaux cheveux qui l'avoient induit dans une erreur si cruelle; sa main pressoit la main charmante qu'il avoit cru reconnoître à la fenêtre de la tour. Cette clarté foible, à l'aide de laquelle on voit avec tant de charmes qu'on ne peut pas se distinguer, ajoutoit encore à leur délire; la prison où ils étoient, l'univers même avoit disparu à leurs yeux. D'Orméville, instruit par le billet qui lui avoit fait retrouver sa femme au vieux château, se souvenoit qu'un engagement funeste ne s'opposoit plus à son bonheur; cette rougeur douce dont la pudeur innocente essaie de voiler l'indiscrétion de l'amour, témoignoit timidement que Célestine ne l'avoit pas oublié. Après tant de traverses et d'obstacles, un moment de félicité alloit

effacer le souvenir terrible de leurs malheurs , lorsqu'ils entendirent le bruit d'une voiture qui s'arrêtoit au pied de la tour , et une voix qui crioit avec précipitation : Hâtez-vous de descendre , vous n'avez qu'un instant pour fuir.

L'idée du danger dont ils étoient menacés , vint se représenter à eux. D'Orméville ne songeant plus qu'à sauver Célestine , la saisit vivement dans ses bras , et se disposoit à marcher vers la porte , lorsqu'une trappe s'ouvrit à ses pieds. Un grand homme dont la figure n'annonçoit rien que de féroce , parut tout-à-coup et cria d'une voix terrible : Ce n'est pas encore le moment de fuir , c'est le moment de combattre et de mourir. Célestine épouvantée retomba sur le lit. Le grand homme furieux se jeta sur d'Orméville avec un poignard long et tranchant qu'il tira de sa ceinture. Ramassant avec vivacité le vieux sabre qui lui avoit servi à enfoncer la porte ,

le jeune homme se mit en défense , et le combat dura avec acharnement pendant quelques minutes. A deux ou trois fois différentes on appela d'Orméville au bas de la tour : Oui , oui , disoit le grand homme en écumant de rage , ils viendront justement à temps pour emporter ton cadavre.

Enflammé par le desir de délivrer sa femme , d'Orméville redoubla d'ardeur et de courage ; il réussit enfin à porter à son ennemi un coup terrible qui lui fit proférer un blasphème effroyable , mais il reçut en même temps une blessure qui l'étendit sur le plancher ; il poussa un long gémissement , et ses yeux se fermèrent. Son ennemi le voyant tomber , lui dit avec un accent barbare et ironique : *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

CHAPITRE XII.

LE grand homme , après s'être délivré de d'Orméville , s'avança d'un

pas chancelant vers le lit, et saisit Célestine qui, presque entièrement privée de sentiment, n'avoit entendu que le mouvement du combat, sans en avoir vu les suites. Est-ce toi? demanda-t-elle d'un ton affoibli, lorsqu'elle se sentit soulever. Oui, c'est moi, lui répondit avec férocité le grand homme, en la prenant dans ses bras. D'Orméville!... s'écria-t-elle, et sa voix mourut sur ses lèvres. --- D'Orméville! le voilà, regarde-le. Il lui montrait en même-temps son époux étendu sans mouvement et baigné dans son sang. Rouvrant ses yeux éteints, elle apperçut ce spectacle d'horreur, elle poussa un gémissement plaintif, et tomba sans connoissance.

Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens, Célestine se trouva étendue sur du gazon, un homme la serroit dans ses bras roidis; elle sentoit sur ses mains le froid de ses mains glacées; il étoit couché près d'elle; il étoit immobile; l'herbe étoit inondée de sang

tout autour d'eux ; sa robe à elle-même , ses bras en étoient couverts. A la foible clarté des rayons de la lune qui commençoit à paroître , elle reconnut le grand homme qui l'avoit enlevée du pavillon ; elle se dégagea de ses bras , s'éloigna de lui , et regardant autour d'elle avec étonnement , elle ne savoit où elle étoit. Dans le premier instant elle n'avoit qu'un souvenir confus de ce qui s'étoit passé , mais bientôt toutes les scènes cruelles dont elle avoit été le témoin et la victime , se retracèrent à sa mémoire , et elle se rappela qu'elle avoit laissé d'Orméville blessé dangereusement , peut-être mort. Brûlant de voler à son secours , elle ignoroit quel chemin elle devoit prendre , elle ignoroit même à quelle distance elle se trouvoit de lui.

Considérant plus attentivement le lieu où elle étoit , elle reconnut qu'une double haie l'empêchoit de découvrir au loin. Se faisant jour alors au tra-

vers des branches , elle passa de l'autre côté , et vit sur sa gauche la maison dont elle étoit encore assez éloignée. A sa droite elle distingua une tour dont la pointe s'élevoit dans les nuages et réfléchissoit la clarté de la lune. Croyant reconnoître sa prison , elle courut de ce côté , sans songer que peut-être elle alloit se livrer à de nouveaux ennemis.

Parvenue au pied de la tour , elle est étonnée de ne rencontrer , de n'entendre personne ; elle voit une porte ouverte , elle entre et se trouve dans un vestibule obscur qu'elle parcourt à tâtons. Une foible clarté lui laisse cependant distinguer une ouverture dans un des coins. Elle s'avance , elle est aux pieds d'un escalier , et , remarquant sur les marches des gouttes de sang , elle frémit , elle recule d'effroi ; mais songeant bientôt où elle a laissé son mari , elle se figure que peut-être il va rendre le dernier soupir ; rien ne l'arrête plus , elle monte , toujours

guidée par une lumière qui paroissoit venir d'en haut.

Après avoir franchi les degrés sur lesquels elle découvroit de plus en plus des traces sanglantes, elle arrive dans la chambre où d'Orméville étoit entré d'abord. A la vue des armures et des figures dont la boiserie est chargée, elle frissonne; et voyant à ses pieds un sabre dont la lame ensanglantée est rompue en deux, elle recule d'effroi. Cependant il s'agit de sauver son époux, elle surmonte sa frayeur et pénètre dans la chambre où elle l'avoit laissé.

En entrant elle ne voit sur le plancher qu'une large place inondée de sang, d'Orméville a disparu. Elle appelle d'une voix timide à plusieurs reprises, personne ne lui répond. L'espoir fait place à la crainte : épouvantée de la solitude horrible où elle se trouve, elle se hâte de franchir l'anti-chambre et s'élance dans l'escalier. Son pied ne se pose qu'avec horreur sur ces mar-

ches, où des traces de sang se font distinguer ; persuadée que c'est celui de d'Orméville, elle s'abandonne à l'excès du désespoir qui l'égare. Au lieu de suivre le chemin par lequel elle est arrivée, elle se trouve sur un pont-levis qui donne dans la campagne. Peu lui importe, pourvu qu'elle sorte de l'affreuse tour ; elle avance, et le bruit des chaînes du pont que ses pas font frémir, ajoute encore à la terreur dont son ame est pénétrée.

L'endroit où elle se trouvoit étoit cette même prairie où d'Orméville avoit cru la voir à la fenêtre de la tour ; marchant d'un pas précipité, elle s'enfonça dans une route qui serpenoit au milieu d'un bois, et, se croyant plus en sûreté lorsqu'elle eut perdu de vue le pavillon, elle s'assit au pied d'un arbre pour reprendre des forces.

De quels tourmens cruels son ame étoit déchirée ! Incertaine si son époux n'étoit pas mort, elle n'osoit abandonner

donner à ses idées , et craignoit même de soupçonner la vérité. Qui pouvoit l'avoir enlevé ? étoit-ce des mains secourables et bienfaisantes , ou de nouveaux ennemis ? Quel qu'eût été son sort , elle se voyoit séparée de lui , elle se voyoit sans espoir de le retrouver , peut-être même d'apprendre jamais ce qu'il étoit devenu.

Seule , sans argent , sans secours , ne connoissant pas le pays où elle se trouvoit , elle ne savoit à quoi se décider. Jusqu'à ce moment elle n'avoit pas encore songé qu'elle étoit , au milieu de la nuit , isolée dans un bois ; qu'à chaque minute elle pouvoit retomber au pouvoir de ses persécuteurs ; que tout étoit contre elle , tandis que rien n'étoit en sa faveur. Anéantie par ces réflexions accablantes , abandonnée au découragement le plus absolu , elle se leva tristement et se mit à marcher. A chaque instant elle éprouvoit de nou-

velles frayeurs , les ombres dessinées par la lune , le murmure des feuillages lui paroissoient ou des ennemis , ou le bruit de leurs pas. Peu à peu elle vit paroître le jour : elle sortit du bois , se trouva dans une plaine , et pour lors elle sentit ses craintes se dissiper. Souvent elle rencontroit des laboureurs et des bergers qui étoient on ne peut pas plus étonnés de voir une jeune femme errer seule dans la campagne. Le sang dont ses vêtemens étoient couverts , le désordre qui régnoit dans sa parure , le peu de suite qu'elle mettoit dans ses discours , persuadèrent à tout le monde que c'étoit une insensée. Quelques personnes charitables la conduisirent au prochain village. On la fit entrer dans une auberge , et la première personne qu'elle y vit fut un des domestiques de la baronne.

Cet homme lui parut un ange consolateur ; elle lui fit mille questions sans

lui donner presque le temps de répondre. Il lui raconta quelle désolation sa fuite avoit répandue dans tout le château, et lui dit que l'ermite ayant positivement recommencé ses promenades la nuit même où elle avoit disparu, on avoit cru que c'étoit lui qui l'avoit enlevée; il ajouta que cependant, comme on avoit trouvé la petite porte de derrière ouverte, et qu'on avoit remarqué dans les environs des traces de voiture, on avoit reconnu qu'il n'y avoit rien que d'humain dans cet événement.

Madame la baronne, continua-t-il, étoit au désespoir, et la signora Balermi aussi, et nous autres tous nous étions autant affligés que ces dames. Madame la baronne a mis ses gens en campagne pour vous chercher, et moi je reviens en ce moment d'une course inutile que j'ai faite pour vous découvrir. Comme je suis content de vous avoir trouvée!

comme Madame sera satisfaite quand elle verra que je vous ramene avec moi !

Nous sommes donc bien près du château ? demanda Célestine. — A sept ou huit lieues ; et je m'en vais sur-le-champ chercher une voiture pour y conduire Madame. Mais que Madame pardonne si je prends la liberté de lui demander d'où elle vient, et comment elle se trouve ici seule et toute couverte de sang, si je ne me trompe.

Célestine lui raconta en pleurant ce qui lui étoit arrivé, il l'écouta avec le plus grand intérêt. Il faut d'abord que Madame vienne au château, reprit-il quand elle eut achevé son récit, d'autant mieux qu'elle a grand besoin de se remettre, et puis ensuite nous recommencerons de nouvelles recherches, et peut-être que nous retrouverons monsieur d'Orméville, puisque voilà bien que j'ai retrouvé Madame que nous avions cru perdue.

Célestine partit avec le domestique pour le château, et en peu d'heures elle fut entre les bras de ses deux amies qui la reçurent avec des transports de joie inexprimables. Elles lui firent conter avec le plus grand détail tout ce qu'elle avoit souffert, et la baronne donna des ordres pour qu'on commençât à chercher d'Orméville, et à prendre les plus scrupuleuses informations. Le nouvel attentat de Rasoni lui parut mériter d'être puni par la rigueur des lois; mais, avant de commencer des poursuites, elle envoya un homme intelligent pour prendre dans le voisinage toutes les instructions nécessaires sur ce scélérat. Quels furent ses regrets et sa surprise lorsqu'elle apprit que la maison étoit entièrement déserte, et qu'on n'y avoit plus trouvé aucun des gens du marquis.

La sensible baronne donna les soins les plus ardens aux perquisitions qu'elle

faisoit faire à l'égard de d'Orméville : elles étoient inutiles , on n'apprenoit rien sur son compte. Célestine inconsolable , étoit retombée dans sa première tristesse ; ses amies n'épargnoient rien pour adoucir sa douleur , mais il sembloit qu'elle fût plus affectée de l'incertitude où elle étoit maintenant sur le sort de son mari , qu'elle ne l'avoit été de la conviction qu'elle avoit cru avoir autrefois de sa mort.

Tous ces différens événemens avoient retardé la visite que la baronne comptoit faire à son oncle. Le baron qui devait bientôt retourner à son corps , la pressoit de se mettre en route , lorsqu'elle reçut un jour une lettre de cet oncle chéri qui lui reprochoit tendrement ses délais. Il étoit tombé malade , et ses souffrances grossissoient encore pour lui les ennuis de l'isolement et de la solitude. Persuadé que la société de sa niece et les soins empressés qu'elle lui

donneroit, contribueroient beaucoup à lui rendre la santé, il la supplioit au nom de toute la tendresse qu'il avoit pour elle, de ne pas tarder davantage à se rendre chez lui, et lui recommandoit spécialement d'amener avec elle Célestine, dont la baronne lui avoit beaucoup parlé dans ses dernières lettres. Il revenoit deux ou trois fois sur cet article avec les plus vives instances. « Dites à madame d'Orméville, écrivait-il, que je la supplie de ne pas refuser un homme qui est déjà son ami, un homme qui a avec elle des rapports qu'elle ne soupçonne pas. C'est un besoin de mon cœur de la voir, j'y compte, je m'en flatte, elle n'aura pas la cruauté de tromper un espoir qui m'est si précieux. »

La baronne joignit ses prières à celles de son oncle; elle représenta à Célestine quels dangers elle courroit, si elle

restoit seule , soit dans le vieux château , soit partout ailleurs : elle lui promit de laisser plusieurs personnes chargées de continuer les informations sur d'Orméville , et lui indiquer l'asile de sa femme , si on le découvroit : elle elle lui peignit avec tant d'amitié le désir que monsieur de Reichendorff (c'étoit le nom de son oncle) avoit de faire connoissance avec elle , elle la supplia si tendrement elle-même de ne pas la quitter , que Célestine , vaincue par son attachement , par les raisons satisfaisantes qu'elle lui donna , et par les promesses sinceres qu'elle lui fit , consentit enfin à la suivre.

Le château qu'habitoit monsieur de Reichendorff , étoit situé dans une presqu'île que forment deux bras du lac de Constance. En y arrivant , on dit à la baronne que la maladie de son oncle venoit de se déclarer plus sérieuse qu'on ne l'avoit cru d'abord , et que c'étoit la

petite vérole. Célestine ne l'avoit jamais eue, et la craignoit beaucoup : on décida en conséquence qu'en attendant que monsieur de Reichendorff fût rétabli, elle iroit loger à Sainte-Catherine, couvent habité par des Augustines, et très-voisin du château.

Ce monastere, pauvre et peu considerable, est situé dans un lieu sauvage. On ne parvient à la porte qu'après avoir erré long-temps dans les détours sombres d'un bois solitaire, dont le silence calme dispose l'âme au recueillement. L'extérieur simple et champêtre du couvent ne dépare pas les lieux agrestes qui l'entourent. En entrant on ne découvre que des bâtimens irréguliers et anciens. Une église antique occupe un des côtés ; elle tient à un cimetièrè couvert d'herbes, de ronces, et entouré d'arbres touffus qui, en inclinant leurs branches les unes vers les autres, forment autour un épais

berceau de feuillage. Ils ont l'air de se chercher et de ne pas se réunir pour laisser à l'âme affectée qui vient méditer sous leur ombrage, la faculté de tourner ses regards vers le ciel, et de communiquer sans obstacle avec l'Être suprême. Quelques tombes éparses et couvertes de mousse s'élèvent au milieu des fosses sur lesquelles une simple croix de bois annonce à l'homme qu'il foule aux pieds son semblable.

En passant près de ces objets mélancoliques, Célestine les contempla un moment en silence, et s'écria avec un soupir : Ah ! quand on ignoreroit la destination de ce lieu paisible, il a bien l'air du séjour du repos et de la tranquillité ! Elle ne pouvoit s'en éloigner, ses yeux erroient autour d'elle avec une espèce d'avidité ; il fallut, pour ainsi dire, que son amie lui fît violence, pour l'arracher d'auprès de ce cimetière, et la conduire à sa cellule.

La maladie de l'oncle de la baronne n'eut pas les suites dangereuse qu'on avoit d'abord redoutées pour lui ; il se rétablit parfaitement , et il voulut venir lui-même un matin avec sa nièce et Léonora , surprendre Célestine qui fut enchantée de son accueil et des consolations pleines d'intérêt et de délicatesse qu'il lui adressa. Quoiqu'il ne fût pas encore très-vieux , de longs cheveux blancs qui tomboient sur son visage , ajoutoient un air vénérable à l'expression de sensibilité et de bonté répandue sur tous ses traits. En le voyant on se sentoît invinciblement entraîné vers lui ; et , loin que cette première impression diminuât par la suite , apprendre à le connoître , c'étoit apprendre à l'aimer. Il assura Célestine qu'il la regardoit déjà comme une seconde niece , et lui dit qu'il espéroit qu'elle verroit désormais en lui un parent tendre et empressé à la rendre

heureuse. Célestine essayoit de lui peindre sa reconnoissance : Vous ne m'avez aucune obligation, lui répondoit-il ; je remplis un devoir sacré, j'acquitte une dette bien chere à mon cœur. Vous connoîtrez mes premières erreurs, vous saurez quel est celui qui m'a tiré du gouffre où je me précipitois en insensé, et vous verrez pour lors ce que vous devez m'inspirer.

Il est encore trop tôt pour retourner au château, continua monsieur de Reichendorff en s'adressant à la baronne, allons montrer à madame ce que je nomme mon belvedere. Ils sortirent tous quatre ensemble, et les amis de Célestine lui firent prendre le chemin d'une montagne qui n'étoit pas éloignée du couvent.

Lorsqu'ils furent arrivés en haut, le plus magnifique spectacle s'offrit à leurs regards ; il sembloit qu'on soulevât tout à coup autour d'eux un vaste ri-

deau. Ils se trouvoient auprès d'une petite chapelle élevée en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, où de nombreux pèlerins venoient chaque jour faire leurs dévotions. Devant eux étoit le grand lac de Constance, entouré de tous côtés de villages, de vignes et de paysages charmans. La ville de Lindau s'élevant du milieu des eaux, et leur donnant une foible image de la superbe dominatrice de la mer adriatique, bornoit agréablement leur vue. Ils apercevoient de loin le Rhin qui, sortant du milieu des montagnes de l'Appenzel et du Tyrol, se perd un instant dans le lac. L'assemblage imposant de tous les sommets de ces monts au pied desquels les eaux venoient écumer et battre, sembloit se cacher dans les nuages, en formant à l'horizon une large raie grisâtre et sillonnée.

Quelle est cette ville que j'aperçois sur les bords d'un nouveau lac? de-

manda Célestine en se retournant sur sa gauche. — C'est Mertzbourg, répondit la baronne; l'évêque de Constance y réside ordinairement, et l'apparence imposante qu'elle offre d'ici est bien trompeuse. Les eaux qui y conduisent ces barques dont vous voyez les voiles briller au soleil, sont celles du lac d'Uberlingen, qui n'est qu'une branche du grand lac. Nous pouvons aussi découvrir de ce côté le lac de Zell, dont les bords vous présenteront un aspect bien différent de celui qui jusqu'à présent a frappé vos yeux. Je ne veux pas arrêter votre attention sur ces montagnes et sur les châteaux ruinés qui les couvrent. — En voilà un qui paroît moins abandonné que les autres, dit Célestine. — Hélas, répondit la baronne, que je plains les malheureux qui l'habitent! C'est la forteresse de Hohentwiel, dont le duc de Wirtemberg a fait une prison d'état; le sup-

plice de ceux qui y sont détenus doit être redoublé par le spectacle d'une nature si riche et si variée, puisqu'il ne leur est pas permis d'en jouir.... Occupons - nous d'un autre objet, je n'aime pas à fixer mes regards trop long - temps de ce côté. Remarquez cette grosse abbaye qui s'élève au milieu du paysage fertile de l'île de Reichenaw. — Il sembleroit par sa position, dit Célestine, que c'est la demeure du souverain de ces belles contrées. — Un prince l'habita jadis, reprit monsieur de Reichendorff, et on peut encore y visiter son tombeau; c'est là que l'infortuné Charles le Gros vint terminer obscurément sa triste carrière, après avoir été déposé de son empire. Célestine ne put retenir un soupir en songeant au peu de stabilité des grandeurs humaines.

Pour dissiper l'impression de mélancolie qu'il crut remarquer sur son vi-

sage, monsieur de Reichendorff ramena son attention sur la droite du grand lac, et lui montra deux superbes abbayes autour desquelles se déployoit un paysage magnifique : il lui fit regarder alternativement les côteaux tapissés de vignes, les bois, les villages ; il sembloit que la nature eût voulu étaler tous ses trésors sans les confondre, et se multiplier sous mille formes différentes pour mieux étonner l'âme, et la forcer davantage de s'abaisser aux pieds de l'être éternel dont la main immuable avoit arrangé et maintenu ce bel ordre.

Après avoir joui un instant de ce spectacle imposant et majestueux, l'oncle de la baronne fit asseoir Célestine sur un banc auprès de la petite chapelle, et s'étant placé lui-même à ses côtés : Il faut, lui dit-il, que je vous raconte l'histoire d'un temps auquel je ne songe jamais sans une émotion qui redouble

encore en vous voyant. J'éprouve même une douceur inexprimable à prononcer votre nom; il me rappelle bien éloquemment celui qui fut pour moi plus qu'un bienfaiteur, celui auquel je dois mon honneur, ma probité et la félicité dont je jouis maintenant.

» Le plus grand chagrin de mon père, continua monsieur de Reichendorff, étoit de n'être pas né en France. Il n'aimoit que les Français, ne parloit que leur langue, ne suivoit que leurs usages; et, si ma mere eût voulu y consentir, il auroit vendu toute sa fortune pour aller s'établir dans un pays qu'il regardoit comme le séjour le plus agréable. Sitôt que j'eus atteint dix-huit ans, par une suite de sa prévention en faveur de votre nation, il m'envoya à Paris pour polir, disoit-il, la rudesse que mon éducation avoit laissée dans mes manieres. Il me recommanda surtout de tâcher de prendre l'esprit et

le ton du peuple charmant au milieu duquel j'allois vivre; en un mot, me répétoit-il sans cesse, je ne veux plus retrouver en vous qu'un Français lorsque vous reviendrez ici.

» Il me donna une lettre pour le pere de votre mari avec lequel il avoit servi, et dont il étoit toujours demeuré l'ami. Monsieur d'Orméville étoit un homme sage et réfléchi; mais, malgré toute l'amitié qu'il me témoignoit, sa société cessa bientôt de me convenir, je finis par ne plus aller chez lui que très-rarement, et même par l'éviter tout à fait. Fidele aux instructions de mon pere, je n'épargnois rien pour ressembler aux jeunes-gens au milieu desquels je m'étois jeté. La forte pension que je recevois, m'attira bien vite beaucoup d'amis, on m'introduisit dans toutes les maisons de jeu, on me mit de toutes les parties de plaisir. Je trouvois ce genre de vie charmant, et

je pensais que mon pere n'avoit pas tort d'aimer les Français.

« A force de prendre des leçons pour me dénaturiser , je parvins à égaler mes modeles et même à les surpasser. C'étoit moi qui jouois le plus gros jeu , c'étoit moi qui tenois l'état le plus brillant , et , pour ne rien perdre de ma prééminence en tout , c'étoit moi qui faisois le plus de dettes. Je me vis bientôt obéré , et je n'osois plus sortir de chez moi , de crainte de rencontrer les créanciers qui me poursuivoient.

» Non content d'avoir dépensé en folies un argent considérable , je perdis une très-forte somme sur ma parole. Le lendemain , effrayé de tout ce que je devois , n'osant pas demander à mon pere de quoi faire face à mes affaires , je formai , je dois vous le dire à ma honte , un projet dont je rougirai jusqu'à mon dernier soupir. Je résolus de sortir de Paris dans la nuit , de me

rendre à un port de mer , et d'aller ensevelir en Amérique une existence que le repentir et les remords me rendoient affreuse. Assez courageux pour me déshonorer en fuyant comme un voleur , je ne l'étois pas assez pour avouer à mon pere des fautes dont j'étois presque certain d'avance d'obtenir le pardon.

» Je préparois tout pour un funeste départ , dont l'effervescence de la passion ne pouvoit cependant me dérober en entier la bassesse , lorsque je vis entrer dans ma chambre monsieur d'Orméville. Mon domestique auquel j'avois confié mon dessein étoit allé le supplier de faire ses efforts pour me dissuader d'un projet criminel et insensé.

» Je restai pétrifié en voyant l'ami de mon pere au moment où je l'attendois si peu : il y avoit au moins trois mois que je n'avois paru chez lui. Il me regarda d'un air sérieux , où son atta-

chement se peignoit cependant encore , me prit par la main et me fit asseoir à ses côtés. Jeune homme , me dit-il , pourquoi ces préparatifs de voyage ? (Je ne répondois pas.) Malheureux , continuait-il , vous vouliez dés honorer à jamais vous et votre famille entière ! La confusion où je vous vois , me prouve cependant que votre âme n'est pas encore assez corrompue pour qu'il ne soit plus temps de vous rendre à la vertu. J'aurois peut-être droit de vous faire des reproches de la conduite que vous avez tenue à mon égard , mais je ne songe qu'à l'amitié que j'ai pour votre pere , et rien ne me coûtera pour lui rendre son fils.

» Commencant par me présenter un affreux tableau du crime que j'allois commettre sans réflexion , il me fit si bien sentir toute l'indignité de ma résolution , il sut me rappeler d'une manière si touchante les bontés d'un pere que j'allois réduire au désespoir , que je

me jetai à son cou en fondant en larmes. J'aime à voir ce repentir, me dit-il, j'aime à croire qu'il est sincère, et il mérite un pardon. Venez, jeune homme, venez chez moi; je suis assez heureux pour avoir maintenant une somme considérable, je vais la consacrer à payer vos dettes, mais j'exige auparavant votre parole d'honneur que, sitôt que vos affaires seront arrangées, vous partirez avec moi pour retourner chez votre père auquel je veux vous ramener moi-même.

» Je promis tout ce qu'il voulut; en peu de temps mes créanciers furent satisfaits, et je quittai sans regret un pays où je n'ai jamais voulu rentrer depuis. Monsieur d'Orméville me conduisit dans les bras de mon père, il en obtint ma grâce; on lui rendit ses avances, mais ce n'est pas avec de l'argent que l'on paye des services pareils. Son souvenir a été et sera toute ma vie

placé dans mon cœur auprès de celui de mon pere. C'est à lui que je dois mon existence , c'est à lui que je dois le peu de vertus dont j'ai tâché d'embellir ma carrière. Je trouve en ce moment l'occasion de lui prouver ma reconnaissance d'une maniere bien précieuse ; je l'espere , madame , ajouta-t-il en prenant la main de Célestine , que vous ne refuserez pas les soins que mon cœur me dictera pour votre bonheur. Je me flatte que nous retrouverons le fils de mon bienfaiteur , et qu'alors vous voudrez bien tous deux ne voir en moi qu'un tendre pere qui tâchera de mériter ce titre. »

La maladie de monsieur de Reichen-dorff n'étoit plus un obstacle à ce que Célestine allât demeurer au château , mais la baronne lui demanda de rester encore quelques jours à son couvent , en attendant qu'un joli appartement qu'elle faisoit préparer exprès pour elle ,

fût achevé. Elle alloit passer les journées entières au château ; chaque soir, ses deux amies, et même souvent le bon vieillard, la reconduisoient à Sainte-Catherine.

Souvent elle demandoit à la baronne si elle n'avoit rien appris des gens qu'elle avoit envoyés à la recherche de d'Orméville. Ils n'avoient pas encore donné de leurs nouvelles, ce qui faisoit croire qu'ils n'avoient rien de bien flatteur à annoncer. La malheureuse Célestine ne pouvoit modérer sa douleur, il ne se passoit pas de jour qu'elle ne répandît des larmes qui lui échappoient malgré elle-même en présence de ses amis. Les consolations touchantes qu'on lui adressoit ne pouvoient guérir les blessures de son cœur ulcéré.

Pendant tout le temps qu'elle avoit été au vieux château, elle n'avoit pas reçu de nouvelles de Jeannette ; loin d'en être étonnée, elle avoit aisément

compris que les émissaires de son ennemi interceptoient sa correspondance. Aussitôt qu'elle se crut plus libre, elle se hâta d'instruire cette tendre amie de tout ce qui s'étoit passé depuis leur séparation, et lui demanda de lui apprendre à son tour les changemens arrivés dans sa destinée.

Un jour la baronne remit une lettre à Célestine; en voyant seulement l'adresse, elle jeta un cri et tomba à genoux en élevant ses mains vers le ciel. Grand dieu! s'écria-t-elle avec transport, tu ne m'as donc pas tout enlevé!.... C'étoit d'Orméville qui lui écrivoit. Après l'avoir rassurée sur les craintes qu'elle avoit conçues à son égard, il lui détailloit tous les événemens qui lui étoient arrivés depuis leur dernière séparation.

» Lorsque je repris connoissance, écrivoit-il, après la blessure que m'avoit faite le scélérat qui vint troubler

notre bonheur , je me trouvai dans une voiture qui m'emportoit avec rapidité. Mes premières paroles furent pour demander ce que tu étois devenue , on me répondit que je ne devois pas avoir d'inquiétude , et qu'une main bienfaisante te protégeoit. On me conduisit dans une petite ville , où le même homme qui m'avoit accompagné s'occupa avec tout le zèle possible de faire soigner ma blessure qui ne s'est pas trouvée dangereuse. J'ignore encore à présent quel il est ; en vain lui faisais-je des questions , en vain le pressois-je au nom de la reconnoissance de me dire quel intérêt l'animoit en ma faveur , je ne pouvois rien obtenir de lui. Il n'est pas encore temps de vous instruire , me répétoit-il chaque fois que je lui parlois sur ce sujet.

» Je ne cessois de m'informer à tout moment de toi , il me disoit toujours que je devois être sans crainte , mais

il refusoit en même temps de me découvrir en quel endroit tu étois. J'avois beau le supplier, le presser, le brusquer même quelquefois, il me répondoit toujours avec la même discrétion. Dévoré par l'inquiétude, j'attendois impatiemment d'être rétabli pour m'arracher à sa surveillance, et faire moi-même des démarches pour te retrouver. Depuis quelques jours j'étois infiniment mieux, je me préparois en secret au départ que je méditois, lorsqu'un inconnu vint me rendre mystérieusement un billet dont il me recommanda de dérober soigneusement la connoissance à celui qui me gardoit.

» Je le lus, et voici ce qu'il contenoit :

« Vous vous souvenez sans doute
» qu'on vous recommanda auprès du
» vieux château où votre femme vous
» fut enlevée, de vous défier de ceux

» qui l'entouroient : eh ! bien , au mo-
» ment où vous vous endormez dans
» une malheureuse tranquillité , Cé-
» lestine est encore entre les mains de
» ces ennemis perfides , et vous-même
» avez auprès de vous un de leurs agens
» qui ne vous a arraché à la mort que
» pour vous remettre vivant au pouvoir
» de vos persécuteurs. Au reste il vous
» est facile de vous venger ; le baron
» de Hertzbach , le mari de cette
» femme artificieuse qui médite la
» perte de votre épouse est ici , et il
» n'attend que votre parfait rétablisse-
» ment pour accomplir sur vous ses
» funestes desseins. On ne veut rien
» moins que vous faire transporter aux
» Indes où déjà vous êtes attendu. »

» La lecture de ce billet me trans-
» porta ; il s'accordoit on ne peut pas
» mieux avec tout ce qui s'étoit passé ,
» avec ma situation présente. Je me rap-
» pelai en effet qu'on m'avoit surtout re-

commandé de me défier des maîtres du château ; je crus me ressouvenir de l'écriture de ce premier billet ; je ne l'avois plus pour les confronter tous deux , mais il me sembloit bien que c'étoit la même main qui les avoit tracés ! Le silence obstiné qu'avoit gardé mon compagnon s'expliquoit assez ; je sentis pourquoi il n'avoit pas voulu m'indiquer ton asile , il avoit craint que je ne t'écrivisse et que je ne t'informasse des dangers que le nom seul d'une femme contre laquelle j'étois déjà prévenu , m'auroit fait justement craindre pour toi.

» Je me hâta de chercher le baron , je n'eus pas de peine à le trouver. Je lui parlai comme un furieux , il me répondit en homme raisonnable. Il essaya de me calmer , je ne voulus écouter aucun de ses discours ; sans me nommer , sans lui dire qui j'étois , ni quel sujet m'animoit contre lui ; je le

forçai de se battre , et le menaçai de lui plonger mon épée dans le sein s'il ne se mettoit pas en garde. Obligé de défendre ses jours contre un frénétique , il n'opposa que du sang-froid à ma fureur. Je le blessai , je le vis tomber , et un reste d'honneur que la passion ne put étouffer dans mon âme , m'empêcha seul de lui arracher une vie que sa blessure mettoit à ma disposition. Je pensai l'assassiner , en croyant me défaire du plus cruel de nos ennemis.

» L'humanité se réveillant cependant dans mon cœur , j'appelai du secours et je me retirai. Dans la soirée je reçus le billet suivant :

» Je viens d'apprendre votre nom ;
» quand vous saurez que je suis neveu
» de monsieur de Reichendorff , et que
» votre femme est chez mon oncle , je
» suis certain d'avance que vous re-
» gretterez une folie dont je désire vi-
» vement de savoir le motif , et qui ,

(103)

» je crois vous faire plaisir en vous
» l'annonçant , n'aura pas de suites
» dangereuses. Passez chez moi , vous
» y apprendrez des nouvelles de votre
» femme , et vous détesterez , j'es-
» pere , l'instant d'aveuglement qui
» vous fit vous armer contre celui qui
» n'avoit et n'a encore d'autre désir que
» celui d'être votre ami. »

Le baron de Hertzbach.

» Je fus pétrifié à cette lecture ; si
vraiment le baron étoit mon ennemi ,
si sa femme étoit d'accord avec nos
persécuteurs , pourquoi m'offroit-il de
me donner de tes nouvelles , pour-
quoi écrivoit-il une lettre si amicale
à celui dont la main s'étoit baignée
dans son sang ? D'ailleurs je me rap-
pelai parfaitement le nom qu'il me
citoit , j'avois tant de fois oui parler
à mon pere de monsieur de Reichen-
dorff comme d'un homme vertueux ,

auquel il étoit sincèrement attaché , que je ne pouvois croire ce même homme capable de se prêter à une trahison contre le fils de son bienfaiteur. Commencant déjà à maudire une erreur cruelle dont je redoutois d'avoir été la victime , je me décidai presque à aller chez le baron. Cependant d'un autre côté , la personne qui m'avertissoit pour la seconde fois de me défier de lui et de sa femme , m'avoit rendu des services si importans qu'il étoit bien difficile de croire qu'elle voulût me tromper. Je tenois les deux billets dans mes mains , je cherchois auquel je devois ajouter foi. Enfin , le désir d'apprendre de tes nouvelles l'emporta , et je me rendis chez le baron.

» Je fus vraiment humilié de la manière dont il me reçut. Convenez , me dit-il , qu'une passion aveugle peut quelquefois nous entraîner bien loin ! de grâce faites-moi connoître ce qui a

pu si fort vous animer contre moi. . . .
Au reste , pour vous donner un peu de confiance , je vais vous montrer une lettre que j'ai reçue hier de mon oncle. Si j'avois su que vous étiez en cette ville , je vous aurois épargné des regrets et à moi quelques souffrances ; j'aurois été vous prévenir , et notre connoissance ne se seroit pas faite sous de si malheureux auspices. Pour dissiper vos soupçons , je vais être obligé de trahir un secret que me confie monsieur de Reichendorff : mais , comme il vous regarde et que c'est une belle action de mon oncle , je ne me fais aucun reproche de mon indiscretion.

» Le baron me donna en même temps une lettre ; je fus attendri en voyant avec quel intérêt ma Célestine , ses deux amies et le digne homme qui leur sert de pere à toutes trois , s'occupoient de moi. Des larmes humecterent mes yeux en apprenant quels chagrins , quelles inquiétudes vous causoit l'incer-

titude où vous étiez sur mon sort ! Comme je maudis la discrétion de mon garde qui n'avoit jamais voulu m'indiquer ton asile ! Et lorsque je lus une phrase de la lettre... O ma Célestine, puisse le ciel répandre à jamais ses bénédictions sur cet homme sensible et généreux ! Il nous donne une de ses terres ; l'acte qui nous en assure la possession est tout dressé, il n'attendoit pour manifester ses intentions bienfaisantes que de voir s'éclaircir le mystère dont mon sort étoit encore enveloppé. Ne montres pas à ce bon vieillard que tu sois instruite de ses projets ; le baron m'avoit même fait promettre de ne pas te dire ce que je savois, mais puis-je avoir un secret pour toi !

» Honteux, désespéré, je lui rendis la lettre, je n'osois le regarder. Eh ! bien, me dit-il en souriant, votre cœur désavoue l'effervescence de votre tête ; mais au moins, maintenant que vous êtes,

j'espere, désabusé sur mon compte, dites-moi quel motif a pu vous faire croire que j'étois votre ennemi ? Je lui détaillai scrupuleusement tout ce qui avoit servi à m'égarer, je lui montrai le billet que j'avois reçu, je lui dis combien la personne inconnue, qui m'avoit donné cet avis, m'avoit en même temps rendu de services. Vous êtes pardonna-ble, me dit-il en m'embrassant; il n'en falloit pas tant pour enflammer une imagination aigrie par le malheur. — Ah ! jamais, jamais je ne me pardonnerai ! — Vous auriez tort; ne pensez pas plus à ce qui s'est passé que je n'y penserai moi-même dans quelques jours. Vous m'avez frappé dans un endroit sensible, mais peu dangereux, et je suis sûr que la semaine prochaine nous serons en état de partir pour rejoindre quatre personnes qui nous attendent avec impatience. Cependant, il faut leur écrire, et, si vous m'en croyez, vous ne parlerez pas de la

maniere dont notre connoissance s'est faite.

» Je me hâte, au contraire, de t'avouer combien je suis coupable envers la vertueuse famille à qui nous avons tant d'obligations. Je suis si honteux de mon emportement que rien ne pourra jamais assez m'en punir.

» Je passe les journées entières avec le baron ; je tâche par mes soins et mon empressement, de réparer autant qu'il m'est possible un égarement que je pleurerai jusqu'à mon dernier soupir. Quelle délicatesse il met sans cesse dans sa conduite ! chaque fois que je veux lui parler de mon repentir et de sa générosité, il détourne la conversation et la ramene sur le sujet qu'il sait m'être le plus agréable. C'est de toi qu'il me parle, c'est du bonheur qui nous attend qu'il veut toujours que nous nous occupions.

» Il m'avoit conseillé, dans un de

nos premiers entretiens, de faire expliquer l'homme qui étoit auprès de moi, et de le forcer à me dire par qui il étoit envoyé. Je voulus suivre cet avis : il n'étoit plus temps, mon mystérieux compagnon avoit disparu. Je ne doute pas maintenant que ce ne fût de lui que vint le billet dont l'objet étoit de m'engager à tuer le baron, ou à me faire tuer par lui. Mais s'il étoit envoyé par notre ennemi, pourquoi donc a-t-il pris si grand soin de moi ? Que de mystères, grand dieux ! quand s'éclairciront-ils ?

» Attends-nous à tout moment ; le baron va de mieux en mieux, et nous nous mettrons en route le plutôt possible. Ma Célestine, nous allons donc enfin retrouver le repos et le bonheur !... Au nom du ciel, au nom de notre amour, tiens-toi cachée jusqu'à ce que nous soyons près de toi. Il ne faudroit qu'une nouvelle entreprise, qu'un moment. . .

Célestine ! si près d'être heureux ! je n'ose , je n'ose y penser. »

Quel baume salutaire cette lettre répandit sur les blessures du cœur de Célestine ! elle la relut vingt fois , et , remarquant par la date qu'elle avoit été retardée en route , elle songea avec délire que son mari pouvoit arriver dans la journée. Elle embrassoit avec le transport le plus vif la baronne et Léonora , qui la félicitoient sur un changement si heureux dans son sort. Avec quels transports d'attachement et de reconnoissance , avec quel respect elle fixoit ses regards sur le vénérable vieillard ! Il étoit loin de deviner quel sentiment animoit ses yeux en le regardant , mais il y trouvoit plus d'expression , et lui-même il lui témoignoit encore plus d'amitié et de bonté qu'à l'ordinaire.

Fidèle aux instructions de son mari , elle voulut se retirer de bonne heure à son couvent. Tout le monde la condui-

sit , et pendant ce trajet on ne parla que de l'arrivée de d'Orméville et du baron. C'étoit la dernière nuit que Célestine devoit passer à Sainte-Catherine , son appartement du château étoit achevé , et elle comptoit venir l'occuper le lendemain.

Lorsqu'elle se vit seule , elle relut encore la lettre qu'elle avoit reçue ; il lui sembloit que cette lecture rapprochoit le moment de son bonheur. Plongée dans ses idées , elle descendit de sa cellule ; en passant devant le cimetière , elle s'arrêta sans y penser , et suivit un des sentiers tortueux qui serpentoient au milieu des tombes. Elle ne faisoit pas la moindre attention au lieu où elle étoit ; environnée d'images de destruction , foulant aux pieds des cendres glacées , marchant parmi des tombeaux , elle se livroit au riant espoir d'un avenir heureux. Elle croyoit voir d'Orméville , c'étoit monsieur de Reichendorff

qui le lui ramenoit , c'étoit lui qui leur servoit de pere; ses deux amies, ses deux sœurs lui faisoient jurer de passer sa vie entiere auprès d'elles , des fruits chéris de sa tendresse venoient cimenter son union et sa félicité. Enivrée par ce rêve délicieux, elle tomba à genoux : Grand dieu ! s'écria-t-elle avec toute la force de son âme, dieu bienfaisant , je te remercie. . . . Ses yeux se baisserent vers la terre, elle se releva avec effroi, et s'éloigna en frissonnant ; c'étoit une tombe au pied de laquelle elle s'étoit prosternée, c'étoit une tombe qui avoit été l'autel où elle avoit offert son hommage.

Un froid mortel s'empara de tous ses esprits, un crêpe funebre environna son cœur, elle crut voir dans cet effet du hasard le présage le plus sinistre. Enchaînée, pour ainsi dire, auprès de cette tombe fatale, elle ne pouvoit s'en éloigner. Après en avoir fait deux ou

trois fois le tour, sans pouvoir se rendre raison du sentiment qui l'agitoit, elle s'arrêta enfin, et tâcha de lire quelques caractères qu'une mousse épaisse couvrait à demi. Le premier mot qui frappa ses yeux, fut le nom de *Célestina*; elle le relut à plusieurs reprises, elle pâlit et recommença à trembler. L'infortunée ! s'écria-t-elle avec l'accent du délire, elle s'appeloit comme moi ! Peut-être aussi, comme moi, elle avoit un époux chéri.... peut-être elle lui fut enlevée, et son bonheur vint s'abîmer ici... Elle m'appelle, j'entends sa voix étouffée et sinistre, je sens ses mains froides qui me saisissent.... Non, non, je ne puis encore te suivre.... ombre cruelle ! laisse-moi, laisse-moi vivre quelques momens.... laisse-moi voir mon époux....

Célestine courroit comme une insensée, ses yeux restoient fixés vers la terre ; en les relevant tout à coup, elle

aperçut en dehors du cimetière une figure pâle et décharnée qui la contemploit avec un sourire amer. Immobile à cette vue, elle regarda plus attentivement, et crut reconnoître les traits de Rasoni, ou plutôt son ombre abhorrée qui sortoit du tombeau pour venir la tourmenter encore. L'objet qu'elle avoit devant elle, avoit plutôt l'air d'un spectre que d'une créature vivante. Ses yeux creux et sinistres sembloient absolument fixes; son visage maigre et alongé ressembloit à celui d'un squelette, tous ses traits étoient décolorés et livides. Un long manteau, de couleur sombre, l'enveloppoit de la tête aux pieds, il ne faisoit aucun mouvement. Célestine anéantie par la frayeur, poussa un cri et tomba sur une fosse. On vint du couvent à son secours, et elle aperçut le fantôme qui disparoissoit à travers le bois.

Rentrée dans sa cellule, elle resta

quelques instans sans pouvoir se remettre ; peu à peu elle en vint à se reprocher une terreur déraisonnable. Se croyant bien sûre que ce n'étoit pas Rasoni qu'elle avoit vu , puisqu'il avoit été tué par la courageuse inconnue qui l'avoit arrachée de ses mains , elle se persuada , qu'abusée par une foible ressemblance , son imagination lui avoit présenté un fantôme qui n'existoit que dans son idée. Elle chercha à dissiper toutes les pensées noires qui obscurcissoient son esprit , et réussit bientôt à les remplacer par des images riantes. Pensant à d'Orméville , au sort heureux qui les attendoit tous deux , elle s'endormit avec la douce persuasion qu'elle verroit le lendemain son mari.

D'Orméville et le baron arriverent en effet au château pendant la nuit. Tout le monde dormoit encore ; le baron ne fit appeler que sa femme , et tous trois attendirent le jour avec grande impa-

rience pour aller surprendre Célestine, et revenir ensuite avec elle, causer à monsieur de Reichendorff le plus agréable réveil.

Dès que les premiers rayons du soleil commencerent à dorer les côteaux qui entourent le lac, ils partirent gaiement tous trois, et prirent le chemin de Sainte-Catherine en côtoyant les bords de l'eau. Arrivés au couvent, ils demanderent Célestine, on leur dit qu'elle étoit déjà sortie en annonçant qu'elle alloit au château. Elle a sans doute pris un autre chemin que nous, dit la baronne, retournons, et peut-être la trouverons-nous encore avant qu'elle soit arrivée.

Déjà ils étoient assez loin du couvent, lorsque la baronne, en regardant sur le lac, pâlit et se troubla. D'Orméville et son mari jeterent vivement les yeux du côté où les siens étoient attachés, et distinguèrent dans une barque une jeune

femme qui avoit la tête presque entièrement enveloppée d'un mouchoir. Elle paroissoit désespérée, et deux hommes faisoient tous leurs efforts pour l'empêcher de se jeter à l'eau. Remarquant la baronne, son mari et d'Orméville sur le rivage, elle tendit les mains vers eux comme pour invoquer leur secours. C'étoit surtout à d'Orméville qu'elle adressoit ses signes. Juste ciel! seroit-ce donc Célestine, dit la baronne avec une exclamation déchirante. Le malheureux d'Orméville n'osoit pas encore se livrer à cette idée cruelle, quoique tout lui annonçât que c'étoit sa femme. Croyant bien la reconnoître, autant que le mouchoir qui lui couvroit le visage pouvoit le permettre, il tenoit ses yeux fixés sur la barque avec l'inquiétude la plus vive. La jeune femme continuoit à se débattre en tendant toujours les bras vers lui; par un mouvement qu'elle fit, elle découvrit entièrement un de

ceux qui la tenoient, et d'Orméville reconnut le grand homme qui lui avoit enlevé Célestine dans la tour. De ce moment ses doutes affreux furent confirmés : Ciel vengeur ! c'est elle-même, s'écria-t-il avec l'accent du désespoir.

Courant comme un insensé sur le rivage, il trouva enfin une nacelle de pêcheur, brisa la chaîne qui la retenoit, sauta dedans, et se mit à ramer de toutes ses forces ; mais, outre l'avance que l'autre barque avoit sur lui, elle étoit conduite par deux rameurs qui redoublèrent de vitesse quand ils se virent poursuivis.

Le baron avoit voulu se jeter aussi dans la nacelle, mais lorsque madame de Hertzbach avoit eu la certitude que c'étoit Célestine qu'on enlevoit, elle étoit tombée évanouie entre les bras de son mari, qui, malgré tout son désir de secourir son ami, n'avoit pu abandonner sa femme ; il eut bien de

la peine à la faire revenir , et quand elle reprit connoissance , il avoit déjà perdu de vue les deux barques. Il retourna au château dans le dessein de mettre tous ses domestiques en campagne , et d'aller lui-même à la poursuite des ravisseurs.

La barque que poursuivoit d'Orméville arriva à terre long-temps avant lui ; il vit disparaître à travers des arbres tous ceux qui étoient dedans. Espérant encore retrouver la trace des scélérats qui enlevoient Célestine , il continua à ramer autant que pouvoient le lui permettre ses forces épuisées. Comme il posoit le pied sur le rivage , il vit un homme qui , en l'apercevant , se cachoit derrière un tas de broussailles ; mais , quoiqu'il l'eût fait avec toute la promptitude possible , d'Orméville avoit eu le temps de le reconnoître pour un des rameurs qui avoient conduit la barque de son ennemi. Il

courut à lui en tenant d'une main un pistolet et de l'autre une bourse. Misérable, lui dit-il d'un ton furieux, dix louis ou la mort. Le batelier se voyant découvert, se jeta à genoux en tremblant et demanda grâce. — Quelle est la femme que tu as conduite ici? continua d'Orméville avec la même vivacité. — Hélas, monsieur, si je la connoissois, je vous le dirois bien volontiers; tout ce que je sais, c'est qu'elle est Française et qu'elle demeure là-bas au petit couvent. — Et tu ne sais pas son nom? — Monsieur, je ne saurois pas trop vous le dire bien exactement, ce n'est pas Catherine, mais quelque chose d'approchant. — Seroit-ce Célestine? — Tout justement. — Dieu puissant! il n'y a donc plus de doute, s'écria d'Orméville en se frappant le front. Et sais-tu quels sont les scélérats qui l'emmenent? — Si ce sont des scélérats, n'est-ce

que je ne puis pas dire, ils m'ont bien payé, et mon camarade aussi. — Quel chemin ont-ils pris? — Tout bonnement cette grande route qui s'en va là-bas. Ils sont montés dans une voiture avec la jeune dame qui faisait beaucoup de façons, mais il a bien fallu qu'elle en finît, et ils l'ont liée pour l'empêcher de se jeter par la portière. — Grand dieu! grand dieu!... Mon ami, trouve-moi un cheval sur-le-champ, je le paierai de mon sang s'il le faut. — Vraiment, monsieur, il ne vous coûtera pas si cher; et il y a à deux pas d'ici une maison où, pour quelques écus, j'aurai votre affaire. — Tiens, prends cette bourse, amène-moi un cheval et le reste est à toi.

Le batelier revint quelques momens après avec un cheval excellent : d'Orméville se hâta de le monter, et s'élança sur la route qu'on lui avait in-

diquée. Il s'informoit à chaque hameau, si l'on n'avoit pas vu passer une voiture avec deux hommes et une jeune femme. Partout on lui disoit qu'elle étoit devant lui. Il redoubloit de vitesse ; enfin, en entrant dans une forêt au milieu de laquelle la route étoit tracée presque au cordeau, il aperçut à un demi-quart de lieue devant lui une voiture qui paroissoit aller grand train. Ne doutant pas que ce ne fût celle après laquelle il couroit, il pressa encore davantage son cheval.

Tout à coup il s'entendit appeler : il tourna la tête et vit qu'il étoit poursuivi lui-même par quelqu'un qui, le nommant par son nom, lui crioit de toutes ses forces d'arrêter. Croyant que c'étoit un homme que le baron envoyoit après lui, il ralentit sa course dans le dessein de prendre son cheval, s'il étoit moins fatigué que le sien.

On le joignit bientôt et il vit un jeune homme qui d'abord lui parut inconnu ; désespéré, d'avoir perdu des momens précieux, il vouloit recommencer à courir, le jeune homme se jeta au-devant de lui. Arrêtez, arrêtez, insensé, lui dit-il d'une voix ferme, celle que vous poursuivez n'est pas votre femme ! retournez sur vos pas, venez avec moi, je vais vous conduire où est Célestine. D'Orméville, qui, non - seulement par ce qu'il avoit vu lui-même, mais par tout ce qu'on lui avoit dit, se croyoit bien certain que c'étoit sa femme qui étoit dans la voiture, ne regarda ce jeune homme que comme un émissaire du marquis qui vouloit le retarder et donner la facilité à celui qui l'envoyoit de gagner de l'avance. Sans répondre, sans faire attention à ce qu'on lui disoit, il se disposoit à continuer son chemin. Le jeune homme se mit encore au-devant

de lui : Laissez - moi , lui dit d'Orméville furieux , vos artifices ne réussiront pas. — Quelle triste erreur vous abuse ! je vous répète — Je prétends suivre cette erreur : que vous importe ! . . . Laissez-moi , vous dis-je , ou je ne répons pas de ma colere. — Non , non ; je ne vous laisserai pas courir après une malheureuse apostée pour vous tromper ; au nom du ciel — Artisan de scélératesse ! s'écria d'Orméville avec l'excès de la colere et de l'impatience , cesse de tenter de m'abuser , ou mon bras va te punir. (Il tira en même temps un pistolet et en menaça le jeune homme.) Infortuné ! prenez au moins le temps de m'écouter. — Pour que tes dignes complices aient le temps de m'échapper avec leur proie ! . . . Ne t'opposes plus à mon départ , ou ta vie va payer les momens que tu me fais perdre. (Il ne se possédoit plus ; la voiture s'éloignoit , il commençoit

à la perdre de vue , et le jeune homme retenoit toujours la bride de son cheval. Un mouvement qu'il fit , découvrit à d'Orméville une veste sur laquelle étoit la livrée de Rasoni. D'après cette certitude , il ne crut plus pouvoir conserver de doutes sur les motifs de celui qui l'arrêtoit.) Traître , lui dit - il d'un ton emporté , laisse - moi , ou ta mort va expier ta perfidie. D'Orméville vit en même temps la voiture qui s'enfonçoit dans un des détours du bois. Il fit un nouvel effort pour se débarrasser ; le jeune homme , en lui disant quelques mots qu'il ne voulut pas écouter , employa plus de force à le retenir ; d'Orméville égaré , tira son pistolet sur lui. Le jeune homme tomba baigné dans son sang , et d'Orméville repartit aussi vite que son cheval pouvoit aller.

L'infortuné ne poursuivoit en effet qu'une erreur ; Célestine avoit bien

été enlevée, mais ce n'étoit pas elle qui étoit dans la voiture qui couroit devant son mari.

Elle s'étoit levée dès les premiers rayons de l'aurore, pour aller au château où un sentiment secret lui disoit que d'Orméville devoit être arrivé. Son esprit n'étoit rempli que des idées flatteuses dont elle s'étoit occupée pendant la nuit. Guidée par la plus douce espérance, elle étoit sortie du couvent comme elle le faisoit tous les matins pour se promener dans le bois, et ce jour-là elle avoit suivi le sentier qui conduisoit au château. Entendant à quelque distance du bruit dans le feuillage, elle tressaillit et regarda autour d'elle sans rien apercevoir; elle remarqua cependant qu'elle étoit seule, et, sentit sinon de la frayeur, au moins cette inquiétude qui la précède. Elle se mit à marcher plus vite. Arrivée dans un endroit très-écarté, et voyant

sortir deux hommes qui lui parurent venir de son côté, elle eut peur et voulut s'enfuir; un d'eux se jetant au-devant d'elle, lui barra le passage. Elle étoit tellement effrayée, qu'elle se précipita elle-même dans ses bras en croyant l'éviter. Lorsqu'elle leva les yeux sur lui, elle vit cette figure pâle qu'elle avoit aperçue la veille devant elle au cimetière. Elle frissonna d'horreur, et ne put méconnoître ce même Rasoni qu'elle avoit cru mort, ce même Rasoni qui vivoit encore pour la tourmenter. En vain elle voulut crier, le monstre lui en ôta la facilité. Espérant le fléchir, elle se jeta à ses genoux, et le supplia d'avoir pitié d'elle.

L'inflexible marquis et son digne compagnon l'entraînérent vers le rivage. Ils voulurent la faire entrer dans un bateau qui les attendoit; réunissant toutes ses forces pour s'opposer à leurs efforts, elle s'attacha à quelques arbrisseaux

qui étoient sur le bord de l'eau , et ses impitoyables ravisseurs lui mirent les mains en sang pour lui faire lâcher les branches qu'elle tenoit.

Dès qu'ils se virent assurés de leur proie , ils s'éloignèrent avec la rapidité de l'éclair , et ils étoient déjà bien loin , lorsque d'Orméville , le baron et sa femme aperçurent l'autre barque qui les induisit en erreur.

Célestine désespérée tentoit d'échapper à Rasoni et de se jeter dans le lac , il rioit de ses efforts , il insultoit à sa douleur. Poussant des gémissemens étouffés , elle distinguoit de loin le château , et tendoit les bras vers les amis que son cœur appeloit inutilement : des larmes couloient avec abondance sur ses joues , tout étoit inutile , rien ne s'opposoit au triomphe du crime , rien ne venoit au secours de l'innocence !

Le courage et les forces de Célestine

diminuoient à mesure que la barque s'éloignoit ; ne voyant déjà plus le château , apercevant encore à peine les arbres qui étoient entre elle et lui , elle ne fixoit plus ses regards que vers le ciel ses mains affoiblies ne pouvoient même plus s'élever vers la divinité pour implorer son assistance. Anéantie , inanimée , les palpitations pressées de son cœur étoient le seul mouvement qui indiquât qu'elle vivoit encore.

Arrivé sur l'autre bord , le marquis transporta sa victime dans une voiture qui l'attendoit ; le chemin qu'il prit étoit tout opposé à celui que le batelier indiqua à d'Orméville , et la vitesse de ses chevaux mit bientôt une nouvelle distance entre lui et ceux dont il avoit à redouter la vengeance et les poursuites.

Les douleurs de Célestine avoient redoublé , lorsqu'elle s'étoit sentie en-

traîner vers la voiture , mais elle n'avoit plus la force de s'opposer à rien ; les efforts multipliés qu'elle n'avoit cessé de faire jusqu'alors l'avoient totalement épuisée , et quand bien même on lui eût ôté le fatal mouchoir qui l'étouffoit , il lui eût été impossible de crier.

Rasoni étoit assis près d'elle , il prenoit ses mains et imprimoit dessus ses odieuses levres ; Célestine frissonnoit d'horreur , mais en vain vouloit-elle les retirer. L'idée qu'elle pouvoit encore demeurer long - temps dans cet état affreux , que son ennemi pouvoit en abuser , lui donna le désir de reprendre l'empire sur sa foiblesse. Elle tâcha de se remettre , de rappeler son courage , et elle éprouva un mouvement de joie lorsqu'elle sentit qu'elle pouvoit repousser les affreuses caresses du marquis.

La voiture arriva dans un endroit

extrêmement solitaire ; Rasoni lui ôta le mouchoir qui l'incommodoit beaucoup , et voulut se justifier , s'excuser sur la violence de sa passion. Célestine se contentoit de le regarder d'un air dédaigneux et méprisant sans lui répondre un mot. Il la pressoit , il lui adressoit les discours les plus insidieux. Je suis votre victime , s'écria-t-elle enfin ; il dépend de vous de me tuer , et la mort est la seule chose que je veuille tenir de vous. (Elle écarta en même temps avec violence une de ses mains qui cherchoit à s'emparer des siennes.) Vous voulez être ma victime , s'écria-t-il d'un ton furieux , vos désirs seront accomplis ! Oui , oui ; je vous donnerai la mort , mais ce sera quand je n'aurai plus rien à attendre de vous. (Il lui remit en même temps le mouchoir sur la bouche , et il eut la barbarie de le serrer jusqu'à lui ôter la respiration.)

La nuit approchoit, les frayeurs de Célestine redoubloient ; on ne lui faisoit prendre que des chemins écartés, elle n'apercevoit aucune habitation, elle invoquoit le ciel, seul appui de l'innocence. Quelquefois elle se flattoit que d'Orméville la suivoit de près, qu'il ne tarderoit pas à la délivrer des mains de son ravisseur ; si elle entendoit le moindre bruit, elle se précipitoit à la portiere, et croyoit reconnoître son mari. Les ténèbres et le silence la détrompèrent de la manière la plus affreuse.

Comme si son persécuteur eût été repentant du transport qu'il avoit fait éclater, il lui dit d'un ton plus doux : Pourquoi donc m'obligez-vous à user de sévérité ? Vous me désespérez, vous me forcez à être ce que je ne suis pas. Lorsque je voudrois n'obéir qu'à l'amour, pourquoi me réduisez-vous à employer la tyrannie ? ...

La voiture s'arrêta enfin devant une maison écartée ; Rasoni descendit et offrit la main à Célestine ; elle restoit immobile. Vous m'y contraignez encore , lui dit-il en la saisissant vivement , et l'emportant dans une chambre à demi-éclairée par une lampe sombre. Un petit homme entra quelques moments après lui. Quelle figure , grand dieu ! Le crime étoit profondément gravé sur chacun de ses traits. Le marquis lui dit quelques mots à l'oreille , et ils sortirent ensemble , en fermant soigneusement la porte sur leur prisonnière.

Aussitôt qu'elle fut seule , elle se jeta à genoux , et , les bras tendus vers le ciel , elle implora avec ferveur l'assistance de l'Être suprême. Se levant avec plus de fermeté , elle s'approcha de la seule fenêtre qu'il y eût dans cet horrible séjour , elle l'ouvrit , regarda autour d'elle , et vit avec effroi que cette

maison étoit absolument isolée. Au reste de lueur du crépuscule, elle distinguoit les arbres dont elle étoit entourée, et entendoit le bruissement sourd et sinistre des branches agitées par le vent se prolonger au loin. Leurs masses sombres et épaisses sembloient obscurcir encore le ciel nébuleux et couvert dans lequel elles paroisoient aller se perdre.

On fit du bruit à la porte ; Célestine se remit précipitamment à la place qu'elle occupoit d'abord. Deux hommes vinrent arranger un lit, et sortirent sans proférer une parole. L'idée de recouvrer la liberté se présenta à l'esprit de la triste captive; elle courut de nouveau à la fenêtre, et mesura de l'œil, autant que l'obscurité le lui permît, la distance qu'il y avoit jusqu'en bas. Cette distance lui parut peu considérable, le désir et l'espérance la diminuoient encore. Elle se hâta de prendre

les draps qu'on venoit d'apporter, les assujétit fortement à la croisée, et commença à descendre, sans prévoir ce qu'elle deviendrait, si elle étoit assez heureuse pour arriver à terre sans accident. Déjà elle étoit à moitié de la hauteur qu'elle avoit à franchir, déjà elle se croyoit libre, lorsqu'en regardant auprès d'elle le long de la muraille, elle aperçut presque à ses côtés la même figure atroce du petit homme qui l'avoit si fort épouvantée. Appuyé sur une fenêtre qui ne laissoit guère que la place de son visage, il regardoit tranquillement Célestine. Prenez garde de tomber, lui dit-il d'un ton ironique, quand il fut certain qu'elle l'avoit remarqué. Cette surprise inattendue, l'espece de honte d'avoir été découverte, l'idée qu'elle alloit se voir encore au pouvoir de son ravisseur, la saisirent tellement, que ses mains déjà fatiguées et affoiblies, lâcherent le drap ;

elle tomba au pied de la muraille. Il y avoit une si grande quantité d'herbes qu'elle ne se fit pas beaucoup de mal. Ne songeant qu'à s'enfuir, quoiqu'elle fût encore toute froissée, elle se leva et se mit à courir. Hélas ! elle étoit loin de soupçonner ce qui causoit la fatale sécurité de son géôlier ! Elle se trouvoit au milieu d'un marais bourbeux, et après avoir fait dix enjambées, elle s'enfonça tellement dans la vase, qu'elle fut forcée de rester à la même place. Résolue d'y mourir plutôt que d'appeler à son secours, elle attendoit son sort avec résignation. On ouvrit bientôt une porte, elle distingua la clarté de quelques flambeaux, et entendit le petit homme dire avec un rire amer : Ne craignez rien, elle n'est pas bien loin. Se cachant le mieux qu'il lui étoit possible dans les roseaux, elle éprouvoit une satisfaction inexprimable en entendant le marquis désespérer de

la découvrir. Le petit homme l'encourageoit , et lui répétoit sans cesse qu'elle ne pouvoit être éloignée. Enfin elle les vit avec effroi s'avancer de son côté : plusieurs fois ils passerent tout près d'elle ; les roseaux la protégeoient et l'enveloppoient. Le marquis accrocha son pied dans une racine , il tomba , et sa main vint se poser sur le visage de Célestine. Il fit une exclamation de joie , la malheureuse poussa en même temps un gémissement de douleur.

On la tira de son asile , on la remporta dans la même chambre , et par mille sarcasmes cruels , on ajoutoit à son désespoir. Il faut en finir , disoit le petit homme d'un ton féroce ; monsieur le marquis a déjà eu trop de ménagemens pour cette bégueule. La crainte donna de la vigueur à Célestine , elle se jeta sur une espece de chaise de bois , et s'y cramponna fortement avec les mains et les dents ,

bien décidée à ne la lâcher qu'à son dernier soupir. Non, dit Rasoni d'un ton plus doux, je ne veux pas employer la force ce soir, parce que j'espère obtenir demain ce que j'ai la générosité de ne pas ravir aujourd'hui. Il sortit en disant ces mots, et tout le monde le suivit.

Célestine regardoit autour d'elle avec étonnement ; elle ne pouvoit s'accoutumer à l'idée qu'elle étoit encore au pouvoir de Rasoni. Après avoir entassé derrière la porte tous les meubles qui étoient dans la chambre, elle examina soigneusement s'il n'y avoit pas quelque issue secrète, et s'étant bien convaincue qu'on ne pouvoit arriver à elle sans qu'elle l'entendît, elle se jeta sur le lit tout habillée. Quoique ses vêtemens fussent entièrement mouillés, qu'elle se sentît transie de froid et pénétrée par l'humidité, elle ne put jamais se résoudre à rien quitter de ce qu'elle avoit sur elle.

Long-temps elle resta sans dormir , et chercha même à éloigner le sommeil : cependant la fatigue et l'épuisement l'emportèrent ; ses paupières s'affaïssèrent un instant.

Aussitôt qu'il fut jour , Rasoni vint frapper à la porte , Célestine ne répondit pas ; il essaya de renverser ce qui s'opposoit à son passage ; ses efforts furent inutiles. Célestine s'applaudissoit d'avoir écarté ses ennemis ; malgré leurs cris , malgré leurs menaces , elle étoit bien décidée à ne pas leur ouvrir. Tout à coup , elle entendit un grand bruit , la fenêtre , brisée en mille pièces , s'enfonça dans la chambre , et le marquis parut.

Il fit les reproches les plus vifs à Célestine , se jeta à ses genoux , et voulut lui parler de sa passion ; elle ne lui répondoit que par son silence. Irrité de ce mépris , il la saisit vivement ; il la trouva si foible qu'elle lui fit pitié.

Il appela Basilini , et le petit homme parut. Malgré les refus , malgré les efforts de l'infortunée , Rasoni et son digne complice lui firent avaler des liqueurs spiritueuses. Ils voulurent la forcer à manger , ils ne purent y réussir. Robert est-il arrivé , demanda Rasoni d'un ton d'impatience ? Il descend de cheval , répondit le féroce Basilini. — Eh ! bien , allez chercher ce qu'il rapporte. Le petit homme sortit , et rentra un moment après avec un paquet d'habillemens. Madame , dit le marquis à Célestine , changez de vêtemens , ceux-ci vous feront mourir. — Vos vœux seront plutôt satisfaits , lui dit-elle en le regardant fixement. — Non , non , reprit-il avec ardeur , ne croyez donc pas que je veuille votre mort. Prenez ces habits , je vous en conjure ; ne soyez pas vous-même votre bourreau. Nous allons nous éloigner , j'en atteste tout ce qu'il y a de plus sacré ,

personne ne vous troublera, et votre asile sera respecté.... Il sortit en laissant le paquet sur la table.

Célestine balança long-temps, elle ne pouvoit se déterminer à profiter des secours que lui offroit son ennemi, cependant elle sentoit que la fièvre la gagnoit. Un sentiment intérieur lui disoit que d'Orméville accouroit à son secours, et que, si elle s'obstinoit à conserver sur elle ces habits mouillés, son mari n'arriveroit que pour recueillir son dernier soupir. Ranimée par un espoir consolateur auquel elle se livroit encore, elle commença lentement à se déshabiller. Elle étoit à moitié nue, lorsqu'elle entendit mettre la clef dans la serrure : elle ne douta pas que ce ne fût une trahison de Rasoni. Moins en état que jamais de résister à ses infames projets, elle tomba à genoux les bras tendus vers le ciel, duquel seul elle attendoit son salut.

Le marquis entra; il étoit pâle, défait et couvert de sang; une de ses mains posée sur sa poitrine, sembloit couvrir une blessure avec son mouchoir ensanglanté; de l'autre il tenoit son épée, et s'avançant vers Célestine en chancelant : Vous êtes cause de ma mort, lui dit-il d'une voix étouffée par l'oppression et la rage; je vais mourir, mais je ne mourrai pas seul ! Il lui lança en même temps un coup terrible; mais son peu de force ne lui ayant pas permis de le diriger, il tomba aux pieds de Célestine après lui avoir seulement effleuré le bras. Elle se leva épouvantée, et voulut s'enfuir; saisissant le bord de sa robe, il la retenoit encore auprès de lui.

Tous les symptômes de la mort étoient déjà sur son visage hideux, sa bouche livide écumoit, ses dents craquoient avec force, ses yeux égarés sortoient de sa tête, son sang ruisseloit

à grands flots ; Célestine même en étoit inondée.

En ce moment un officier autrichien parut à la porte de la chambre, Célestine reconnut le baron de Hertzbach, et voulut se jeter dans ses bras ; mais le marquis avoit encore assez de force pour la retenir. Le baron s'avançant avec fureur, alloit plonger son épée dans le cœur du malheureux, si Célestine ne l'en eût empêché. Il fallut employer la violence pour la dégager ; les doigts glacés de Rasoni avoient déjà toute la roideur de la mort ; obligé de céder, il essaya de soulever sa tête appesantie pour saisir la robe avec les dents.

Où est d'Ornéville ? ce furent les premières paroles que prononça Célestine lorsqu'elle se vit libre. Ecoutez - moi tranquillement, lui répondit le baron : vous allez savoir la vérité ; mais promettez - moi de ne pas vous livrer à

l'inquiétude. Passons dans une autre chambre, et je vais vous apprendre tout ce qui est arrivé.

Le marquis demanda d'une voix éteinte qu'on daignât appeler ses gens ; il y auroit eu de l'inhumanité à le refuser, et Célestine fut la première à avertir les deux scélérats dont elle avoit autant à se plaindre que de leur maître.

Pendant que le baron s'entretenoit avec elle, il envoya sur-le-champ à une ville voisine un de ses domestiques pour chercher une voiture. Il raconta ensuite à Célestine comment ils avoient cru la voir enlevée sous leurs yeux, comment d'Orméville s'étoit mis seul à sa poursuite, parce que la baronne étant tombée évanouie, il avoit été obligé de la transporter au château.

Après avoir remis mon épouse entre les mains de ses femmes, continua-t-il, je me préparois à monter à cheval.

pour voler sur les traces de d'Orméville, lorsqu'un inconnu s'avança vers moi d'un air fort empressé et me remit ce billet :

« Abusé par une erreur cruelle, d'Or-
» méville poursuit une étrangere qu'il
» prend pour sa femme ; gardez-vous
» de courir après lui , suivez celui qui
» vous remettra ce billet , il vous con-
» duira à l'endroit où on a transporté
» madame d'Orméville. Pour vous
» prouver qu'on n'a pas dessein de
» vous tromper , assurez - vous de
» l'homme que je vous envoie , et que
» sa vie vous réponde de sa fidélité.
» Ne craignez rien pour d'Orméville ;
» moi-même je vole sur ses traces ,
» et j'espere arriver assez tôt pour l'ar-
» rêter et le ramener au château. »

D'Orméville m'avoit dit plusieurs fois, continua monsieur de Hertzbach, qu'il avoit été sans cesse secouru par quelqu'un qui ne se monroit pas. Je

ne doutai pas que cet avertissement ne vint de votre protecteur mystérieux, et je me décidai à le suivre. Vous répondez sur votre vie de la démarche que nous allons faire, dis-je à notre conducteur qui me pressoit de nous mettre en route. — Oui, monsieur, me répondit-il, je consens à subir les plus cruels supplices, si je ne vous mène pas sur les traces des ravisseurs. Tout ce que je vous demande, c'est de vous hâter : on a déjà bien de l'avance sur nous.

Persuadé entièrement par le dévouement et le ton de vérité de cet homme, je fis monter mes gens à cheval ; nous passâmes le lac, et nous suivîmes le chemin que notre conducteur nous fit prendre. Nous sommes arrivés ici ; mes gens, beaucoup plus nombreux que ceux du marquis les ont surpris et contenus. J'ai forcé leur exécration maître à se battre ; le ciel vengeur s'est servi

de mon bras pour le punir , et je lui ai donné le coup qui va sans doute terminer sous peu d'instans sa coupable vie.

Vous ne savez pas ce qu'est devenu d'Orméville ? s'écria Célestine d'un ton abattu. — Vous voyez par tout ce que je viens de vous dire , répondit le baron , que je n'ai pas eu le temps d'en être informé ; mais l'exactitude avec laquelle on nous a conduits ici doit nous rassurer sur le sort de votre mari , puisque c'est la même personne qui nous a guidés sur vos traces qui a couru elle-même sur les siennes. Vous avez vu dans le billet , qu'on me promet de le ramener au château , et je présume qu'il doit y être maintenant. Ne craignez rien pour lui , il trouvera trois amis qui le consoleront , qui le tranquilliseront , et nous-mêmes nous partirons pour aller le rejoindre , aussitôt que la voiture que j'ai envoyé chercher sera arrivée.

Un des domestiques du marquis entra dans l'appartement où étoit Célestine , et du ton le plus soumis , il la pria de passer avec le baron auprès du lit de son maître , qui , n'ayant plus que quelques minutes à vivre , vouloit les employer à lui avouer ses torts et à lui demander pardon. Le baron s'opposoit à ce qu'elle accordât cette satisfaction à un monstre dont elle avoit tant à se plaindre. Le domestique la supplioit avec de si fortes instances , il peignoit avec des couleurs si touchantes le désir que Rasoni avoit de la voir encore , il paroissoit lui-même si humble , si repentant , que l'âme sensible de Célestine fût émue de compassion. Elle se leva , et malgré les efforts du baron , malgré ce que cette démarche lui coûtoit à elle - même , elle ne voulut pas refuser à son ennemi mourant la dernière des consolations.

A la porte de la chambre , le baron essaya de la retenir encore. Songez , lui dit-elle en lui serrant la main , songez que l'infortuné va paroître devant son juge. Elle entra , s'avança lentement au milieu de l'appartement , et leva les yeux vers le lit. Les draps , les couvertures étoient tachés de sang , le plancher même en étoit inondé , et Rasoni , couché sur un mauvais grabat , avoit déjà l'air d'être dans son cercueil. Il étoit entierement défiguré , une main terrible et vengeresse sembloit écrire partout autour lui les crimes de sa vie. Pâle , livide , à moitié descendu dans le tombeau , il conservoit assez de force pour sentir toute l'horreur de ses derniers momens. Ses paupieres appesanties voiloient à demi ses yeux creux et éteints , qui gardoient cependant les restes de cet accent sombre qui les avoit animés. Ses cheveux hérissés et collés par le sang qui les avoit

humectés ,omboient sur son visage
have et décharné ; ses mains , allongées
avec roideur sur la couverture , ne se
soulevoient plus qu'avec effort. La mort
oppressoit le malheureux de son poids
accablant , et cependant sa voix , en-
core ferme et soutenue , annonçoit
qn'il lui restoit quelques momens , peut-
être quelques heures à compter dans
cette cruelle agonie. On avoit pansé sa
blessure , un de ses gens lui avoit mis
un appareil , qui lui avoit rendu la pé-
nible force de retarder son dernier
sourir en luttant contre le trépas , et
d'acheter quelques minutes d'existence
au prix de mille douleurs et de mille
tourmens.

En voyant ce spectacle lugubre , Cé-
lestine ne put retenir un mouvement
de frayeur. Le marquis s'aperçut de
l'effroi que son aspect lui imprimoit,
il la vit détourner les yeux. Madame,
dit-il d'un ton doux , en la regardant

fixement, je vous fais horreur ; je le sens , j'ai mérité votre haine, et je n'étois pas digne de la faveur que vous daignez encore m'accorder ; mais si le repentir, mais si les remords peuvent suffire pour obtenir un pardon..... — Puisse le ciel vous pardonner comme je vous pardonne ! s'écria Célestine en soupirant. — Ah ! oui , je l'espere, votre voix qui s'élève en ce moment vers lui doit désarmer sa rigueur, et retenir son bras vengeur déjà levé pour me punir. O la plus innocente, la plus adorable des femmes ! vous que j'ai tant offensée , oubliez que je fus un scélérat, qu'un amour excessif m'aveugla, pour vous souvenir seulement que je fus repentant, et que mes derniers moments furent consacrés aux regrets les plus amers ! Que n'ai-je plus longtemps à vivre pour réparer le mal que je vous ai fait ; mais , je le sens, la mort s'avance à grands pas.... Il re-

gardoit ses mains en disant ces mots, son souffle privé de chaleur et ses regards glacés sembloient figer son sang dans ses veines.

Touchée par ce triste tableau , émue par le repentir sincère qu'annonçoit le marquis , Célestine avoit oublié tout son ressentiment ; ne voyant plus dans son persécuteur qu'un être souffrant , qu'un malheureux à demi-plongé déjà dans l'abîme immense de l'éternité , elle lui répéta plusieurs fois avec sensibilité qu'elle oublioit ses torts. Non , disoit-il , non , quelle que soit la bonté de votre âme , ma mémoire vous sera sans cesse odieuse. Voilà l'idée affreuse que j'emporte dans le tombeau , voilà l'idée qui sera à jamais le plus déchirant des supplices que la justice divine me réserve. Pour les commencer moi-même , pour me punir en quelque sorte de mes forfaits par un aveu coûteux et déshonorant , je vais vous faire con-

noître tous les excès auxquels une passion furieuse m'a emporté; je vais vous dévoiler les intrigues, les manœuvres que vous êtes loin de soupçonner et dont vous avez été depuis long-temps la victime. Puisse mon dernier soupir ne pas couper ma voix avant que cette pénible confession ne soit achevée! Je sens qu'elle sera une douceur pour mon âme déchirée de remords.

« Dès le premier instant où je vous vis à Rome, je sentis pour vous cet amour excessif, cette ardeur dévorante qui m'embrase encore. Ennemi déclaré de toute espece de liens, je ne voyois pas en vous celle qui pouvoit devenir la compagne d'une destinée qu'elle auroit embellie, je n'y voyois qu'une belle femme qui devoit satisfaire mes désirs. Trop corrompu pour prétendre à votre main à laquelle mon rang et ma fortune immense auroient pu me faire aspirer, je formai le lâche projet

de vous séduire. Je n'éprouvois pour vous qu'une passion offensante, mais je sentois en même temps que mon bonheur, que ma tranquillité de chaque instant étoient attachés à votre possession. Mon amour étoit plus fort que tout, et je résolus d'oublier tout, de sacrifier tout pour contenter mon amour. Du moment où cette résolution fut prise, rien ne m'arrêta plus, rien ne m'effraya plus, je ne connus plus d'obstacles, tous mes crimes furent commis.

» Je commençai à vous rendre des soins, je déployai près de vous les ressources que la nature m'avoit données, et qui, je puis le dire sur les bords du tombeau, avoient été funestes à tant de femmes. Je ne tardai pas à m'apercevoir que mes efforts étoient inutiles, et que vous aviez pour moi plutôt de l'éloignement que de l'inclination; je vis en même temps com-

bien votre âme étoit pure, je me convainquis qu'il me seroit impossible de la corrompre par la séduction, et cette innocence même m'offroit de nouveaux charmes; c'étoit un nouvel aliment au feu qui me consumoit de plus en plus. Assez exercé auprès des femmes pour voir que je ne réussirois pas auprès de vous par les moyens ordinaires, je sentis qu'il valoit mieux ne pas continuer une assiduité qui ne feroit que vous donner de la défiance; j'eus l'air guéri par votre froideur, et je ne m'occupai plus qu'à vous tendre en secret tous les pièges qu'un esprit ardent et actif me fournissoit.

» Depuis long-temps votre famille parloit d'aller visiter les ruines de Tivoli, je savois combien ces ruines étoient propres à favoriser mes desseins; je prétextai un voyage à Naples quelques semaines avant le vôtre, pour éloigner tous les soupçons lorsque mon

projet éclateroit , et j'attendis impatientement que vous vous livrassiez entre mes mains.

» Vous vîntes à Tivoli ; je fis épier toutes vos démarches. On m'avertit un soir que vous étiez seule dans le jardin qui donnoit sur la riviere , que tous les gens de la maison étoient éloignés ; je partis masqué avec un de mes domestiques affidés , je vous enlevai et je vous transportai dans les ruines. Je comptois vous attacher indissolublement à moi par une foiblesse qui vous empêcheroit de reparoître dans le monde , je comptois vous forcer à m'aimer par désespoir. Vous devez vous souvenir que je ne prononçai pas un seul mot pendant tout le temps que vous fûtes en mon pouvoir , j'étois résolu à ne me faire connoître que quand vous n'auriez plus rien à me refuser. D'Orméville accourut alors à votre secours , mes armes servirent mal ma

vengeance, je fus blessé, et je me vis enlever le prix de mes efforts.

» Ma blessure, sans être dangereuse, m'avoit d'abord ôté la connoissance. Lorsque je repris mes esprits, je me traînai jusqu'au bord de l'ouverture du souterrain ; j'appelai mon compagnon, il me dit qu'étonné de vous voir entre les mains d'un étranger, il avoit fait feu sur cet inconnu, et croyoit l'avoir tué. Il avoit couru ensuite après vous, mais une troupe de Sbires qui passoit vous avoit dérobée à ses poursuites.

» Voyant que le coup étoit manqué pour cette fois, craignant qu'on ne vînt faire des recherches dans les ruines, souffrant d'ailleurs beaucoup de ma blessure, je me décidai à m'éloigner, je regagnai ma barque et je repris le chemin de Rome.

» Vous retrouvâtes d'Orméville ; plus heureux que moi, il fut aimé, et dès lors sa perte fut jurée. Cependant,

avant de le faire assassiner , je voulus éprouver la force de votre attachement pour lui , et voir s'il ne seroit pas possible de vous y faire renoncer. Depuis long-temps la marquise della Chiesa , ma parente , se prêtoit complaisamment à mes desseins : elle consentit à tout ce que je voulus , en exigeant cependant ma parole de ne pas répandre de sang dans sa maison et de ne faire que vous effrayer.

« Un de mes gens , extrêmement adroit , et habitué à m'aider de ses talens , prépara tout pour les apparitions qu'il méditoit. Il fit faire des trappes , plaça des ressorts cachés , et , lorsque tout fut disposé , la marquise vous fit cette invitation que nous étions bien certains que votre pere accepteroit. Le spectre réussit parfaitement à vous épouvanter. Ce fut pour moi une jouissance véritable , lorsqu'il vint me conter ses succès , et surtout lorsqu'il me dit

quel effet avoit produit sur vous le peu de mots qu'il avoit prononcés dans le bosquet où, caché à peu de distance de vous, il avoit entendu toute votre conversation avec d'Orméville.

« C'est moi qui voulus que le fantôme se montrât aussi à votre amant, et ce fut une maladresse. J'aurois dû sentir qu'un jeune militaire français et amoureux seroit peu disposé à écouter un spectre qui lui ordonneroit de renoncer à sa maîtresse. Mon Francesco prit bien ses précautions, il échangea les pistolets de d'Orméville, donna un soporifique à son domestique, et se hasarda enfin à paroître. Comme il l'avoit prévu, d'Orméville sauta sur ses pistolets, et fut étonné de les voir ne prendre feu ni l'un ni l'autre, après les avoir chargés lui-même. Il se saisit de son épée; Francesco qui ne s'y étoit pas attendu, n'eut que le temps de s'abimer par la trappe, avant de pro-

noncer les menaces qu'il avoit préparées.

» Il vint me rapporter que cette troisième apparition n'avoit pas eu le même succès que les précédentes. Cependant, me reposant sur la frayeur qu'elle vous avoit inspirée, j'attendis quelques jours pour voir quelles seroient les suites de votre effroi. Je reconnus que, bien loin de renoncer à d'Orméville, vous vous attachiez sans cesse davantage à lui, et, grâce au caractère communicatif du comte, j'appris bientôt comme tout le monde, que votre mariage étoit arrêté. Je sentis qu'il ne me restoit d'autres ressources que de me défaire de mon rival, et j'apostai quelqu'un pour l'assassiner.

» Trompé par l'extérieur de la Fleur qui avoit le manteau de son maître, et qui revenoit de chez vous à l'heure où d'Orméville lui-même en sortoit ordi-

nairement , mon émissaire lui porta le coup funeste qui ne lui étoit pas destiné. La promptitude de votre départ , le secret que l'on mit à faire les funérailles de la Fleur , ne me laisserent pas lieu de douter que je ne fusse vraiment débarassé de mon ennemi. Je ne songeois qu'à tramer de nouveaux projets pour m'assurer de vous , lorsque j'appris que vous aviez quitté Rome.

» Mon parti fut bientôt pris , ma passion étoit plus vive que jamais , je me mis en route pour vous suivre. J'arrivai chez le comte , ma société flatta son amour-propre , et mes discours ne contribuèrent pas peu à augmenter sa prévention en ma faveur. Je ne saurois vous peindre quelle fut ma surprise , en voyant entrer dans le salon quelques momens après moi , ce même d'Orméville que je croyois mort. Tous les obstacles renaissoient , il falloit encore songer à les vaincre de nouveau.

» Il étoit plus difficile de faire assassiner mon rival au milieu de Bruxelles que dans Rome, où la vie d'un homme ne dépend que du caprice de celui qui a assez d'argent pour payer un assassin. Croyant dangereux de me défaire de lui par la force, je ne m'occupai qu'à l'éloigner par une adresse soutenue et des combinaisons calculées depuis longtemps d'avance. Je commençai par m'insinuer dans son amitié, je gagnai celle du comte, celle de la comtesse : vous-même je vous vis sourire à mes empressements qui sembloient alors dégagés de l'intérêt de l'amour. J'appris à vous connoître davantage, et les charmes que je découvris sans cesse en vous, ne faisoient qu'enflammer ma passion. Vous ne savez pas combien il me falloit de force et de présence d'esprit pour considérer continuellement d'un œil calme le tableau de votre tendresse et du bonheur de mon

rival : pour avoir l'air de partager des transports qui faisoient mon plus cruel supplice : pour embrasser , pour serrer contre mon sein celui que je brûlois d'étouffer.

» Cependant je travaillois sourdement à préparer l'événement qui devoit rompre des nœuds que moi-même j'avois l'air de prendre plaisir à voir se former. J'avois donné à d'Orméville, pour remplacer le domestique qu'il avoit perdu , un homme qui étoit le plus rusé, le plus subtil de tous mes gens.

» Je vis avec plaisir que votre amant formoit une espece de liaison avec la fille de son hôtesse , jeune personne sur laquelle étoit fondée la réussite de mon plan. Je savois qu'elle étoit aimée d'un jeune homme qui, repoussé par sa famille, ne désiroit, comme Julie elle-même, que d'avoir de l'argent pour arracher par une démarche d'éclat un

consentement qu'ils ne pouvoient obtenir.

» Pour assurer davantage les coups que je devois porter dans la suite à d'Orméville, je saisis le moment où il étoit seul à la promenade avec Julie, et la fis attaquer par quatre hommes, sur lesquels j'étois bien sûr que, malgré leur nombre, il ne manqueroit pas de se jeter. Ils s'enfuirent dès qu'il courut pour les combattre, et se défendirent à peine : ils en avoient reçu l'ordre. On trouva leur lâcheté étonnante, on soupçonna même qu'il devoit y avoir quelque mystere caché sous une conduite si singuliere. Je fis accréditer autant que je le pus cette opinion qui secundoit mes vues, et lorsque je crus devoir compter sur le succès, je commençai à tirer parti des intrigues que j'avois si habilement préparées, qu'il étoit impossible que mon ennemi ne succombât pas.

» J'allai trouver l'amant de Julie, je lui donnai tous les secours dont il avoit besoin ; par la multitude de mes agens, je couvris moi-même sa fuite du secret le plus impénétrable ; elle ne nous donna pas beaucoup de peine à exécuter, la vieille gouvernante étoit gagnée et nous favorisoit. Le soir même de l'enlèvement, je fis remettre à d'Orméville, le billet par lequel un rendez-vous d'honneur l'appeloit à Maestricht : il partit, et tout s'accorda le lendemain à faire croire que c'étoit lui qui avoit enlevé Julie.

» Je savois d'avance quel effet cet événement produiroit sur l'esprit du comte. J'affectai une grande tristesse, et, même en ayant l'air de chercher à excuser d'Orméville, je laissois échapper des mots qui n'étoient pas perdus pour votre père, et qui ajoutoient à son courroux. Je lui fis adroitement entrevoir qu'il pouvoit obtenir quelques dé-

tail, en interrogeant la vieille gouvernante, et tout en paroissant faire de grands efforts pour l'empêcher d'aller la trouver, je l'enflammois encore. Il parla à cette femme qui lui récita la leçon que moi-même j'avois dictée. Furieux comme il devoit l'être, il protesta solennellement que d'Ormville ne seroit jamais votre époux.

» Avec le caractere que je lui connoissois, il falloit ne pas perdre une minute, et mettre son ressentiment à profit avant qu'il eût le temps de se calmer; d'ailleurs l'erreur de d'Ormville ne devoit pas toujours durer, et son retour pouvoit détruire tout mon plan. Par une seconde lettre, je l'avois bien retenu à Maestricht encore pour quelques jours, mais il étoit vraisemblable qu'il finiroit par s'impatienter et par prendre le parti qu'il prit dans la suite.

» En usant de tous les ménagemens

possibles , afin de ne pas démentir la conduite que j'avois tenue jusqu'alors , je demandai votre main pour un prétendu cousin que je décorai du titre brillant d'ambassadeur. Je n'ignorois pas combien il étoit important de flatter la vanité de votre père , et en effet , les propositions éclatantes que je lui fis le séduisirent tellement qu'il consentit à tout ce que je voulus. J'obtins de lui le secret , et même , afin de ne pas l'effrayer tout d'un coup , je ne lui laissai connoître alors qu'une partie des sacrifices que j'exigeois de son amour pour l'éclat et la publicité.

» Un hasard qu'il m'étoit impossible de prévoir , informa d'Orméville de ce qui se passoit ; il partit avec tant de promptitude , et fit la route avec tant de vitesse , que son domestique , qui m'instruisoit de chacune de ses démarches par le moyen de courriers que j'avois disposés sur le chemin , ne put

m'apprendre cette arrivée subite que quelques heures auparavant. Il étoit trop tard pour songer à rien préparer , je résolus de laisser faire l'explosion ; le comte étoit trop fortement prévenu pour qu'une première entrevue le dissuadât , et j'étois bien certain d'empêcher que d'Orméville n'en obtînt une seconde. Seulement j'eus soin de ne pas me tenir chez moi , afin qu'il ne me demandât pas compte du silence que j'avois gardé à votre égard sur une lettre qu'il m'avoit écrite pour m'informer de son aventure , en me priant de vous rassurer sur son départ , et que d'ailleurs il ne me mît pas dans une alternative embarrassante en me chargeant de parler au comte en sa faveur. Je ne crois pas avoir besoin de vous dire que j'avois intercepté les lettres que votre amant avoit adressées à la comtesse , pendant son séjour à Maestricht.

• Sitôt que je sus qu'il n'étoit plus chez votre père, je me hâtai d'aller trouver moi-même le comte pour lui porter les derniers coups, dont l'effet devenoit plus pressé. J'eus l'air de retirer ma proposition et de faire céder les droits de mon cousin à ceux de d'Ormeville, mais j'eus soin en même temps de représenter celui-ci comme couvert du mépris public. En effet, j'avois fait répandre son histoire dans toute la ville, il n'y avoit personne qui ne le crût coupable; mes émissaires avoient adroitement rapproché le premier enlèvement de celui-ci, et on disoit ouvertement qu'il n'avoit fait courir ce danger factice à Julie que pour l'enchaîner à lui par la reconnoissance. D'ailleurs, la vieille gouvernante avoit disparu par mon ordre, et je présentai cette fuite comme une suite des précautions de d'Ormeville qui redoutoit ce témoin dangereux.

« Aigri encore davantage par cet entretien, le comte me pressa de terminer le mariage dont je lui avois parlé. Je refusai, j'amenai votre père à me faire des reproches un peu durs, j'eus alors l'air de me laisser vaincre, et je motivai sur l'arrivée imprévue de d'Orméville, une démarche à laquelle j'avois toujours résolu de le décider. Je lui dis que mon cousin ayant le plus grand intérêt de faire son mariage incognito, et d'ailleurs voulant ménager la sensibilité de d'Orméville, il convenoit de faire la cérémonie dans un château voisin de Bruxelles. Ce château étoit le même où vous êtes venue une fois avec moi pendant la nuit, et je l'avois loué dès les premiers jours de mon arrivée. J'ajoutai que les affaires de mon cousin l'obligeoient à monter en voiture pour se rendre en Italie aussitôt que le mariage seroit achevé. Le comte eut un peu de peine à

consentir à ces arrangements , mais avec quelques nouvelles flatteries et une correspondance contrefaite , je parvins à surmonter sa répugnance.

» Il ne connoissoit pas encore mon cousin, il avoit été arrêté que la première entrevue se feroit lors de la signature du contrat. C'étoit un de mes gens qui devoit jouer ce rôle, un autre auroit fait l'aumônier; et, après avoir abusé le comte par un mariage simulé, votre époux vous auroit conduite dans un asile écarté, où, pour jamais en mon pouvoir, il ne vous auroit plus été possible de vous opposer à mes desirs.

» Je devois partir le premier; le comte seroit venu me rejoindre avec vous le surlendemain. Je partis en effet pour aller distribuer à mes gens les rôles que chacun devoit jouer : il falloit tout disposer pour que l'illusion de votre père fût complète, faire écrire

les dispenses et les autres actes dont nous avons besoin ; il falloit préparer le départ qui devoit suivre cette comédie , et prendre les précautions nécessaires pour dérober mes traces au comte , quand il seroit désabusé , ce qui ne pouvoit pas être long.

» Je quittai Bruxelles sans avoir la moindre inquiétude sur les entreprises que pourroit faire d'Orméville ; il étoit déjà cinq heures du soir , et j'étois sûr qu'il devoit être emprisonné dans la soirée , ou le lendemain matin au plus tard. J'avois envoyé avertir de son retour la mère de Julie qui avoit déjà obtenu l'ordre de le faire arrêter dès qu'il paroîtroit. Pour ne pas lui inspirer le moindre soupçon , je lui écrivis une lettre qu'on ne devoit lui remettre que dans la prison. Je m'attendois que son affaire traîneroit en longueur , puisque tout déposéit contre lui. Le domestique que je lui avois donné , four-

nit de nouvelles preuves par son trouble simulé ; c'étoit lui qui avoit mis dans l'appartement de d'Orméville le paquet de hardes de la vieille gouvernante , trouvé par l'aubergiste.

» Je ne pensois pas que tant d'intrigues qui avoient exigé de si longues préparations , fussent renversées dans un instant ; j'étois loin de prévoir jusqu'où vous entraîneroit l'héroïsme de l'amour , je n'avois pas calculé quel sacrifice vous étiez capable de faire à votre amant ; j'étois loin d'imaginer que le jeune homme que je croyois éloigné de Bruxelles pour long-temps , vint lui-même se dénoncer , afin de sauver d'Orméville ; j'étois loin de croire que le comte , qui la veille encore m'avoit paru si irrévocablement décidé au mariage que je lui proposois , mît autant de précipitation à terminer votre union avec d'Orméville. Tous ces événemens se succéderent avec

une si grande rapidité dans l'espace de vingt-quatre heures , une partie resta même si secrète , que , malgré la diligence que fit le courrier qui me fut dépêché sur-le-champ , je ne pus arriver qu'au moment où vous reveniez de l'église , et lorsque des nœuds indissolubles vous enchaînoient déjà à mon rival.

» Je montrai beaucoup de joie en apprenant votre mariage ; et je m'applaudis alors d'avoir agi avec tant de prudence à l'égard de d'Orméville , puisqu'en conservant son amitié , j'avois bien plus de moyens de m'approcher de vous. Je n'avois pas été dupe aussi aisément que le comte de votre prétendue foiblesse ; je vous connoissois trop bien pour y ajouter foi , et , tout en m'efforçant de détromper votre pere dans un entretien particulier que j'eus avec lui , je lui présentai comme une faute impardonnable la supercherie que vous - même lui avouâtes

quelques momens après. Il vous quitta fort ému , et vint me trouver ; voyant qu'il étoit prêt à vous pardonner , j'employai toute mon éloquence pour lui persuader que , par cette conduite , il se couvriroit de ridicule , tandis que , par sa fermeté , il se feroit au contraire admirer de tout le monde. Vous savez combien cette arme étoit puissante auprès de lui : je le vis bientôt au point où je le désirois. Je lui donnai pour lors l'idée du serment qu'il exigea de vous ; j'étois certain que vous ne le refuseriez pas , que vous y seriez fidele , et c'étoit une grande consolation pour mon amour qui s'irritoit à l'idée de ne vous posséder qu'au sortir des bras d'un autre. Un vieux ami du comte m'offroit par sa sotte importance le personnage dont j'avois besoin ; ce fut lui que nous chargeâmes d'aller prévenir et effrayer votre mere dont je redoutois la tendresse.

» Il restoit quelqu'un qui étoit maître de mon secret , quelqu'un qui , ayant déjà commis une indiscretion , pouvoit se laisser aller à une autre plus dangereuse encore ; il falloit se défaire d'un ennemi redoutable , il falloit me venger : le mari de Julie fut assassiné. Je voulus étendre mon ressentiment jusque sur Julie elle-même ; elle se déroba à la vigilance de celui qui devoit , en lui donnant la mort , ensevelir mes desseins dans une éternelle obscurité.

» Je ne cherchai plus qu'à m'insinuer davantage dans l'esprit de d'Orméville , j'avois peu de chemin à faire encore ; enfin je l'amenai à vous confier à mes soins lorsqu'il partit pour l'armée. Avec le penchant que je lui connoissois à la jalousie , c'étoit la plus grande marque d'attachement qu'il pût me donner. Espérant que l'absence diminueroit votre amour pour votre époux , je renonçai

aux moyens violens , et je prodiguai tout ce que la séduction pouvoit avoir de plus puissant pour faire des progrès auprès de vous. Je vous inspirai en effet un sentiment flatteur pour moi , mais ne pouvant l'emporter sur d'Orméville , je revins à mes premiers projets.

» Je vous fis attirer à la campagne par une jeune femme de votre société qui m'étoit entièrement dévouée. J'avois acheté son secours en lui fournissant le moyen de payer des dettes considérables qu'elle avoit faites en l'absence de son mari. L'arrangement des chambres qui vous parut un effet du hasard étoit calculé d'avance ; ce fut moi qui entrai dans votre appartement , vous croyant déjà couchée. Vous auriez eu beau crier , personne ne seroit venu à votre secours , tout le monde étoit trop éloigné pour vous entendre. Je me heurtai contre ce fauteuil dont le bruit vous réveilla ; je m'avançois pour

vous saisir , lorsque j'entendis dans les corridors la marche des personnes qui venoient à votre chambre , avant même que vous eussiez appelé. Je me crus trahi , puisqu'il falloit absolument qu'elles eussent été averties par quelque autre.

» Il ne me restoit plus d'autre parti pour éloigner le soupçon , s'il en étoit encore temps , que d'aller me mêler parmi tout le monde , et c'est ce que je fis. Je parus le plus étonné de ce qui venoit d'arriver , et le plus pressé à découvrir la porte mystérieuse. Je remarquai comme vous l'embarras de la maîtresse de la maison , mais je l'expliquai d'une manière différente ; je crus qu'elle avoit voulu vous sauver sans me perdre ; dès lors , ne comptant plus sur son secours , je ne songeai qu'à vous sortir de chez elle. Avec quelle joie je vous vis prendre de vous-même la résolution de retourner à Bruxelles

sur-le-champ ! et je ne sus vraiment plus à quelle idée m'arrêter , lorsque celle dont je me défiois ne fit aucune difficulté de vous laisser partir avec moi.

» Certain par-là que ce n'étoit pas elle qui m'avoit trahi , je cherchois qui pouvoit avoir pénétré mes vues et divulgué mon secret , lorsque vous-même m'éclaircîtes à demi un mystere que je n'ai jamais pu débrouiller en entier. Cette voix qui vous avoit avertie sous vos fenêtres , cette alarme répandue si à propos dans le château , tout cela me donnoit beaucoup à penser , j'étois profondément occupé de mes propres intérêts , et vous imaginiez que je ne songeois qu'aux vôtres.

» Je vous conduisis à mon château où j'espérois que personne ne viendrait contrarier mes entreprises. Vous craignîtes la calomnie en vous voyant seule avec moi ; je vous rassurai sur les suites

d'une aventure par laquelle j'avois bien compté vous perdre et vous forcer à n'avoir plus d'autre ressource que de vous confier à moi. Vous vous couchâtes, Francesco entra par mon ordre dans votre chambre pour poignarder Laura que vous aviez gardée près de vous. Il fut frappé lui-même, sans doute par la main qui vous avoit déjà sauvée, et l'on vous fit échapper par une fenêtre.

» Impatient de ne pas voir revenir Francesco, j'allai dans votre appartement, je trouvai mon valet baigné dans son sang, je reconnus les traces de votre évasion. Sentant bien que, si je n'y remédiois, cet événement alloit me perdre dans votre esprit, je me hâtai de courir après vous. Deux de mes gens se déguisèrent, et ce furent les scélérats qui n'eurent l'air de vouloir vous enlever que pour me donner l'occasion de vous sauver et de regagner votre confiance.

» J'arrivai moi-même , je vous trouvai dans un état qui me causa la plus vive douleur. Empressé à vous secourir , je ne m'occupai pas d'abord du jeune homme qui étoit étendu blessé auprès de vous. Lorsque l'autre voiture arriva , lorsque les trois vieilles femmes descendirent pour vous soulager , jugez quel fut mon étonnement en apprenant que ce mystérieux jeune homme , probablement le même qui avoit contrarié déjà mes premiers desseins , n'étoit qu'une femme déguisée. Je l'examinai soigneusement ; le sang et la poussière qui couvroient son visage joints à la pâleur qui défiguroit ses traits , m'empêchèrent d'approfondir des soupçons que je commençois à former. Je résolus bien de ne pas laisser échapper la voiture qui emmenoit mon ennemie ; j'ordonnai à mon cocher de la suivre de près , et à tous mes gens de l'observer. L'adroite femme

à qui j'avois affaire, revint apparemment de son évanouissement pendant la route, elle se douta de mon projet et le prévint par une ruse dont je ne me doutai que lorsqu'il fut trop tard pour la rendre inutile. L'homme que j'envoyai après elle ne put la joindre, et je demurai dans la même incertitude qu'auparavant.

» J'avois fait quelques efforts pour séduire Laura, elle avoit résisté à toutes mes offres; il ne me restoit plus qu'à la faire chasser et à la remplacer par une autre femme entièrement dévouée à mon service. Je réussis à éveiller votre défiance en vous montrant une lettre que je prétendis être tombée de la poche de votre femme de chambre; cette lettre devoit produire d'autant plus d'effet que j'étois certain que Laura en avoit reçu une devant vous deux jours auparavant. Depuis quelque temps un de mes gens avoit réussi à se faire

aimer d'elle et lui avoit persuadé qu'il vouloit l'épouser ; il avoit exigé qu'elle ne vous parlât de rien , et c'étoit lui qui avoit essayé de la corrompre , sans cependant trop s'avancer et sans lui faire connoître celui pour lequel il travailloit. Ne la trouvant pas disposée à accepter ses propositions , il obtint au moins de son amour qu'elle ne vous avertiroit de rien , et lui persuada qu'il seroit perdu si elle parloit jamais de l'entretien qu'ils avoient eu ensemble ; d'ailleurs il s'étoit si peu ouvert à son égard , que son indiscretion même n'auroit pu que vous donner des craintes bien vagues et bien indéterminées.

Vous la renvoyâtes ; je voulus mettre auprès de vous la femme que je vous destinois ; vous fîtes des difficultés , je n'insistai pas ; un trop grand empressement auroit pu augmenter des soupçons dont je craignois , je l'avoue,

que l'aventure du château n'eût laissé quelques traces dans votre esprit.

» Celui de mes gens que j'avois fait prendre pour domestique à d'Orméville l'avoit suivi à l'armée. Ce fut lui qui, par la fausse nouvelle de l'accident du comte, engagea votre mari à retourner dans le village, où il ne fallut pas moins que deux ou trois miracles répétés pour le sauver. Moi-même je me crus délivré de lui, lorsque je lus dans une gazette qu'il avoit été pris, et qu'il étoit annoncé à Paris. Je laissai tomber exprès dans votre chambre le papier qui contenoit cette nouvelle, je m'attendois qu'ayant perdu votre époux, vous vous remettriez vous-même entièrement à celui que vous croyiez votre meilleur ami.

» Je fus épouvanté de la résolution où je vous vis de rester à Bruxelles et de vous livrer aux Français. Je m'éloignai dans le dessein de trouver quel-

que moyen de vous décider, et j'eus soin avant de partir d'avoir l'air d'arrêter pour vous un cocher qui n'étoit autre chose qu'un de mes domestiques déguisé. J'écrivis à la comtesse pour lui annoncer que votre mari étoit sauvé et qu'il vous attendoit à Maestricht. Je savois qu'il n'avoit pas péri, on avoit intercepté par mes soins deux ou trois lettres qu'il vous avoit adressées : depuis long-temps vous n'en receviez aucune qui n'eût d'abord été lue par moi.

» Ma lettre à la comtesse produisit son effet ; peu m'importoit que vous sussiez que d'Orméville n'étoit pas mort, puisque vous deviez être enlevée en chemin. Ce fut alors que vous reçutes, comme vous me l'avez dit depuis, l'avis qui vous empêcha de donner dans le piège que je vous avois tendu. Francesco, dont la blessure avoit été peu dangereuse, étoit resté à Bruxelles avec deux ou trois autres valets dont il étoit

sûr ; il fut fort étonné lorsqu'il sut la résolution que vous aviez prise de faire la route à pied. Ignorant le motif qui vous avoit déterminée , il ne concevoit pas la cause de cette singularité. Il se hâta de m'instruire de tout , et il vous fit suivre par deux domestiques , dont l'un à pied marchoit toujours à peu de distance de vous et devoit avertir celui qui conduisoit un cabriolet , du temps où il faudroit qu'il se montrât. Francesco avoit prévu que , dans l'état de foiblesse où vous étiez , il vous seroit impossible d'aller bien loin : la figure et l'adresse de l'homme qu'il avoit aposté lui répondoient d'avance que vous seriez la dupe de sa bonhomie affectée , et que vous ne refuseriez pas les secours qu'il vous offriroit de si bonne grâce. Tout étoit calculé , la voiture de l'officieux voyageur étoit si petite qu'il ne pouvoit donner de place à d'autres qu'à vous.

(187)

» Le courier qui m'avoit été expédié ne me trouva pas à Maestricht; j'étois, allé, contre mon premier plan, vous attendre à l'endroit où vous deviez être amenée, et je ne croyois pas qu'il fût possible qu'aucun événement rompît mes mesures. D'Orméville passa par Maestricht pendant mon absence; celui de mes espions qui étoit resté dans cette ville, persuadé que vous étiez déjà en mon pouvoir, crut que c'étoit me rendre un service que de laisser mon ennemi aller se livrer aux Français. Votre époux vous rencontra; lui-même vous remit entre les mains de votre ravisseur, et vous étiez à moi pour jamais, si une puissance ennemie n'eut placé Laura sur votre chemin, ou si mes gens eussent pris plus de précautions.

» Vous vous sauvâtes, et lorsque j'arrivai à l'auberge du village quelques heures après, je trouvai Laura dans

la chambre où je croyois vous rencontrer. Je ne puis vous peindre quelle fut alors ma fureur ; Laura devint la victime de son dévouement.

Je retournai à Maestricht où vous étiez tous réunis , je parus partager votre joie. J'appris avec le plus grand étonnement et la plus grande inquiétude tout ce que mon mystérieux ennemi avoit encore fait pour vous sauver. Je fus pétrifié en voyant avec quelle inconcevable adresse il avoit su pénétrer mes desseins et les prévenir. Je me donnai plus de mouvement que jamais pour savoir qui j'avois à combattre ; mes soupçons se tournerent d'abord sur Julie ; je fis prendre les informations les plus exactes sur son compte et j'appris qu'elle étoit morte de maladie , il y avoit au moins trois mois. Ne sachant plus sur qui arrêter mes doutes , je redoublai de vigilance et de dissimulation.

» La comtesse mourut ; je fus enchanté de cette perte ; elle me délivroit , non pas d'une ennemie bien à craindre , mais d'une surveillante incommode. Pour éloigner d'Orméville , je lui fis obtenir une place à l'armée de Condé ; j'étois fâché de le rapprocher du comte , mais il m'avoit dit souvent qu'il n'accepteroit jamais un emploi ailleurs , et je comptois assez sur mon adresse pour maintenir la mésintelligence qui existoit entre lui et votre pere.

» Lorsque je me vis seul avec vous , je fus encore flatté de l'idée de réussir par la séduction. J'eus un moment l'espoir de vous avoir rendue sensible , mais un seul entretien me détrompa bien cruellement. Je vous avois été utile , je me crus en droit d'exiger de la reconnoissance : vous m'écrivîtes une lettre qui me blessa vivement. Le même jour je reçus la nouvelle que d'Orméville étoit rentré en grâce , et

j'envoyai sur-le-champ à son domestique des instructions pour de nouvelles intrigues.

» Il réussit selon mes vues, la lettre supposée jointe au départ du domestique qui mettoit d'Orméville à la merci de son beau-pere produisirent leur effet; le comte fut plus irrité que jamais, et j'eus soin en lui écrivant de l'enflammer encore. Bientôt je lui fis croire que vous étiez à Osnabruck, et j'entre-tins notre correspondance par le moyen d'un homme que j'y avois laissé; lorsque je la rompis, un autre émissaire qui ne quittoit pas le comte et qui avoit soin de soustraire toutes les lettres que vous lui écriviez, intercepta celle qu'il adressoit au magistrat d'Osnabruck pour savoir ce que nous étions tous devenus, fit lui-même une réponse conforme aux ordres que je lui avois donnés, et la remit à votre pere qui vous crut partis pour l'Amérique.

» Un de mes gens avoit vu chez votre hôte à Maestricht le bon, mais crédule Bidermann. Ayant appris par-là que cet homme avoit servi dans la compagnie de votre pere, je formai mon plan, et, ne pouvant plus que très-difficilement tenter de nouvelles entreprises au milieu d'une ville, je résolus de vous attirer dans un village où vous seriez bien mieux à ma disposition. La femme de mon intendant dont je fis aisément une grande dame, n'eut pas de peine à persuader à Bidermann tout ce qu'elle voulut. Vous allâtes à Wals; j'étois prêt à recueillir le prix de mes soins, lorsque, sans que j'aie jamais réussi à savoir comment cela put se faire, une troupe de paysans accourut pour vous délivrer.

» Il fallut encore avoir recours à la violence : j'appris que depuis quelques soirs vous alliez à la sépulture du jardin, j'apostai deux hommes masqués

pour vous enlever; une terreur panique les saisit, ils furent effrayés par un spectre, qui n'étoit vraisemblablement que mon ennemi sous une nouvelle forme, et je me vis enlever encore le fruit de mes nouveaux efforts. Je perdís entièrement vos traces pendant quelques jours, le secret avec lequel vous vous rendîtes chez Jeannette trompa ma vigilance j'étois désespéré, je vous faisais chercher par-tout lorsqu'un heureux hasard me fit vous rencontrer auprès du vieux château de Franckenberg.

» J'ai essayé à plusieurs fois différentes de gagner Jeannette; je dois cette justice à sa fidélité, rien au monde n'a pu la tenter. Renonçant à la corrompre, je réussis un soir à l'éloigner de chez elle, et je profitai de son absence pour arriver jusqu'à vous. Je vous effrayai avec la correspondance de votre frere que j'avois trouvée dans

(193)

le porte-feuille de la comtesse , lorsqu'après sa mort d'Orméville me chargea de mettre de l'ordre dans ses papiers. Je l'envoyai à votre mari , et quand je revins chez vous la seconde fois , ce n'étoit pas pour vous demander pardon comme je vous le dis alors , c'étoit pour m'emparer de la clef de votre chambre , dont j'avois besoin pour un nouveau projet. D'Orméville me surprit , nous nous battîmes , il me crut mort et s'enfuit sans vouloir seulement vous écouter.

» Affligée de son injustice , vous courûtes après lui , et abusée par le désespoir d'un malheureux qui se jeta dans la Meuse , vous crûtes que d'Orméville s'étoit noyé ; on vous empêcha d'approcher de la riviere , on vous transporta à l'auberge , et ce fut là que la signora Balermi et la baronne vous rencontrèrent. »

Depuis un instant la voix de Rasoni

s'affoiblissoit , il rassembla le reste de ses forces pour achever un récit qui sembloit soulager son cœur.

» Je vais vous apprendre, continuait-il, quelle est cette Léonora Balermi qui a paru votre amie, et que vous êtes bien loin de connoître. Elle fut le fruit d'une intrigue que j'eus avec sa mere à Milan où elle demeuroit. Le signor Balermi qui passoit pour son pere ayant mangé toute sa fortune, je pris soin de Léonora après la mort de ses parens. Elle n'ignoroit pas qu'elle me devoit le jour, et elle ne tarda pas à m'avoir de nouvelles obligations. Séduite par un moine apostat, je lui aidai à cacher sa foiblesse : Francesco et moi restâmes seuls maîtres de son secret. Elle eut à Bergame une aventure qui fut rendue tout à fait publique, et je vins encore à son secours. Un Français qui arriva à Florence, où elle étoit allée s'établir sous un

nom supposé, devint amoureux d'elle; il étoit prêt à l'épouser et à lui faire partager une fortune considérable dont il jouissoit, lorsque d'Orméville qui étoit l'ami du jeune homme lui raconta l'histoire dont il avoit lui-même été témoin à Bergame, et lui montra si bien quelle folie il alloit faire, qu'il le dissuada enfin de ce mariage qui étoit presque conclu. Vous jugez si de ce moment la vengeance enflamma le cœur de Léonora contre votre époux!

» Je vous connoissois déjà, il m'importoit d'avoir auprès de vous quelqu'un qui me servit. Je fis venir Léonora à Rome, je lui rendis son vrai nom, je l'établis chez une une de ses vieilles parentes à laquelle il me fut aisé de faire croire ce que je voulus, et je lui donnai l'état qui convenoit au rang qu'avoit tenu sa famille. Elle fit beaucoup de frais pour gagner votre amitié, et n'eut pas de peine à y réussir : elle

est aimable, il lui en coûte peu de dissimuler; bientôt je vis commencer une liaison dont j'espérois tirer de grands avantages. Au moment où elle alloit peut-être me devenir utile, d'Orméville parut à Rome; il connoissoit Léonora, s'il l'avoit trouvée, le changement de nom ne lui en auroit pas imposé, il auroit divulgué toute son histoire: je me vis obligé de la faire partir, et ce contre-temps fut la cause du voyage de Ferrare qu'elle annonça à cette époque.

» J'appris il y a quelques mois, que monsieur de Hertzbach, que je savois appartenir à la famille Balermi, voyageoit en Italie avec sa femme. Je m'informai du caractère, de l'âge de la baronne: on me dit qu'elle étoit jeune, bonne, sensible et confiante. C'étoit positivement ce qu'il me falloit. Je fis recommander Léonora au baron; madame de Hertzbach la prit avec

elle et devint bientôt son amie. L'adroite signora ne tarda pas à parler à sa protectrice de toute votre famille et surtout de vous, dont elle eut soin de faire le plus grand éloge; elle montra les lettres par lesquelles vous lui annonciez votre situation malheureuse, et la sensible baronne qui revenoit alors en Allemagne, forma le dessein de vous arracher à l'infortune. Dès qu'elle fut de retour, elle songea d'abord à exécuter son projet dans lequel Léonora avoit soin de la fortifier sans cesse. Elles allèrent ensemble à Aix-la-Chapelle pour vous chercher, et ne vous y trouvant pas, elles vous suivirent jusqu'à Liège ou leurs soins ne servirent pas peu à vous sauver la vie.

» Ce fut Francesco qui se déguisa en ecclésiastique et alla chez le curé de Liège pour lui remettre le portefeuille de d'Orméville que son domestique lui avoit volé en partant de l'armée

de Condé. Les effets qu'il contenoit, les détails qu'on vous donna ne vous laisserent plus lieu de douter que votre mari ne fût mort.

» Vous quittâtes Liège pour aller au château de la baronne; la femme de chambre de Léonora mourut d'une attaque d'apoplexie dans la nuit qui précéda votre départ. Francesco instruit de ce hasard heureux pour nos projets, résolut de le mettre à profit. Vous devez vous souvenir que Léonora montra beaucoup d'inquiétude et prétendit que sa femme de chambre l'avoit abandonnée, parce qu'elle ne vouloit pas aller demeurer dans le vieux château que la baronne comptoit habiter. Aussitôt que vous fûtes parties, Francesco aidé de ceux des gens de la baronne qui étoient restés à Liège, et qu'il gagna à force d'argent, fit enterrer cette femme sous votre nom, afin que si d'Orméville, dont nous ignorions alors le destin,

vous cherchoit un jour , il demeurât bien persuadé que vous n'existiez plus. Les gens de la baronne publièrent votre mort , et dirent que leur maîtresse désolée de cet événement funeste , n'avoit pas voulu assister à vos funérailles et les avoit laissés après elle pour vous rendre ce triste devoir. Tous les locataires de la maison , qui vous connoissoient à peine et qui vous avoient vue toujours souffrante , furent les premiers à accréditer l'histoire qu'on leur raconta ; plusieurs ne manquèrent pas même d'y ajouter différentes circonstances. J'avois eu soin d'intercepter la lettre que vous écriviez à Jeannette , de manière qu'elle-même est encore persuadée de votre mort.

» Léonora m'avoit mandé d'avance le projet qu'avoit formé la baronne , d'aller passer quelques mois au vieux château qu'elle possédoit en Westphalie. Je louai une maison qui n'étoit

pas très-éloignée , et qui devenoit fort propre à mes desseins , en ce qu'elle renfermoit des souterrains et des issues mystérieuses qui avoient été pratiquées pendant des guerres de religion. Je vous épiais sans cesse , j'espérois que vous iriez quelquefois vous promener dans la forêt qui environnoit le château , je comptois alors vous faire enlever ; mais voyant que vous ne sortiez jamais , je résolus d'employer des moyens que la vétusté du château que vous habitiez favorisoit assez.

» Informé que vous alliez presque tous les soirs à la chapelle , je choisis un jour orageux pour l'exécution de mon dessein , espérant qu'alors la tempête éloigneroit tous ceux qui pourroient vous donner des secours. Vous vintes faire votre priere ordinaire à l'ermitage ; caché derrière l'autel , je vous attendois déjà. Ce fut pour vous épouvanter et profiter ensuite de la

foiblesse que vous causeroit la frayeur, que je commençai par pousser les gémissemens que vous entendîtes, et par me montrer tout à coup au moment où le tonnerre éclatoit avec le plus de violence. Mes espérances furent remplies, la peur s'empara de vous; je sortois de derrière le tombeau pour vous saisir et vous emporter dans une voiture que deux de mes gens tenoient prête au bas de la montagne, lorsque la baronne parut à la porte de la chapelle.

» Craignant que les cris qu'elle pousseroit n'attirassent du monde et ne me fissent manquer une entreprise que j'avois mille occasions de renouveler, je me hâtai de me cacher de nouveau, et le mouvement brusque que je fis renversa la statue qui n'étoit que de bois, et fort peu pesante. L'effroi qui vous transportoit agit avec autant d'empire sur l'esprit de votre amie : vous

prîtes la fuite toutes deux. Je me hâtai alors de m'éloigner après avoir remis la statue à sa place , et je crus, malgré l'inutilité de ma tentative , avoir beaucoup gagné , puisqu'elle me donnoit la facilité de hasarder d'autres démarches dont je formai le plan au moment même.

» Je commençai par faire répandre dans le voisinage les contes ridicules qu'on débita au sujet de l'ermite. Léonora qui étoit instruite de tous mes projets , accrédita sans affectation l'histoire qu'elle-même m'avoit aidé à inventer , et , par sa discrétion habilement feinte , elle sut vous engager à aller feuilleter le manuscrit qu'elle avoit placé dans la bibliothèque. Par les différentes apparitions et les apparences d'événemens surnaturels dont je comptois me servir , je voulois affaïsser enfin votre âme et vous enlever cette fermeté qui étoit le plus puissant obstacle à mes projets.

» Mes propres entreprises penserent me devenir funestes ; effrayée comme tout le monde par les choses singulieres qui se passoient dans le château , la baronne se décida à partir. Me voyant enlever le succès au moment où je me flattois de l'obtenir , perdant par ce départ le fruit de tous mes soins et de tous mes préparatifs , je crus ne devoir rien ménager pour l'empêcher ; ce fut par mon ordre qu'on mit le feu à la maison où madame de Hertzbach vouloit aller s'établir.

» Avec quelle joie j'appris qu'elle restoit au vieux château ! je ne songeai plus qu'à presser l'exécution de mes projets. Ce fut moi que vous aperçûtes dans le corridor lorsque vous allâtes à la bibliotheque ; je sortois de la chambre de Léonora où je m'étois introduit afin de calculer avec elle de nouvelles mesures. Pour n'être rencontré par personne , je pénétrois toujours

chez elle par les appartemens déserts. Je vous reconnus, mais je ne voulus rien entreprendre en ce moment, vu qu'aucun de mes gens n'étoit à portée de me soutenir. Lors de votre seconde visite à la bibliothèque, Léonora, toujours dans le dessein de vous effrayer, joua le rôle de la dame assassinée. A la suite des apparitions qui se succé-derent si rapidement, nous vîmes avec la plus vive satisfaction que nos soins réussissoient, et que votre courage étoit remplacé par une funeste apathie qui devoit favoriser nos entreprises.

» L'épouvante qui régnoit dans tous les cœurs, la terreur qu'on éprouvoit au seul nom de l'ermite, m'assuroient assez qu'en paroissant moi-même dans le château sous lest traits du personnage fantastique que j'avois créé, personne n'oseroit me résister, ni même se trouver sur mon passage. Revêtu du costume grotesque indiqué dans le

manuscrit, je m'avançai vers votre appartement à l'instant où la dernière apparition du corridor venoit de donner une si violente secousse à votre esprit déjà égaré par ce que vous aviez découvert dans la bibliothèque. J'espérois que dans l'agitation qui vous transportoit, vous auriez oublié de fermer votre porte. Si j'eusse pu l'ouvrir, je vous aurois enlevée et remise à mes gens qui m'attendoient dans l'avenue du château.

» Voyant qu'il m'étoit impossible d'entrer chez vous, je résolus d'y pénétrer par le jardin. J'enlevai aisément un des vitrages en plomb, d'une fenêtre que je pris pour la vôtre : je reconnus avec rage que j'étois chez la baronne ; et du moment qu'elle fut réveillée, je me trouvai réduit à me retirer. Je remis le vitrage aussi facilement que je l'avois enlevé, de manière que le lendemain il vous fut impossible

de découvrir le moindre vestige de mon passage.

» Tant de mauvais succès commençoient à me décourager sans cependant affoiblir ma passion qui s'enflammoit au contraire de plus en plus. Je fis de sérieuses réflexions , et me convaincant moi-même que je ne pouvois pas vivre sans vous, je me décidai à tourner désormais toutes mes vues à vous faire accepter le titre de mon épouse. Vous croyiez vos premiers nœuds rompus, vous étiez sans ressource ; ma fortune, mon rang, étoient faits pour vous flatter, j'osai espérer que je triompherois de votre répugnance, si je pouvois obtenir une entrevue avec vous ; Léonora se chargea de me la procurer, et ce fut par ce motif qu'elle vous entraîna au *Tombeau de la Biche*.

» Un événement inattendu me fournit un moyen de plus pour vaincre votre obstination. Je vous ai déjà dit de

quelle maniere j'avois abusé votre père sur votre compte en interceptant toutes vos lettres. L'espion que j'avois continué d'entretenir auprès de lui m'instruisit un jour qu'une de ces lettres que Francesco pensoit avoir perdue, avoit été envoyée au comte par ce mystérieux ennemi que je ne connois pas encore. Comment avoit-il pu se la procurer ? Voilà ce que nous cherchâmes en vain à découvrir.

» Lorsque j'appris que votre pere étoit en route pour vous rejoindre, je fus loin de m'opposer à un rapprochement qui pouvoit me devenir si avantageux, et nous retardâmes l'entrevue du *Tombeau de la Biche*. Je fis suivre la marche du comte, et un de mes gens déguisé l'ayant arrêté dans une auberge à peu de distance du château, lui donna un soporifique à l'aide duquel on le transporta pendant la nuit dans le souterrain dont il ne sortit que pour paroître devant vous.

» Au moment où, pour le sauver, vous alliez peut-être vous rendre à mes désirs, monsieur de Hertzbach conduit par cet être invisible acharné à contrarier mes efforts, vint vous arracher de mes mains. Je cherche encore comment tous mes desseins étoient aussitôt pénétrés et prévenus que formés.

» Je restai quelque temps avec l'affreux regret d'avoir tout osé sans être plus avancé qu'auparavant, et je ne savois plus quel moyen prendre. Le désespoir qui me possédoit me rendit les mêmes désirs criminels que j'avois paru oublier un moment; je ne songeois plus qu'à vous sacrifier à un amour effrené, qu'à vous rendre ma victime, quand un hasard que je devois croire heureux vint tout à coup m'offrir une nouvelle occasion de m'emparer de vous.

» Le soir que le berger vous montra le billet, Léonora se tenoit sur la terrasse à peu de distance de l'endroit

où vous étiez assise. Elle vous observoit à la faveur de quelques arbres, et elle courut à la porte de derrière, en ayant soin de fermer la grille pour vous obliger à faire un détour considérable, et vous empêcher de la surprendre. Comme il faisoit déjà obscur, le berger qui ne vous avoit jamais aperçue que de loin, ne douta pas que ce ne fût vous qui vous rendiez au signe qu'il vous avoit fait; il remit le billet à Léonora, et nous apprîmes les projets de d'Orméville. Nous nous empressâmes de le prévenir; mes gens se trouverent à minuit à la petite porte, et, croyant vous jeter dans les bras de votre époux, vous tombâtes en mon pouvoir. — D'Orméville, ainsi qu'il ne pouvoit l'éviter, avoit été dupe de la nouvelle de votre mort; abusé par une lettre contrefaite, il étoit rentré en France où quelqu'un étoit chargé de le dénoncer. Je me croyois

encore une fois délivré de lui, lorsque des événemens plus forts que mes calculs, l'arracherent à la mort. J'ignore qui envoya son oncle pour le sauver, qui l'instruisit lui-même du lieu de votre séjour ; ce ne put être que la même personne qui déjà tant de fois avoit déjoué mes espérances.

» Lorsque vous fûtes arrivée à la maison où je vous avois fait préparer un appartement, je ne négligeai rien pour éloigner de vous toute défiance, et vous laisser croire que ce n'étoit pas moi qui vous avois enlevée. J'entrai la nuit dans votre chambre par une issue secrète ; je croyois être enfin au moment de vous posséder, lorsque je reçus de cette main sans cesse levée sur ma tête, un coup terrible dont jamais je n'ai pu bien me rétablir.

» Je ne repris connoissance que longtemps après ; je me vis seul, j'appelai, on vint à mon secours : la porte se-

crete étoit encore ouverte, je ne doutai pas que vous n'eussiez tenté de vous échapper par les souterrains qui y répondoient. Ne craignez rien me dit Francesco, quand même le diable qui la conduit connoîtroit tous les détours des souterrains, le dernier est habité par des gens de ma connoissance; je cours leur dire de faire le guet et de ne laisser sortir personne. Il vola sur vos traces par un chemin beaucoup plus court que celui que vous aviez pris, et arriva justement à l'instant où les faux-monnoyeurs, qui déjà avoient servi plus d'une fois les desseins de mon valet, alloient vous mettre en liberté.

» J'étois fort malade de ma blessure, on m'établit dans un appartement écarté, et on répandit le bruit que j'avois quitté le château. Francesco qui resta chargé du soin de vous garder, craignant que vous ne lui fussiez

enlevée , ne crut pas pouvoir mieux vous mettre en sûreté que de vous renfermer dans le vieux pavillon. J'étois si mal , qu'il ne m'instruisit même pas de cette mesure violente ; je n'aurois pas souffert que vous fussiez traitée de la sorte.

» D'Orméville , toujours conduit apparemment par notre ennemi , arriva au pied de la tour ; il y fut surpris par les faux-monnoyeurs dont la demeure avoit une ouverture tout près de là , et auxquels Francesco avoit recommandé d'arrêter tous ceux qu'ils verroient rôder avec trop d'affectation autour du pavillon.

» S'apercevant lui-même vers le milieu de la nuit qu'on lui avoit enlevé la clef de votre prison , il y courut avec empressement , monta à votre chambre par un escalier qui répondoit à une trappe secrète , et reconnut que vous parliez avec quelqu'un. Bientôt

il entendit le bruit de la voiture qui venoit vous chercher, et la voix qui vous appeloit, il entra chez vous, blessa d'Orméville, fut blessé, et vous emporta bien à propos, car tandis qu'il se sauvoit par un escalier, il entendit qu'on montoit par l'autre. Il se hâta de courir vers la maison, mais les forces lui manquerent, il tomba évanoui, et en reprenant ses esprits, il vit que vous lui aviez échappé.

» Léonora m'apprit bientôt que vous étiez retournée chez la baronne, et qu'on s'occupoit de faire des poursuites devant la justice; j'abandonnai ma maison et j'allai avec tous mes gens m'établir dans la ville voisine. Je fus informé quelques jours après que vous partiez toutes trois pour le château de monsieur de Reichendorff; comme je me trouvois mieux alors, je me rapprochai moi-même du lac de Constance.

» Pendant ce temps là, Francesco

ayant découvert le séjour de votre mari, sut aussi que monsieur de Hertzbach étoit dans la même ville. Lorsque les faux-monnoyeurs s'étoient emparés de d'Orméville, on avoit trouvé dans ses habits un billet par lequel mon ennemi l'avoit averti que vous habitiez dans le vieux château de la baronne, en lui recommandant de se défier sur tout des maîtres de ce château. Francesco profita de ce qu'il venoit d'apprendre pour tâcher de nous délivrer ou de d'Orméville ou du baron, en les faisant battre l'un contre l'autre. Il contrefit l'écriture de ce billet, et en adressa un autre à d'Orméville pour l'informer du séjour de monsieur de Hertzbach qu'il peignoit ainsi que sa femme comme vos plus cruels persécuteurs, et auxquels il prêtoit les vues les plus infâmes. Abusé par un avis qui s'accordoit fort bien avec ceux qu'il avoit reçus auparavant, d'Orméville alla, comme on l'avoit at-

tendu de son caractère emporté, trouver celui qu'il croyoit son ennemi, et le forcer à se battre sans lui donner aucune explication. Si le baron, ainsi qu'on devoit le penser, eut mis autant de vivacité dans cette affaire, l'un des deux fût resté sur la place, ou au moins ils esussent été brouillés à jamais ; mais le sang-froid et la sensibilité dont il fit preuve, déjouerent tout notre espoir.

» Je préparois un nouvel enlèvement lorsque Léonora m'avertit de me hâter, parce que vous alliez être logée au château, et que d'ailleurs on attendoit tous les jours votre mari et le baron. C'est moi que vous vîtes dans le cimetière avant-hier ; j'observois les dehors du couvent, pour faire mieux réussir l'entreprise que je devois exécuter le lendemain. Les suites de ma blessure m'avoient tellement changé, que je conçois aisément la frayeur que vous causâ ma vue, surtout avec la persuasion que

vous aviez de ma mort dont vous croyiez avoir été témoin.

» Vous savez le reste; vous connoissez maintenant tous mes crimes, vous connoissez aussi mon repentir. Mais, je dois vous l'avouer, ce que j'ai regretté le plus a été de ne pouvoir découvrir, malgré mes efforts multipliés, quelle protection puissante vous a sans cesse défendue contre moi. »

Le voilà, ton ennemi, s'écria en même temps un jeune homme qui entra en chancelant dans la chambre. Tu vas mourir; reconnois-moi. — Juste ciel! Adrien! s'écria le marquis avec fureur. (Le jeune homme étoit pâle et ensanglanté, il avoit peine à se tenir, il tomba sur une chaise qui étoit derrière lui, et l'on aperçut alors sur un des côtés de sa poitrine l'appareil d'une blessure.) Ce n'est pas Adrien, reprit-il d'une voix éteinte; c'est Julie. — Julie! s'écrierent à la fois Célestine et Rasoni. Le marquis

qui avoit paru plus foible vers la fin de son long récit , sembloit se ranimer par une sorte d'étonnement mêlé de fureur. Célestine et le baron ne faisoient plus d'attention à lui , ils n'étoient occupés que de l'intéressante femme dont l'état leur causoit de vives inquiétudes.

« Oui , Julie , reprit-elle , Julie elle-même qui tâcha sans cesse de faire le bien , tandis que tu faisois le mal : qui n'eût d'autre soin que de prévenir tous tes crimes , et qui en fut souvent dédommée par le plaisir qu'elle éprouva en t'arrachant ta victime.

» Tu n'as pas oublié sans doute la scélératesse avec laquelle tu fis assassiner l'époux que j'adorois , tu te souviens des coups que tu dirigeas contre moi-même : de ce moment cruel tu te fis une ennemie implacable décidée à mourir sans regret pourvu qu'elle se vengeât. La trame criminelle dans laquelle tu fis tremper deux innocens qui étoient loin

de soupçonner ta bassesse et tes intrigues, me fit assez connoître quels étoient tes desseins. Je résolus de consacrer tous mes moyens, tout mon temps à prévenir tes infâmes complots : je trouvois une douce jouissance à satisfaire mon ressentiment contre toi en rendant service à celui qui m'avoit moi-même arrachée à des ravisseurs, et en protégeant sa femme contre tes entreprises. Guidée par la reconnoissance et le désir de me venger, juge si rien devoit me paroître difficile !

» Je m'étois réfugiée pour fuir tes assassins, positivement dans ce même château où la jeune femme de Bruxelles, ta complice, amena madame d'Orméville pour te la livrer. Un des amis de ma mere qui en étoit régisseur, me donnoit un asile. Un jour en me promenant dans le bosquet du jardin, je t'entendis parler vivement avec la jeune dame, et j'appris en frémissant quels

étoient tes projets. Je me promis d'en garantir celle que tu menaçois , et je passai sous sa fenêtre le soir pour l'avertir de ne pas se coucher ; non contente de cette précaution , je me tins à la porte de sa chambre , et au premier bruit que tu fis , je rassemblai tout le monde pour venir à son secours.

» Lorsque je la vis partir seule avec toi , je me doutai de ton projet ; je me procurai une voiture , et j'allai t'attendre dans le parc de ton château. Je t'entendis arriver , et je me hâtai d'entrer dans le jardin par la breche de la muraille. Dès que madame d'Ornéville fut couchée , je pénétrai dans son appartement par une fenêtre , un homme parut un instant après moi , je crus que c'étoit toi-même , je le poignardai , et nous nous enfuîmes.

» Au moment où j'allois me faire connoître , nous fûmes surprises par les scélérats que tu avois envoyés après

nous , je voulus me défendre , je fus blessée ; en revenant à moi je me trouvais entre les bras de ma grand'mere et de deux de ses amies. On me dit que tu nous suivais : je demandai si tu m'avois reconnue , on m'assura que non ; tu n'avois jamais vu ma grand'mere , dès ce moment mon parti fut pris , et , grâce à la bonté de nos chevaux et à l'adresse avec laquelle je sus abuser ton émissaire , je me dérobaï à ta curiosité et à ta vengeance , ne laissant ta victime en ton pouvoir que pour m'occuper plus efficacement de la délivrer.

» A peine ma blessure étoit-elle guérie , lorsque je fus prise par la petite vérole qui me défigura tellement que je devins méconnoissable , même pour ceux qui étoient le plus accoutumés à me voir. Ma mere étoit morte dans l'intervalle , j'étois maîtresse absolue de mes actions et de ma petite fortune ;

elle me donnoit les moyens de poursuivre les projets de vengeance qui m'occupoient plus que jamais. Résolue de consacrer ma vie au service des infortunés que tu poursuivois , je fis répandre partout le bruit de ma mort , je me déguisai en homme et j'allai m'offrir comme jockey à ton infâme Francesco. Après quelques difficultés, il me reçut , et je sus dans la suite si bien gagner sa confiance par l'intelligence que je mis dans les commissions qu'il me donna, que je devins un des agens sur lesquels il comptoit le plus. Je te l'avoue, j'ai cherché mille fois l'occasion de te poignarder, mais il n'étoit permis qu'à Francesco de pénétrer seul dans ton appartement. Tu connoissois trop bien les gens dont tu te servois , pour oser te fier à eux.

» Ayant toute la confiance de ton intendant , je sus le complot formé pour enlever madame d'Orméville sur le che-

min de Bruxelles à Maestricht, et ce fut moi qui l'en informai; ce fut moi qui, par le moyen d'un de mes cousins dont je me suis servie plusieurs fois depuis, la fis conduire chez sa mere, lorsque, par le dévouement de Laura, elle se fut échappée de tes mains.

» Ce fut moi qui avertis Bidermann de courir au petit bois où vous alliez vous jeter dans les bras de votre ennemi, croyant trouver votre bienfaitrice, continua Julie en s'adressant à Célestine; ce fut moi qui me cachai dans le cercueil de la sépulture pour épouvanter les deux scélérats que je connoissois superstitieux à l'excès. C'étoit moi-même qui, pour mieux faire réussir mon projet, les avois indiqués à Francesco lorsqu'il me consulta sur cette entreprise, comme il ne manquoit jamais de le faire sur tout ce qu'il entreprenoit. L'acharnement que je feignois contre vous, lui ôtoit toute défiance à mon égard, et chaque fois

que je faisais échouer quelque complot que moi-même j'avois aidé à tramer, je paroissais un des plus furieux contre la main cachée qui nous combattoit. J'ai été souvent employée pour tâcher de découvrir ceux que, moi aussi, j'appelois alors *nos* ennemis.

» J'aurois peut-être dû me faire connoître à vous et à votre mari, mais avant que la scélératesse de votre ennemi fût bien dévoilée, pouvois-je aller accuser auprès de vous l'homme qui paroissoit être votre meilleur ami, sans vous fournir des preuves contre lui ? Je n'en avois aucune, et son adresse étoit telle, votre prévention en sa faveur étoit si grande, que mon zele n'eût été fatal qu'à moi-même, et n'eût servi qu'à m'exposer de nouveau à sa vengeance. Lorsqu'ensuite il a levé le masque, je n'avois plus rien à vous apprendre, et j'ai cru pouvoir vous être plus utile en enveloppant mes desseins d'un mystere qui faisoit ma sû-

reté , qu'en vous exposant à vous priver d'un secours qui vous étoit si nécessaire et à me sacrifier par une indiscretion. Ceux qui vous entouroient étoient si adroits , l'excès du malheur vous rendoit vous-mêmes si aisés à tromper , qu'il n'eût pas été difficile de vous arracher mon secret ; en vous le confiant , je vous aurois perdus , je me serois perdue moi-même.

» Quelquefois , pour ne pas me trahir , j'étois obligée d'aider véritablement à des entreprises que je détestois. Je servis à retenir Jeannette pendant que le perfide Rasoni profita de son absence pour vous épouvanter et vous montrer la lettre anonyme qu'il écrivoit à votre mari.

» Lorsque les deux étrangères furent auprès de vous , il me fut aisé de m'apercevoir à la maniere dont on vous surveilloit , qu'elles devoient être envoyées par votre persécuteur ; il me de-

vint beaucoup plus difficile de vous faire parvenir les avis que j'aurois eu à vous donner ; je ne pus trouver moyen de vous détromper sur la mort de votre mari ; d'ailleurs pour démentir un événement qui paroissoit si avéré, il auroit fallu me découvrir tout à fait et fournir des preuves que je n'avois pas, puisque Rasoni même ignoroit alors où étoit son rival.

» Arrivée au vieux château, vous sortiez si peu, et le traître faisoit si bien garder toutes les avenues, qu'il me fut impossible de vous faire avertir du danger que vous couriez. D'ailleurs Francesco m'employoit si fréquemment, que, ne voulant pas me dévoiler, je ne pouvois guere m'occuper de nouveaux projets.

» J'étois loin du château tout le temps que se joua la comédie ridicule de l'ermite, mais ne pouvant veiller moi-même à votre sûreté, je m'occu-

pois à vous envoyer quelqu'un pour vous soustraire aux entreprises de votre ennemi et vous arracher des mains de ceux qui lui étoient dévoués. J'étois parvenue à enlever des mains de Francesco une lettre que vous adressiez à votre pere, je l'avois fait passer au comte en lui enseignant où vous étiez ; on le fit tomber dans un piège affreux ; je revenois auprès de Francesco ce jour-là précisément , je me hâtai d'écrire au baron dont l'exactitude et la fermeté réussirent à vous sauver.

» Mon cousin qui n'étoit connu ni de Rasoni ni d'aucun de ses gens , se tenoit dans une auberge voisine du château. Un jour il y vit entrer d'Orméville ; il m'en avertit, et pour lors je fis mettre sous sa serviette le billet par lequel je l'avertissois que vous étiez au vieux château : je lui conseillois de se défier de ceux qui l'habitoient ; en effet , j'ignore encore maintenant quelles especes

d'intelligences Francesco avoit avec eux, il n'a jamais voulu me dévoiler ce mystere , je savois seulement par quelques mots que j'avois surpris que vous n'étiez pas en sûreté , et , sans pouvoir indiquer à quelle sorte de danger vous étiez exposée , je prévenois votre mari contre tous ceux qui pouvoient le menacer.

» Je n'avois été instruite de l'intrigue qui le conduisit en France , que lorsqu'il n'avoit plus été temps d'y remédier , mais c'étoit moi qui avois écrit à son oncle pour l'engager à venir le sauver.

» Vous fûtes enlevée et emmenée à la maison que votre cruel persécuteur avoit destinée à être le théâtre de ses crimes , et ce fut alors que je me vis à même de vous rendre de véritables services. J'avois été élevée dans cette maison dont mon pere avoit été concierge ; je connoissois par moi-même , ou par ses récits , toutes les issues secretes. Je

savois qu'il existoit une grande salle qui avoit servi d'église pendant les guerres de religion ; je savois qu'elle communiquoit à la campagne par des caveaux et des chemins souterrains , ce fut par-là que je résolus de vous faire sauver et de me sauver avec vous. Mon pere m'avoit dit mille fois qu'il y avoit sous la statue principale de l'autel, des clefs doubles de toutes les portes, que lui-même y avoit cachées, et que tout le monde ignoroit. Il avoit pris cette précaution pour soustraire aux recherches de la justice un de ses jeunes maîtres qui avoit eu une affaire fâcheuse, et les clefs étoient restées à leur place depuis ce temps-là.

« Le jour où je sus que le crime devoit être consommé, je repris mes habits de femme, et je pénétrai par l'escalier dérobé jusque derrière la glace qui servoit d'entrée dans votre appartement, je vous avertis de ne pas

vous coucher, je vous dis de vous retirer, je pris votre place, et bientôt je crus avoir purgé la terre d'un monstre en enfonçant à ce scélérat un poignard dans le cœur.

« Je vous fis passer par l'église souterraine : votre frayeur étoit au comble en marchant au milieu de tant d'objets bien propres à agir sur une imagination frappée. Au moment où je prenois les clefs sur l'autel, les marches pourries et vermoulues se brisèrent sous mes pieds avec un fracas qui fit envoler un hibou réfugié sans doute sur quelque pilier voisin. Ma lumière s'éteignit dans ma chute; je la retrouvai à tâtons sur le pavé, et je la rallumai avec du phosphore dont je m'étais munie. Ce ne fut pas la seule fois que ce secours me devint utile.

« Nous descendîmes dans le souterrain, dont je trouvai l'entrée comme je l'avois espéré; mais j'ignorois que des

faux monnoyeurs s'en fussent emparés. Ils se jeterent sur nous, un d'eux vous entraîna; je tenois encore le poignard dont j'avois frappé notre ennemi, je renversai celui qui m'avoit saisie, j'entraînai son corps bien loin pour qu'il ne l'aidât pas à me faire chercher, et qu'on crût qu'il m'avoit emmenée ailleurs. Je rallumai mon flambeau avec le phosphore qui m'avoit déjà servi, et je gagnai l'escalier. J'avois bien la clef de la trappé, mais je ne voulois pas sortir avant de savoir ce que vous étiez devenue; j'attendis long-temps, et je commençois à désespérer de vous revoir jamais, quand j'aperçus un homme qui venoit vers moi en vous donnant le bras, et qui se disposoit à vous mettre en liberté. Je me cachai derriere un pilier; je n'attendois que le moment d'être seule pour vous suivre, lorsque j'entendis la voix de Francesco qui rappela celui qui vous conduisoit, et

vous fit ramener vers le fond du souterrain. Certaine que vous étiez de nouveau au pouvoir de ce monstre, je me hâtai de regagner la maison, où je rentrai avec des habits d'homme, sans que personne se fût douté de mon absence.

« Deux ou trois jours après cette aventure, j'aperçus monsieur d'Orméville qui, irrité par l'insolence du portier, alloit se servir de ses armes contre lui. Je lui fis signe de s'éloigner et de se contenir : quoiqu'il ne me reconnût pas, mon geste lui en imposa ; il se modéra, et voulut ensuite se rapprocher de moi ; par un nouveau signe, je l'engageai à quitter le parc ; lui parler en ce moment n'aurait été que me compromettre sans lui être utile : d'ailleurs, Francesco, soit qu'il commençât à se défier un peu de moi, soit par une autre raison, ne m'avait pas instruite de l'endroit où il vous avait transportée.

« Je redoublai de soins pour dévoiler un secret qui m'étoit devenu encore plus important, depuis que monsieur d'Orméville étoit si près de moi. Je parvins à découvrir que vous étiez dans la vieille tour; il falloir, pour remplir mon projet, l'y attirer lui-même. Je gagnai l'aubergiste : il remit la nuit dans sa chambre un billet insignifiant, qui suffisoit cependant pour l'amener où je voulois qu'il vînt. Si je ne l'instruisis pas de tout sur-le-champ, c'est qu'entourés d'espions comme nous l'étions, je redoutois son impatience et sa joie, qui n'auroient pas manqué de nous trahir.

« Caché dans le bois, mon cousin attendit qu'il parût; dès qu'il le vit entrer dans l'allée que je lui avois indiquée, il le suivit, et ce fut lui qui l'encouragea à s'engager dans le sentier qui devoit le mener au pied de la tour.

« Pendant ce temps-là, je m'y étois glissée moi-même; j'avois repris mes habits de femme pour mieux encourager monsieur d'Ornéville à s'approcher de moi, et d'ailleurs pour ne pas donner l'alarme, si quelqu'un m'apercevoit à la fenêtre. Je jetai ces petits morceaux de papier écrit qui attirèrent son attention, je sortis ma main à travers les barreaux, et lorsque je fus certaine d'avoir été remarquée, je descendis à une fenêtre basse. Au moment où j'allois me faire connoître à monsieur d'Ornéville, deux hommes sortirent du bois et l'entraînerent. Je me hâtai alors de me cacher, et de retourner à la maison. J'entrai dans la chambre de Francesco au moment où l'un des faux monnoyeurs lui rendoit compte de ce qui venoit de se passer, et j'appris que l'infortuné que je voulois sauver avoit été mis dans un petit cachot qui, selon ce que m'avoit dit mon père, devoit

communiquer à la tour par un passage oublié depuis long-temps.

« J'avois été obligée d'agir sans vous avertir d'aucun de mes desseins ; je savois bien que vous étiez dans la tour , mais quoique j'eusse la clef de toutes les issues , je n'avois trouvé aucune de celles des appartemens , de manière qu'il me fût impossible de parvenir jusqu'à vous.

« Résolue de tout employer pour arracher la précieuse clef à Francesco pendant son sommeil , je ne songeai d'abord qu'à trouver le passage secret qui devoit me conduire au cachot de votre mari ; j'y réussis enfin , et , contente de mon succès , je revins auprès de Francesco dans le dessein de le poignarder , s'il étoit nécessaire , pour lui enlever la clef dont j'avois besoin.

« Pendant que j'étois dans les souterrains de la tour , lui-même , inquiet du rapport qu'on lui avoit fait , étoit

allé visiter sa prisonniere ; trouvant tout dans le même ordre , il s'étoit contenté de fermer sur la porte de votre chambre une seconde porte cachée dans la boiserie : c'étoit lui qui l'avoit fait faire depuis peu , et je n'en avois aucune connoissance. De là vint l'embarras de monsieur d'Orméville , lorsque se trouvant dans l'anti-chambre sans apercevoir la porte qu'on lui avoit indiquée , il eut tout lieu de croire qu'on avoit voulu se jouer de lui.

« Je remis à mon cousin la clef de votre appartement , dont j'étois heureusement parvenue à me saisir : je lui confiai toutes celles qui devoient le conduire au cachot , je l'instruisis de ce qu'il devoit dire à votre mari , et lui recommandai de venir me joindre sur-le-champ , afin que nous fissions approcher de la porte qui donnoit dans la campagne la voiture que j'avois pré-

parée. J'avois trouvé la clef du pont-levis avec toutes les autres.

« Nous arrivâmes au pied de la tour, nous appelâmes à plusieurs reprises, personne ne répondit. Nous montâmes, nous vîmes monsieur d'Orméville, seul, baigné dans son sang; je me doutai de la vérité, j'aidai mon cousin à transporter le blessé dans la voiture; mais nous fûmes obligés, pour ouvrir tout à fait la porte, qui n'étoit qu'à demi-enfoncée, de nous servir d'un vieux sabre ensanglanté dont la lame se rompit entre nos mains. Je priai mon cousin de mener votre mari dans quelque ville voisine, et de lui faire donner tous les secours possibles, en ayant soin de ne répondre à aucune de ses questions. Son ennemi ignoroit ce qu'il étoit devenu, et il importoit pour un dessein que je formois alors, qu'il restât dans cette ignorance. Si d'Orméville eût été informé de l'endroit que vous

habitez , il n'auroit pu s'empêcher de vous écrire ; à votre tour , vous n'auriez pas dissimulé votre joie à celles que vous croyiez vos amies , et dès lors , connoissant l'asile de son rival , Rasoni auroit bien vite tramé contre lui de nouvelles perfidies. Malgré tous mes efforts , il parvint enfin à découvrir le séjour de votre mari ; mais le piège qu'il lui tendit ne servit qu'à contrarier ses projets.

« En retournant à la maison où ma présence devenoit encore nécessaire , j'arrivai assez tôt pour aller moi-même au-devant de Francesco , qu'on avoit trouvé dans le jardin ; il étoit furieux de ce que sa proie lui avoit échappé , et il témoigna une grande joie lorsqu'il apprit que vous étiez encore chez la baronne ; ce qui me confirma dans l'idée que cette dame étoit la complice du perfide marquis. Je détournai aisément les soupçons de Francesco par

l'empressement que je mis à prendre soin de lui, et je lui persuadai qu'il avoit été trahi par un domestique qui avoit été renvoyé quelques jours auparavant.

« Nous ne tardâmes pas à vous suivre sur les bords du lac ; j'appris alors à rendre justice à monsieur le baron, par la noblesse de sa conduite envers celui qui avoit voulu lui arracher la vie. Mon cousin voyant que son malade étoit rétabli, et qu'étant avec monsieur de Hertzbach, il pouvoit se passer de ses secours, se hâta de venir me rejoindre pour m'aider à faire réussir le dessein dont j'étois occupée.

« L'active méchanceté du scélérat déchainé contre vous a bientôt troublé le repos dont vous jouissiez. Employée moi-même à l'enlèvement qu'il exécutoit, j'ai vu monsieur d'Orméville courir après une femme que Francesco enlevait d'un autre côté. Sans savoir

quelle étoit cette malheureuse, j'ai volé sur les pas de votre mari, et mon cousin a été chargé pendant ce temps-là d'aller porter à monsieur le baron un billet par lequel je l'invitois à suivre les avis qu'on lui donneroit, et à se laisser conduire. Il est arrivé assez tôt pour vous délivrer; sa main a puni l'exécrationnable Rasoni de tous ses forfaits; le monstre va mourir, et en mourant moi-même, je regrette seulement de ne pas lui avoir donné le coup qui va le plonger dans le tombeau.

« Je n'ai plus que deux mots à ajouter, madame; ils seront cruels pour vous; mais si je gardois le silence, qui est-ce qui assureroit à l'infortuné qui m'a donné la mort, que je lui pardonne son erreur? J'ai rejoint votre mari, j'ai voulu l'arrêter: il étoit transporté; il ne pouvoit reconnoître un jeune homme qui ressembloit si peu à la Julie qu'il avoit jadis connue, qu'il

avoit sauvée ; il m'a prise pour un de ses ennemis ; en vain j'ai voulu lui dire qui j'étois , son égarement ne lui a pas permis de m'écouter , et , pour se délivrer de moi Madame , madame , dites - lui bien que je lui pardonne ! »

Juste ciel ! s'écria Célestine en se précipitant vers la malheureuse Julie , ce seroit d'Orméville . . . — Ne me le rappelez pas , madame , je n'ai plus que quelques instans à vivre , n'empoisonnez pas la jouissance que je goûte à vous voir enfin hors de danger. Tout ce que je regrette , c'est de ne pouvoir vous indiquer l'endroit où une erreur fatale va entraîner votre époux. J'ai épuisé le reste de mes forces à me rendre ici ; je n'avois plus rien à ménager , je ne pouvois plus vous être d'aucune utilité , si monsieur le baron n'eût pas été arrivé , j'aurois essayé de poignarder , même au milieu de ses

gens , notre ennemi commun. Puissiez-vous retrouver le bonheur ! et souvenez-vous quelquefois des services que tâcha de vous rendre la pauvre Julie ! — Femme infortunée ! s'écria Célestine , grand dieux ! quand d'Orméville saura... — Il m'avoit sauvé la vie une fois , c'est lui qui me l'arrache , je ne me plains pas de lui. Puissiez-vous le revoir ! mais , hélas , je crains que quelque nouveau piège... Il prit à la malheureuse Julie une foiblesse qui étouffa sa voix ; elle n'avoit cependant pas perdu connoissance tout à fait , et serrant de ses mains froides les mains de Célestine , elle lui faisoit signe qu'elle se donnoit des soins inutiles pour la rappeler à la vie. Ses yeux éteints , fixés sur ceux de la femme de son meurtrier , tâchoient de lui exprimer encore combien elle étoit contente de la voir délivrée des persécutions du marquis.

Célestine fondoit en larmes ; elle étoit dévorée d'inquiétudes sur le sort de son mari , mais rien au monde n'auroit pu la déterminer à abandonner Julie dans ce moment. Cette courageuse femme s'éteignit peu à peu , elle essaya de porter la main de Célestine sur son cœur , en lui adressant un sourire que son dernier soupir glaça sur ses lèvres.

En ce moment les gens du baron amenerent un domestique de Rasoni , qui venoit d'arriver à la petite maison , croyant n'y trouver que son maître entouré de ses complices. On le fouilla , on lui enleva un papier adressé au marquis. Le baron le prit , et en lut inconsidérément les premiers mots tout haut ; il voulut ensuite s'arrêter , mais il étoit trop tard , Célestine , transportée , lui arracha la lettre des mains , et voici ce qu'elle con :

« Nous sommes venus à mon enne-

» mi, votre rival n'existe plus, je lui
» ai plongé moi-même un poignard
» dans le cœur. Je vous remercie, vous
» m'avez dédommée en ce moment
» de tout ce que j'ai fait pour vous,
» vous m'avez mise à même de satis-
» faire un ressentiment que le temps
» ne faisoit qu'allumer encore. Je suis
» trop heureuse puisque j'ai servi à la
» fois ma vengeance et vos projets.
» Mandez-moi où vous voulez que nous
» nous rejoignons. »

Depuis long-temps Rasoni paroissoit plongé dans un affaîssement profond, il semb'oit n'avoir plus la force de parler; ses yeux étoient fixes, sa respiration pressée ne s'exhaloit plus qu'avec peine : lorsqu'il entendit la voix de son domestique, lorsqu'il vit à la douleur de Célestine que le crime étoit consommé, son visage décoloré reprit l'expression de la fureur et de la scélératesse, ses regards expirans s'en-

flammerent , il prononça ces mots en balbutiant : Je ne regrette plus rien.... il ne manquoit à ma satisfaction que de vous apprendre moi-même la mort de mon ennemi ; je vous ai abusée par un faux repentir pour vous retenir ici jusqu'à ce qu'on m'annonçât que j'étois vengé... au moins vous ne vous réjouirez pas de ma mort... L'effort qu'il fit pour prononcer ces paroles lui occasionna des convulsions terribles qui commencerent à tordre tous ses membres. Ses yeux se voilerent, ses dents craquerent avec violence , il termina sa détestable vie en essayant de blasphémer.

Célestine tomba par terre en achevant de lire le billet fatal qui l'instruisoit de la mort de son époux. Lorsqu'on la releva , on fut effrayé de l'air égaré qu'on remarqua dans ses yeux ; elle étoit plongée dans un délire total , elle étoit absolument insensée. Consi-

dérant avec avidité les deux lits de mort dont elle étoit entourée, elle faisoit des cris affreux, il falloit employer la force pour la contenir, elle cherchoit tous les moyens d'attenter à sa vie.

Le baron, se hâtant de l'éloigner d'un séjour d'horreur, la fit transporter dans une ville voisine où on employa inutilement tous les remèdes possibles pour la faire revenir, il se décida pour lors à la conduire au château, espérant que les soins et l'amitié de sa femme auroient un succès plus heureux.

Célestine ne connoissoit plus personne ; prenant quelquefois le baron lui-même pour l'assassin de d'Orméville, elle vouloit se jeter sur lui, et souvent il étoit obligé de la lier pour l'empêcher de se précipiter par les fenêtres des auberges ou par la portière de la voiture. Tous ceux qui la voyoient étoient navrés de douleur ; jeune, jo-

lie, intéressante, elle faisoit vivement regretter qu'un événement funeste l'eût privée de sa raison. Dans les momens où elle étoit plus tranquille, une pâleur touchante, une triste langueur étoit répandue sur tous ses traits. Ses beaux yeux s'élevoient vers le ciel : il est là-haut, disoit-elle doucement, mais il est encore là, ajoutoit-elle en posant sa main sur son cœur. Ces instans de calme n'avoient que la rapidité de l'éclair; elle croyoit de nouveau voir le fantôme de son mari, son imagination s'embrasoit, elle recommençoit à crier, à arracher ses cheveux, à déchirer ses vêtemens, on étoit forcé d'en venir encore à des moyens violens pour la contenir; on ne les prenoit jamais qu'à la dernière extrémité, et on mouilloit de larmes les cordes dont on se voyoit forcé de meurtrir ses bras délicats.

Quelle consternation affreuse régna dans tout le château lorsqu'on vit ar-

river le baron avec sa déplorable compagne ! Depuis monsieur de Reichendorff jusqu'au dernier domestique , tout étoit dans la désolation : tout détestoit la mémoire de Rasoni et de l'infâme Léonora. C'étoit elle que d'Orméville avoit aperçue sur le lac enveloppée de mouchoirs qui lui cachotent le visage ; c'étoit elle qui avoit fait tous les signes perfides qui lui avoient persuadé qu'il voyoit sa femme entre les bras de Francesco. Le batelier , qui s'étoit laissé découvrir exprès , étoit un des gens du marquis , il n'avoit indiqué à d'Orméville la route qu'avoit prise la voiture , que pour le conduire au piège qu'on lui tendoit ; le cheval qu'il lui avoit amené avoit été préparé par les soins de Rasoni.

A peine s'étoit-il échappé des mains de la malheureuse Julie , qu'il étoit entré dans le bois pour y suivre ceux qui fuyoient devant lui. Quatre hommes

l'avoient saisi , et la barbare Léonora lui avoit elle - même donné le coup mortel. Rasoni s'étoit prêté volontiers à ce complot atroce qui le délivroit d'un rival , qui vengeoit sa fille , et qui , si Julie n'eût pas veillé sur Célestine , lui auroit donné le loisir d'exécuter ses infâmes projets , en détournant les recherches loin de la route qu'il avoit prise.

De tous ceux qui se trouvoient au château , celle dont la douleur seroit la plus difficile à peindre , ce seroit Jeannette , la pauvre Jeannette. Elle avoit reçu la dernière lettre que lui avoit écrite Célestine ; et toujours généreuse , toujours animée des mêmes sentimens pour celle qu'elle aimoit comme une sœur , elle avoit vendu l'héritage que lui avoit laissé son mari , qui étoit mort ainsi que l'honnête Bidermann , et elle avoit abandonné un pays qui étoit devenu sa patrie , pour

passer ses jours avec Célestine. Elle étoit arrivée le jour même de l'enlèvement ; lorsqu'elle vit l'état affreux dans lequel on ramenoit son amie , lorsqu'elle sut tout ce qui s'étoit passé, elle parut presque aussi insensée que Célestine.

On avoit transporté l'infortunée dans l'appartement de la baronne ; ses amis s'empressoient autour d'elle , elle n'en reconnoissoit aucun , et les regardoit tous d'un air égaré ; en vain on lui parloit , en vain on l'accabloit de caresses , elle les recevoit avec insensibilité ; elle étoit cependant assez paisible dans ce moment. La baronne et Jeannette fondoient en larmes , et baignoient de pleurs les mains de leur amie qui ne partageoit plus leurs émotions. On voulut essayer si la présence de Jeannette ne produiroit pas un effet salutaire ; la baronne la fit approcher. Célestine fixa ses yeux sur elle : Madame , lui dit Jeannette d'un ton de voix doux et

ému, Madame, ne reconnoissez-vous plus Jeannette? — Jeannette, s'écria-t-elle en regardant autour d'elle avec effroi : Jeannette!..... Jeannette..... qu'elle fuie.... qu'elle fuie.... ils vont l'assassiner..... Je vois déjà leurs poignards.... (Elle mettoit ses mains devant ses yeux.)... Ils vont m'assassiner aussi moi.... Cruels ! arrêtez.... arrêtez!.... (Elle s'élançoit, elle alloit entrer dans un de ses accès de fureur : monsieur de Reichendorff qui se trouvoit tout près d'elle, la saisit promptement et l'entoura de ses bras. Elle tourna vivement la tête, et parut se radoucir à la vue de cette figure vénérable.) Qui êtes-vous, dit-elle d'un ton calme. — Qui je suis ! ah ! grand dieu, elle me connoissoit jadis!..... Et il faut que je la voie..... (Le sensible vieillard ne put achever : un torrent de larmes inonda les rides de son visage. Célestine parut émue ; avec quels transports

de joie on le remarqua!) — Vous pleurez, dit-elle, vous avez pitié de moi. Ah! sauvez-moi, sauvez-moi! (Elle se pressoit contre le sein de monsieur de Reichendorff qui la serroit de ses mains tremblantes.) Elle me reconnoît, disoit-il d'un ton de satisfaction à sa niece qui étoit près de lui; son visage prenoit déjà l'expression de la joie.

Tout à coup comme si Célestine se fût repentie de sa confiance, elle se releva, et regarda son bienfaiteur avec des yeux où l'égarement recommençoit à se peindre. — Mais vous aussi, vous êtes peut-être un des meurtriers..... vous aussi, vous voulez me tuer.... qui êtes-vous? — Hélas! qui je suis! un pauvre vieillard qui a trop vécu!.... Je suis l'oncle de votre amie..... — Son oncle!.. ah! quand il apprendra... et la baronne.... Et toi, ma pauvre Jeannette, ah! quand tu sauras.... ils l'ont tué, celui que tu avois sauvé.....

un monstre. . . . (Son ton se ranimoit : Jeannette s'avança.) — La voilà , votre pauvre Jeannette ! Elle est auprès de vous ! entendez sa voix , parlez-lui , écoutez-la ; c'est moi , Madame , c'est moi , je viens pleurer avec vous. — Pleurer , répéta-t-elle en levant la tête d'un air sombre , pleurer ! Il n'est plus temps c'en est fait (Elle prit Jeannette par la main , tout le monde étonné de son action attendoit impatientement ce qu'elle alloit faire ; elle la conduisit vers le lit.) Voyez , lui dit-elle d'un ton sinistre , il est mort . . . un poignard est dans son cœur . C'est Léonora . . . c'est Rasoni . . . voyez , il est assassiné . . . voilà son sang qui est répandu sur moi (Elle s'enflammoit de plus en plus.) Voyez . . . J'en suis toute couverte . . . d'Orméville ! d'Orméville ! (Elle crioit de toutes ses forces , et , déchirant ses habits , elle en jeta les lambeaux loin d'elle.) Madame ! lui dit

(253)

Jeannette avec peine, ses sanglots lui coupoient la voix; ma bonne maîtresse, vous désolez tous vos amis, voulez-vous nous faire mourir? — Mourir!... oui, il est mort... Je vais mourir aussi, moi... Il me poursuit... il va me frapper... arrête... arrête...

Jeannette voulut prendre une de ses mains, elle crut qu'on cherchoit à la retenir, elle poussa un cri déchirant et s'élança avec force à l'autre bout de la chambre. Elle se trouva auprès d'une table sur laquelle un domestique imprudent et distrait avoit apporté, en déchargeant la voiture, les pistolets du baron. On n'y avoit pas pris garde jusqu'à ce moment, et on les remarqua seulement lorsqu'on songea en frémissant que la malheureuse insensée n'avoit qu'un léger mouvement à faire pour s'en saisir. Le baron se glissa le long de la muraille, dans le dessein de les enlever adroitement; il ne put en prendre

qu'un. Célestine s'étoit déjà emparée de l'autre. On frissonna en voyant entre ses mains cette arme dangereuse, on cherchoit les moyens de la lui ôter; mais, comme elle étoit placée dans un des angles de l'appartement, il n'étoit pas possible d'approcher d'elle par derrière.

Elle contemploit le funeste pistolet avec une sorte de contentement; peu à peu son visage s'enflamma, ses transports la reprirent : Scélérat ! s'écria-t-elle avec véhémence; non, je ne serai pas ta victime. . . . Non, non, voilà de quoi m'arracher à ta rage. D'Ornéville, je vais te rejoindre ! Elle sembloit en ce moment plus animée que jamais : ses yeux étoient hagards, son visage pâle, elle trembloit, elle haletoit, elle ne respiroit qu'avec effort. Armant le pistolet, elle en tourna le bout contre son cœur. Jeannette poussa un cri perçant, s'élança vers elle pour la retenir, et voulut détourner

l'arme fatale. Pour prix de son dévouement, elle reçut elle-même la balle au milieu du sein. Poussant un long gémissement, elle tomba sur le parquet baignée dans son sang.

Il sembla qu'au moment même on déchirât un voile épais qui couvroit les yeux de Célestine; le cri de son amie la rappela à elle. Ses regards s'arrêtèrent d'abord sur le corps ensanglanté qui étoit à ses pieds. Son premier mouvement fut de s'enfuir, elle parut frémir d'horreur. Bientôt elle reconnut Jeannette, et ce fut alors qu'une douleur effrayante s'empara de son âme. Elle jeta loin d'elle le fatal pistolet qu'elle tenoit encore; et, se précipitant sur son amie, elle l'embrassoit, elle essayoit de la relever, de la ranimer; il étoit trop tard. D'une voix expirante, Jeannette prononça à demi le nom de Célestine, elle lui adressa un regard éteint, sa main déjà roidie se

souleva pour presser celle qui l'avoit frappée, et ses yeux se fermerent pour jamais.

Quand Célestine fut certaine qu'elle n'existoit plus, elle se leva, courut à la fenêtre, et alloit se précipiter; on l'arrêta, on essaya de lui parler, de la consoler; pour toute réponse, elle monroit le corps inanimé de Jeannette, et colloit son visage contre le sien, sans être effrayée du sang dont il étoit couvert: sa raison lui étoit revenue en entier, et ce n'étoit que pour la tourmenter davantage. On tenta de l'éloigner d'un objet funeste; il fut impossible d'y réussir; elle s'attachoit à ce corps insensible, elle lui parloit, elle l'appeloit, et ne voulut pas le quitter jusqu'au moment où il fallut le rendre à la terre.

Monsieur de Reichendorff et sa niece craignoient davantage la douleur réfléchie qu'elle annonçoit que les transports qu'elle avoit montrés d'abord; on la

gardoit sans cesse à vue , elle s'en aperçut et promit de ne pas attenter à sa vie , si l'on vouloit faire enterrer Jeannette dans le cimetièrre de Sainte-Catherine. Croyant tout gagner pour le moment , sans songer à l'avenir , monsieur de Reichendorff ordonna que l'on se conformât à ses désirs.

Tous les jours elle alloit au monastere , et passoit des heures entieres sur la tombe de son amie ; souvent elle n'en revenoit que bien tard. Elle paroissoit calme , mais elle parloit rarement ; la baronne et son mari redoubloient auprès d'elle de soins et d'amitié. Elle accueilloit leur empressement avec reconnoissance , elle leur donnoit sans cesse des témoignages de son attachement , mais sa douleur sembloit toujours la même. Elle n'étoit plus reconnoissable , et elle maigrit tellement qu'on eût douté si elle existoit encore , sans un reste d'expression qui animoit ses yeux.

(258)

Un matin on vint avertir la baronne qu'on avoit trouvé la fenêtre du salon ouverte ; elle tressaillit, il sembloit qu'elle pressentît déjà ce qui étoit arrivé ; elle monta promptement à la chambre de Célestine, et ne l'y trouvant pas, elle la fit chercher inutilement dans tout le château. Pour lors trop certaine d'avoir deviné, elle courut avec son mari et son oncle au cimetiere de Sainte - Catherine. Ils virent la malheureuse Célestine étendue sur la fosse de Jeannette ; son visage étoit appuyé sur la tombe, ses mains avoient l'air d'embrasser, de serrer la terre froide et humide. A côté d'elle étoit un portrait de d'Orméville : on l'appela, elle ne se dérangea pas, on s'approcha d'elle pour la faire relever. Elle étoit morte. . . .

F F N.

